

UN JÉSUI TE ALSACIEN

AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

LE R. PÈRE ROULET

1824-1904

PAR

L'ABBÉ H. GENDRE

AUMÔNIER A KIENZHEIM



GUÉNANGE

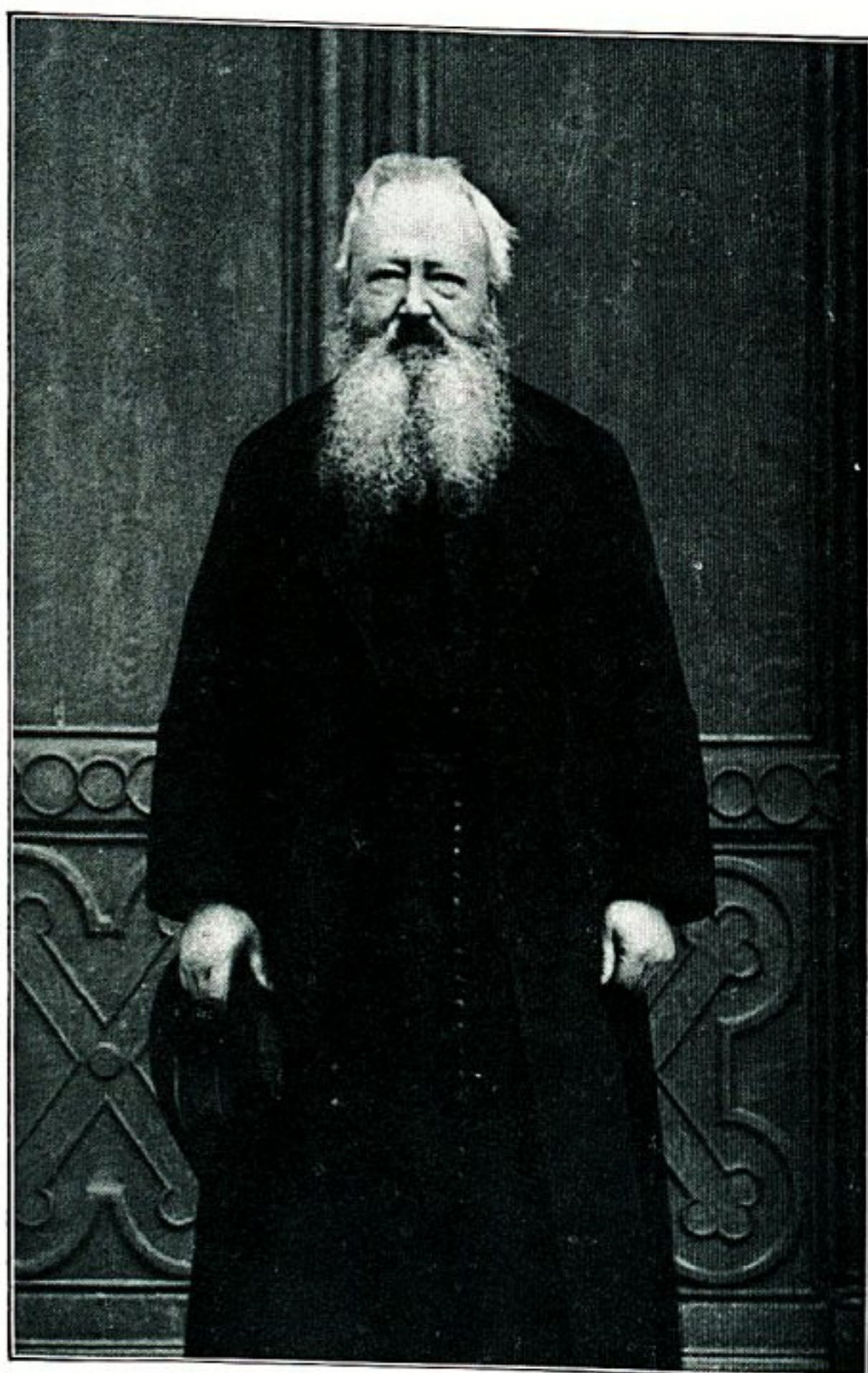
IMPRIMERIE DES ORPHELINS - APPRENTIS

1906

97

LE R. P. ROULET

1824-1904



LE R. P. ROULET EN 1903.

# UN JÉSUI TE ALSACIEN

AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

# LE R. PÈRE ROULET

1824-1904

PAR

L'ABBÉ H. GENDRE

AUMÔNIER A KIENZHEIM



GUÉNANGE

IMPRIMERIE DES ORPHELINS - APPRENTIS

1906

## Avant-Propos.

*Loin de moi la pensée d'écrire une vie de saint ou la vie d'un homme illustre. Celui en la mémoire duquel j'ai entrepris ce modeste travail n'a jamais prétendu aux honneurs d'un panégyrique quelconque, et il ne redoutait rien tant que le style flatteur des biographes. Il trouvait que le désir d'édifier ne doit pas empêcher un auteur de dire la vérité et il regrettait qu'en parlant de St. Louis de Gonzague, de St. Henri et d'autres saints, les biographes aient manqué trop souvent de faire ressortir les défauts naturels de ces très pieux et très vénérables personnages. Nous ne sommes pas des anges, disait-il, et j'estime peu les saints qui n'ont eu aucun défaut à combattre et aucune tentation à surmonter.*

*Je me suis efforcé de dépeindre le Révérend Père Roulet tel qu'il était. Son genre plaira aux uns et déplaira aux autres. L'important c'est que Dieu qui n'est souvent pas aussi exigeant et difficile que nous, se soit servi de son fidèle serviteur pour faire du bien.*

*Le Père a fait du bien. Ce qui le prouve ce sont les sollicitations pressantes qui me sont venues de partout d'écrire sa vie. En écrivant cette notice biographique je satisfais le désir bien légitime d'une foule d'amis et de connaissances du Père, qui ne*

savent assez exprimer leur regret de ce que rien n'ait été fait jusqu'à présent pour perpétuer le souvenir d'un homme qui leur fut si cher. J'ajouterai qu'en érigeant ce petit monument à la mémoire de celui qui fut si longtemps le conseiller et le confident de ma famille, j'ai cru accomplir un devoir de piété filiale. Fort de la pureté de mes intentions, je livre ces quelques pages à la publicité en suppliant le lecteur de ne pas imputer les imperfections du portrait que je trace à celui dont j'ai essayé de fixer les traits. Comme on le verra dans le cours de l'ouvrage, j'ai le plus possible laissé parler le Père lui-même. C'était d'ailleurs le seul moyen de donner au lecteur une idée à peu près exacte de la figure si originale et partant si intéressante de notre vieil et saint ami.

Je remercie de grand cœur tous ceux qui ont bien voulu m'aider et m'encourager dans mon travail, tout en ne leur cachant pas que leur indulgence, après l'œuvre accomplie, me sera tout aussi précieuse que les encouragements du début.

Kienzheim, fête de St. Pierre Canisius  
27 avril 1906.

# UN JÉSUI TE ALSACIEN

AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE

## LE R. P. ROULET

1824-1904

---

### CHAPITRE I<sup>er</sup>

---

ORIGINES D'HENRI ROULET. — MASSEVAUX SA VILLE NATALE. — NAISSANCE D'HENRI. — SES PREMIÈRES ANNÉES D'ENFANCE.

Henri Roulet naquit le 23 mars 1824 dans la petite ville de Massevaux. Cette ville d'Alsace, gracieusement assise sur les bords de la Doller à l'entrée de la vallée du même nom, porte un cachet bien alsacien et compte environ 4000 habitants.

Ses origines remontent au huitième siècle, époque à laquelle le prince Mason (1) maître et seigneur de la vallée y fonda un monastère de femmes connu sous le nom d'abbaye des dames nobles de Massevaux. Une église paroissiale ne tarda pas à être an-

---

Le prince Mason descendait par son père Adalbert de la famille du duc Athic père de Ste Odile. Il avait comme sœurs trois saintes à savoir Ste Attale, Ste Eugénie et Sainte Gondelinde lesquelles ne durent pas être étrangères à la fondation du monastère de Massevaux.

nexée à l'abbaye. L'église du monastère fut dédiée à St. Léger tandis que l'église paroissiale, située là où se trouve le cimetière actuel, était consacrée à St. Martin. Après la révolution française la vieille église paroissiale fut démolie et les offices paroissiaux furent célébrés dans l'église abbatiale. (1).

Massevaux au moyen âge reçut des murs dont on voit encore les traces, et elle porte le nom de ville dès l'an 1817.

En venant de la gare, le voyageur aperçoit, après quelques minutes de marche, une assez jolie maison située au point d'intersection de deux routes, dont l'une conduit en ville, en longeant la Doller, et l'autre s'en va rejoindre la route qui monte vers le village d'Huppach. Ce village est célèbre par une chapelle de la Vierge et une source dite source de Ste Odile et réputée comme ayant la vertu de guérir les yeux.

La maison, à laquelle nous venons de faire allusion, est la maison où vint s'établir en 1823 M.

---

(1) Cette vieille église abbatiale devint en 1858 la proie des flammes. Le chœur a été transformé depuis en palais de justice. La vieille église était remarquable par ses pierres tombales sur lesquelles on pouvait lire les noms de chanoinesses telles que Magdalena von Haidegeck Fraiin zu Bollweiler, Frau Florian von Falkenstein, Frau Maria von Eptingen, Frau Adelheid von Ropach, Frau Maria Carolina von und zu Rogenbach, Magdalena Baronissa a Freiberg. On remarquait on outre dans un caveau appelé le calvaire les tombes des Seigneurs de Bollviller fidèles serviteurs de l'Empereur d'Allemagne et grands bienfaiteurs de l'abbaye. Mais ce qui attirait surtout les regards c'est le sarcophage du petit prince Mason qui à l'âge de huit ans se noya dans la Doller. Sa mort fut l'occasion de la fondation du monastère, car Mason n'ayant pas d'autre héritier résolut de consacrer ses biens aux bonnes œuvres et à la propagation du christianisme dans ses domaines.



Auguste Roulet, époux de Mlle Marie de Sandoz. Elle fut habitée par lui jusqu'en 1838, époque où il la vendit à M. Jean Baptiste Kœhl pour aller s'établir à Cernai.

M. Auguste Roulet, père de celui dont nous nous proposons de raconter la vie, était né à Colombier sous Neuchâtel en Suisse, le 12 Juin 1781, comme fils du capitaine Jean Roulet.

Henri Roulet n'avait que cinq ans lorsque mourut son grand-père paternel en 1829.(1) Aussi n'a-t-il jamais fait allusion à la famille de son père. Celui-ci pourtant avait un frère et deux sœurs, Charles Roulet établi à Neukirch près de Vienne, Albertine Roulet, veuve de M. Daniel Verdant et Louise Roulet connue sous le nom de tante Louise, morte à Neuchâtel à la fin du mois de février 1856. (2)

La vie de M. Auguste Roulet a été la vie d'un homme obligé de se créer lui-même une position. Nous n'avons pas de détails sur son éducation et sur l'état de sa famille. Ce qui est certain, c'est que M. Auguste Roulet était protestant. Il avait dû recevoir une éducation foncièrement protestante, car Neuchâtel était alors le véritable paradis des pasteurs et des apôtres de la réforme.

Agé de 32 ans, M. Auguste Roulet quitta la Suisse pour venir s'établir à Massevaux, comme commis chez les fabricants Köchlin et Dupont, chez lesquels il resta de 1813 à 1816.

---

(1) Le capitaine Jean Roulet originaire de Peseux mourut à Grandchamp.

(2) Le Père Roulet parlait quelquefois d'une tante Augustine et surtout d'une tante Rose qui était sa préférée, mais nous n'avons pu savoir si ces deux tantes étaient les sœurs de son père ou de sa mère.

Des pièces de 1816 nous font connaître M. Auguste Roulet comme négociant à Mulhouse. En 1817 il est propriétaire à Fosse-magne, et en 1818 il est acquéreur de biens à Chavannes-sur-l'étang. Le 3 février 1819 il reçoit son certificat de naturalisation comme citoyen français.

Enfin de 1819 à 1823 nous trouvons M. Auguste Roulet établi à Soppe-le-haut, comme associé de M. Flasché tisserand et teinturier. Vers cette époque une transformation intérieure semble s'être opérée dans l'âme de M. Roulet. Loin des siens, privé de presque tout secours religieux, sans foyer domestique, il semble avoir éprouvé avec l'ennui de l'isolement une lassitude morale, le sollicitant à s'occuper un peu plus, qu'il n'avait dû le faire jusqu'alors, de la recherche de la vérité. L'insuffisance du protestantisme lui devint évidente. Le protestantisme avait pu le satisfaire à un âge où les illusions de la jeunesse font que l'on éprouve peu le besoin des consolations religieuses. Il était arrivé à l'âge où l'on sent le besoin de s'élever un peu au-dessus des préoccupations de la vie terrestre de ce monde, pour orienter sa vie vers ce qui nous attend au-delà du tombeau. Le protestantisme lui parut parfait pour les heureux d'ici-bas, qui se contentent du moins de religion possible. Il lui parut excusable chez ceux auxquels il n'est pas donné de connaître la religion catholique.

Quant à lui, il avait eu l'occasion de s'instruire et de connaître la vérité, et sa résolution de se faire catholique ne tarda pas à se réaliser.

Le premier Mai 1822 (ce sont les propres termes de l'acte d'abjuration) M. Auguste Roulet, proprié-

taire, âgé de 41 ans, fils de Jean Roulet et de feu Marie Niclus de Neufchâtel, Suisse, abjura la religion calviniste dans la cathédrale de Strasbourg, paroisse St. Laurent, en présence de M. l'Abbé Jean Baptiste Specht, professeur au séminaire épiscopal, M. Théobald Adam, curé de Soppe-le-haut, M. Ferdinand Mühe, vicaire de la cathédrale, et du vicaire-général Lienhart.

Peu de temps après cette abjuration, M. Auguste Roulet épousait une pieuse personne, âgée de 37 ans, Marie de Sandoz issue d'une des meilleures familles de Neufchâtel, mais profondément attachée aux croyances protestantes de sa famille qu'elle n'avait jamais quittée.

La famille protestante comptait beaucoup sur l'ascendant de cette femme pour ramener peu à peu M. Auguste Roulet à la religion de ses pères. Mais M. Auguste Roulet resta fidèle à la foi qu'il avait embrassée après de mûres réflexions, dans la cathédrale de Strasbourg. Il y resta fidèle lorsqu'il s'agit de faire baptiser son enfant dans l'église catholique. Il y resta fidèle malgré la mauvaise tournure que prirent ses affaires, le mécontentement des siens. Il y resta fidèle malgré la plus terrible des épreuves par laquelle Dieu le fit passer, en lui arrachant son fils unique pour le faire entrer dans la compagnie de Jésus.

La fidélité de cet homme est admirable, et sa femme, toute protestante qu'elle était, rendit plusieurs fois hautement témoignage de la sincérité des convictions de son mari.

Marie de Sandoz, épouse de M. Auguste Roulet était une personne dont le moral, aussi bien que

le physique formaient contraste avec ce qui constituait le caractère et la personnalité de son époux. M. Roulet était un homme de constitution robuste, aux allures franches, et presque sans gêne, ne connaissant pas la dissimulation, ayant toutes les bonnes et mauvaises qualités des gens de son pays d'origine, un homme droit, mais plus noble de sentiments que de manières.

« Si tu fais un jour quelque chose contre l'honneur, disait-il à son fils, je te tue. » C'était exprimer dans un langage peu châtié un sentiment fort honorable.

Madame Roulet était au contraire une personne on ne peut plus correcte dans ses allures, et dans son langage. Son père avait été capitaine à la cour du roi d'Espagne et disgrâcié pour avoir embrassé la religion protestante pendant un séjour qu'il fit dans les Pays-Bas. Le R. Père Roulet nous affirma, à plusieurs reprises, qu'il avait du sang anglais et espagnol dans les veines, ce qui ferait supposer que la famille de Sandoz était affiliée à une famille d'outre-Manche. La famille de Sandoz quitta l'Espagne et vint s'établir en Suisse à Neuchâtel. (1)

Marie de Sandoz fut élevée dans des sentiments tout à fait protestants qu'elle conserva jusqu'à la fin de sa vie. Elle était pieuse et profondément religieuse, lisant sa bible pour y puiser des motifs de consolation pour elle-même, et aussi pour les autres. Sa charité en conversation était reconnue de tous. Elle poussait parfois la charité jusqu'à visiter sur

---

(1) Deux peintures à l'huile représentant Monsieur de Sandoz en costume de garde-Suisse de la cour de Louis XVI et sa femme sont conservées dans la famille Gendre à Massevaux.

leur lit de mort des personnes de sa connaissance, sans faire de distinction entre catholiques et protestants. Ses paroles douces, pleines de délicatesse et de tact faisaient toujours la meilleure impression, et étaient accueillies avec reconnaissance. Elle avait certainement toutes les qualités requises pour donner à son protestantisme l'apparence d'une religion de mansuétude, de tolérance et de charité parfaite. Ses qualités mêmes l'empêchèrent de voir l'insuffisance du protestantisme. Elle y persévéra de bonne foi, convaincue que le témoignage d'une bonne conscience suffit pour être sauvé, quelles que soient d'ailleurs les doctrines religieuses que l'on professe, et les pratiques religieuses que l'on juge à propos d'observer. Elle consentit à promettre que ses enfants seraient baptisés, et élevés conformément aux usages de l'Eglise catholique, et elle tint parole lorsque le 29 Mars 1824 Dieu lui donna un fils, qui reçut le nom d'Henri. Le baptême de l'enfant eut lieu à l'église abbatiale de Massevaux le jour suivant, le 30 Mars 1824. Il fut baptisé par M. le Curé Bauer de Massevaux, et eut pour parrain et marraine M. Joseph Gendre Père et Mlle Marianne Braun conjointement avec M. Henri de Sandoz son oncle et Mlle Marthe de Sandoz sa tante, tous deux établis à Cernai et professant la même religion que la mère.

L'enfant grandit sous l'œil vigilant de sa mère, dont la sévérité à son égard dépassait souvent la sévérité des mères de famille de nos jours. Aussi conserva-t-il pour elle un sentiment d'attachement mêlé de respect. Jamais cette mère n'eut permis à une servante d'accepter quelque bonbon pour le petit Hen-

ri. Si on lui en donnait, la bonne avait ordre de les lui prendre pour les donner à Madame. Le désespoir du jeune Henri Roulet n'était jamais plus grand que le jour de St. Nicolas, où seul des petits enfants de Massevaux, il était obligé de se passer du fameux gâteau traditionnel de St. Nicolas. La sévérité de sa mère le poussa un jour à commettre un de ces petits larcins, comme en commettent parfois les enfants de son âge. Sur les instigations d'une petite amie d'enfance, Henri, autant par gourmandise que pour faire plaisir, profita un soir de l'absence de ses parents pour dérober dans une armoire un magnifique pot de confiture. La grande affaire était de cacher le précieux butin. On n'imagina rien de mieux que de cacher le pot de mélasse dans un tas de neige qui se trouvait dans la cour. Cette cachette de l'avis du petit voleur devait échapper à toutes les investigations de la police maternelle. Mais Dieu se chargeait lui-même de punir et de corriger les coupables. Pendant la nuit, alors qu'Henri dormait d'un sommeil moins tranquille que d'habitude, un vent chaud vint à souffler, et le lendemain matin une vaste tache jaune, empreinte dans la neige fondante trahissait le méfait aux regards courroucés de la terrible maman. Henri jura ce jour-là de ne plus jamais user de pareils procédés, et de préférer, à tout au monde, le calme d'une conscience nette et tranquille.

Henri hérita la nature généreuse, ardente, mais un peu sans gêne, de son père. Madame Roulet travailla en vain à polir les manières peu aristocratiques et le tempérament un peu rude de son fils. Henri n'était pas une de ces natures mortes qui se

laissent entourer de bandelettes. Il était débordant de vie et d'entrain et redouté de ses camarades à cause de sa poigne. Il aimait les jeux violents. Les fauteuils de Madame Roulet servaient de diligence, et perché sur ces fauteuils, avec de petits amis, Henri faisait des voyages imaginaires à travers le continent jusqu'à ce que les vertes corrections de sa mère le ramenassent à la triste réalité. Il courait volontiers à l'Endeberg pour secouer les cerisiers, et grimper sur les arbres. D'autres fois il jouait à Robinson Crusoë sur une petite presqu'île située en face de la maison paternelle entre la Doller et le canal de décharge de la fabrique Kœchlin. On ramassait des feuilles sèches pour remplacer le tabac, et l'on fumait la pipe d'un air grave. Le plus souvent on courait chez l'ami Beugnot qui habitait alors le second étage de la maison Gendre et on s'en donnait à cœur joie.

Henri était dur à lui-même, il ne craignait pas de se lever de bon matin, et de courir par monts et par vaux. Un jour on lui fit croire qu'il y avait trois soleils à voir, mais que pour les voir il fallait monter au sommet de la montagne du Sudel avant le lever du soleil. Il y monta de fait, muni d'une grande lanterne, et il revint tout penaud. Les farceurs eurent beaucoup de peine à se faire pardonner cette mauvaise plaisanterie. Il firent remarquer à Henri que ce jour-là il y avait bien eu au Sudel trois soleils. La grande lanterne aurait été le second soleil, et lui-même aurait été le troisième soleil. C'est à l'occasion d'une première messe dite à l'église de Massevaux, laquelle se trouvait alors sur la place de l'abbaye, qu'Henri Roulet acheta au

marché plus d'un cent de prunes. Il les mangea à l'orgue, pendant le très long sermon du prédicateur. Une fente ouverte dans le plancher vermoulu de la vieille église servit à faire disparaître les noyaux. Tout mangeant, Henri écoutait avec une attention soutenue. Il se souvenait toujours de ce sermon et aimait à redire, que de tous les sermons qu'il avait entendus, c'était celui qui avait porté, en lui, le plus de fruit.

Henri était bon camarade, et il se donnait à ses amis avec un dévoûment sans pareil. C'est pendant qu'il était sur les bancs de l'école communale à Massevaux, qu'il se lia d'amitié avec un jeune Sailer de famille honorable mais peu fortunée. Ce Sailer étant mort laissant une fille unique, il s'occupa de cette enfant, comme si c'était la sienne propre. Il la fit élever au Sacré-Cœur, et lui fournit les moyens d'entrer dans la Société des dames du Sacré-Cœur, à Conflans où elle mourut peu d'années après avoir pris l'habit le 30 avril 1876. Le petit Henri fut élevé par son père dans des idées et des sentiments tout à fait monachistes. Comme enfant, il fut chargé de colporter le journal, le drapeau blanc, dans la cure, dans la maison Gendre, et dans la maison Béhé, où d'abominables caniches, s'attaquant à ses molets, mettaient son dévoûment à la cause du roi, fortement à l'épreuve.





## CHAPITRE II.

---

### HENRI ROULET A FRIBOURG, AU COLLÈGE SAINT MICHEL.

C'est en 1836 que les parents d'Henri songèrent à éloigner de la maison leur fils âgé de 12 ans pour le placer au collège.

M. Roulet, père, tenait bien à donner à son fils une éducation chrétienne, mais il ne savait pas trop où le placer pour lui faire faire sous la conduite de maîtres expérimentés et religieux de solides et sérieuses études.

La Providence veillait sur le futur Jésuite, et elle se servit de la mère même d'Henri, qui était protestante, pour le faire entrer là, où l'attendaient les grâces qui décidèrent plus tard de sa vocation. Madame Roulet, entretenait des relations fréquentes et suivies avec sa famille de Neuchâtel. Elle connaissait bien la Suisse et elle aimait son pays d'origine mais c'est à Belfort qu'elle entendit faire pour la première fois, l'éloge du collège de Fribourg. Elle se trouvait là dans une pharmacie, lorsque, je ne sais, par quel hasard, on vint à parler du fameux pensionnat et du célèbre collège des Pères. L'esprit devait être excellent, les Pères étaient des hommes remarquables. Plus de 500 jeunes gens venus de toutes les parties de la France et de l'Allemagne, appartenant aux meilleures familles, s'y trouvaient réunis. La bonne tenue, les bonnes manières de ces jeunes gens n'avaient d'égal que leur bonne humeur et leur gaîté.

Bref la description du pensionnat fut si séduisante

que Madame Roulet fut prise de l'envie d'y mettre son fils. Rien ne tenait plus à cœur, à cette mère pleine de sollicitude, que de voir Henri prendre des habitudes de travail et de bonne tenue. Elle était d'autre part heureuse de le placer à Fribourg dans un pays si peu éloigné de Neuchâtel. Lorsque Henri Roulet arriva à Fribourg en 1836, le collège Saint Michel, fondé par le Bienheureux Père Canisius en 1581, mais fermé et abandonné pendant le temps de la suppression de la compagnie de Jésus, (de 1773 à 1814), était dans tout l'éclat et la splendeur d'une nouvelle ère de prospérité et de grandeur. Ce collège véritablement cosmopolite, (1). qui compta jusqu'à 700 élèves, avait à sa tête un homme de haute valeur, le R. Père Jean Népomucène Gallicet, issu d'une famille d'ancienne noblesse polonaise. Recteur du pensionnat de 1831 à 1840, il donna à ce pensionnat une grande partie de sa gloire et de sa célébrité. Il aimait les choses nobles, et il était fait, comme dit le R. Père de Chazourne, pour répondre aux instincts de cette jeunesse, venue de haut, qui aspirait à se montrer digne de son origine. L'année 1836 fut pour Henri Roulet le commencement d'une vie nouvelle. Sa jeune âme ardente et chevaleresque, dont les élans n'ont jamais été compris par une mère imprégnée d'idées protestantes, allait s'épanouir au soleil d'une éducation éminemment catholique. S'il est dur pour une Mère de voir son fils suivre une religion différente de la sienne, il est encore plus dur pour

---

(1) Ce collège reçut ses premiers élèves en novembre 1827 et fut supprimé au nom de la liberté juste vingt ans après, en novembre 1847.

un fils, encore enfant, de ne pas trouver dans le cœur maternel des sentiments religieux répondant aux sentiments intimes de son âme. Henri eut le malheur d'avoir une mère, qui ne sut jamais partager ses joies religieuses, partager son amour du prêtre, partager son amour de nos belles cérémonies catholiques, qui, quoiqu'on en dise, font plus d'impression sur l'âme simple des enfants et du peuple, que les sentences sèches, vagues et à double sens des prophètes du pur évangile. Comment une telle mère aurait-elle été à même de partager ses peines intérieures, de comprendre tout ce qu'il y avait d'héroïque parfois dans l'attitude pleine de soumission et de respect dont Henri ne se départit jamais dans ses rapports avec elle?

C'est bien le souvenir de son enfance peu accoutumée aux tendresses maternelles qui le rendit lui-même si bon, si indulgent envers les enfants. Venait-il à Kienzheim pour le jour de S. Nicolas, que vite il s'empressait de commander des petits pains pour ses chères petites orphelines, et les plus souvent punies étaient ses préférées, parce que, disait-il, ce ne sont pas toujours celles qui se font punir davantage, qui font le moins d'efforts pour se corriger de leurs défauts naturels.

Avant son entrée à Fribourg, Henri, mêlé à la jeunesse étourdie des écoles, semble avoir assez peu ouvert son âme aux influences religieuses. A l'église, avant de se confesser, il fut un jour corrigé en public par un vicaire, qui punit tous les enfants d'un banc, bien que le petit coupable demeurât inconnu. Henri n'était pourtant pas plus étourdi que les autres, et ses maîtres devaient être con-

tents de lui. Ce qui le prouve, ce sont les bons points obtenus à l'école et les images qu'il reçut du Curé qui lui faisait, sans doute, le catéchisme. Sur une de ces images, pieusement conservée par lui, on lit ces mots écrits de sa main d'enfant : « Signe de satisfaction de M. le Curé valant 13 billets de l'instituteur. Mais rien n'exerça une influence plus décisive sur le caractère religieux, et sur la vie tout entière du jeune Henri, que sa formation à Fribourg. Il y trouva dans la personne des Pères ce qui lui avait, peut-être, un peu manqué à la maison, toute l'affection, qu'un enfant de son âge, est en droit d'attendre de ses parents. Un de ses condisciples, M. Combier, devenu au sortir de Fribourg, élève du collège de Juilly, fondé par M. Beautin, ne savait assez se louer de la bonté et du dévouement des Pères Jésuites envers leurs élèves. Interrogé un jour, par un surveillant de Juilly, sur les motifs de ses regrets il répondit sans hésitation : « Vous me demandez pourquoi je regrette Fribourg ? C'est qu'à Fribourg j'avais trouvé des Pères tandis qu'ici je ne trouve que des Messieurs. » Henri Roulet aima Fribourg comme l'enfant aime sa famille. Il n'en parla jamais, sans être ému jusqu'au fond de l'âme. Dans ses notes intimes, on peut lire le passage suivant : Quand on a perdu un père, une mère, on les retrouve au ciel, mais Fribourg nous ne retrouverons plus cela. Si on me donnait Fribourg avec les mêmes Pères, les mêmes élèves, j'y passerais 50 ans de ma vie. Pour le jeune Henri, le jour de la fin des vacances et la rentrée du collège n'étaient pas, comme pour la plupart des élèves, un jour de tristesse et de lar-

mes, mais au contraire, un jour de bonheur et de joie.

Il fallait l'entendre raconter ces fameuses rentrées à Fribourg, ces voyages en diligence à travers le beau pays de Suisse en compagnie des joyeux amis de collège venus de toutes les parties de l'Europe. A Delémont, l'auberge de l'ours servait toujours de halte. Heureux temps où la Mère Jecker, propriétaire de l'auberge, pouvait offrir à ces jeunes gens, à un prix dérisoire des douzaines de mésanges rôties ! La route les conduisait de là à Soncebos, Bienne, Aarberg, Laupen et enfin Fribourg.

En 1836 arrivait à Fribourg le R. Père Jantier, homme d'une bonté extraordinaire, que son amour pour la jeunesse avait fait surnommer l'apôtre des petits enfants. Est-ce sous sa direction qu'Henri se prépara à sa première communion ? Nous n'en savons rien, mais il est permis de le croire. Henri se prépara avec soin à ce grand acte de la vie. Il se mit avec ardeur à l'étude de son petit catéchisme du diocèse de Fribourg. Il l'apprit par cœur, et ne parla jamais de ce petit catéchisme, qu'avec enthousiasme. Il le considérait comme le meilleur catéchisme qu'il ait jamais connu. Il le conserva, religieusement jusqu'à la fin de sa vie, avec les cahiers de philosophie et de théologie, que nous avons retrouvés après sa mort. Nous ne savons pas grand'chose des impressions ressenties, par Henri, le jour de sa première communion. Il est à supposer que ce jour-là de ferventes prières furent adressées par lui au divin Sauveur de son âme, pour obtenir la conversion de sa mère. Mais si

nous n'avons que peu de détails à relater concernant les cérémonies de cette fête touchante, nous avons par contre, le bonheur de savoir quelles sont les résolutions prises par Henri Roulet en ce beau jour. Il prit la résolution de communier souvent, et de se consacrer entièrement à Dieu. Mes enfants, dira-t-il plus tard dans une de ses belles instructions faites aux enfants du pensionnat de Kienzheim, ne prenez pas beaucoup de résolutions. A votre âge je n'en prenais jamais, ou plutôt je n'en ai jamais pris qu'une seule, mais j'y ai été fidèle. Je me suis promis de m'approcher tous les huit jours des sacrements. Ah ! cela me coûtait beaucoup quelquefois, mais n'importe, disais-je, j'ai promis à N. S. que j'irai toutes les semaines me reposer sur son cœur et j'y allais sans respect humain. J'allais lui dire : Seigneur me voici, vous savez que je vous aime, eh ! bien, c'est ce qui m'a sauvé. C'est à cette résolution, fidèlement gardée, que je dois la grâce de ma vocation.

Henri Roulet fit une excellente première communion, ce qui le prouve, c'est la fidélité avec laquelle il garda les résolutions prises ce jour-là. Une de ses compatriotes de Cernai, (1) devenue plus tard Dame du Sacré-Cœur, la Mère Augustin raconte, que lorsqu'elle était jeune fille, la communion fréquente était encore peu en honneur dans la paroisse. Les jeunes filles elles-mêmes, ne s'approchaient de la table sainte que rarement, de peur

---

(1) Le Père d'Henri Roulet ne resta à Massevaux que jusqu'en l'année 1838. Ses affaires le forcèrent de se retirer à Cernai et de chercher un emploi dans les usines Baudry et de Sandoz.

de se faire remarquer, et de devenir le sujet des conversations du public. Henri, fidèle à sa parole donnée de communier tous les huit jours, n'hésita pas un instant à exécuter sa promesse. Il ne s'agissait pas de lui seulement, mais il s'agissait d'encourager aussi par son exemple, bien des âmes que le respect humain seul empêchait de communier plus souvent. Il se mit donc à communier tous les huit jours. Il se tenait d'ordinaire non loin de la table de communion de manière à être le premier à s'agenouiller à la table sainte, et à entraîner ainsi les autres. Sa ferveur édifiait, et on ne tarda pas à venir de tous côtés, féliciter sa mère. Madame Roulet, qui était une femme aimant peu l'éclat, crut de son devoir d'avertir son fils. Elle lui fit le reproche d'attirer trop sur lui l'attention du public, de faire preuve aussi de beaucoup d'orgueil en se mettant ainsi en évidence dans l'accomplissement d'œuvres de piété ostensibles et purement extérieures.

Le dimanche suivant, Henri Roulet, se rappelant sans doute l'histoire du pharisien et du publicain de l'évangile, ne se trouvait plus dans les premiers bancs près du chœur, mais il était resté tout au fond de l'église, les pieds fourrés dans d'énormes bottes avec lesquelles il faisait, en marchant, un bruit épouvantable. Au moment de la communion, il se fit un grand silence dans l'église et au milieu de ce religieux silence, Henri, les bras croisés sur la poitrine, marchant avec fracas, et faisant résonner les dalles sous sa lourde chaussure, s'en va s'agenouiller comme d'ordinaire, au banc de communion à la plus grande stupeur de tous les gens de

l'endroit. Ce jour-là, les pieuses demoiselles de Cernai se gardèrent bien d'aller féliciter la mère. On crut très sérieusement qu'il avait perdu la tête. Henri seul était heureux et content: il avait prouvé à sa mère, qu'il y a bien des moyens de s'humilier, et que pour s'humilier il n'est pas permis de manquer à ce que l'on considère être un devoir envers Dieu, envers le prochain, et envers soi-même. Bien que doué d'un tempérament et d'une constitution plus faits pour supporter les fatigues du corps, que l'effort intellectuel et les travaux de l'esprit, Henri fit à Fribourg d'excellentes études. Il reçut à plusieurs reprises, de ses professeurs, le R. Père Bôle et le R. Père Audibert des témoignages de satisfaction. A l'académie du 2 Juillet 1837, il remporta un succès qui lui valut une récompense du Père Bôle. Tout le monde sait que l'Académie dans les collèges des Jésuites est un groupe formé par les meilleurs élèves de la classe. Ces élèves font des devoirs spéciaux dont lecture est faite en public à certaines époques déterminées.

Henri ne fut pas seulement bon élève, il fut aussi bon congréganiste. Il fut successivement congréganiste des Ss. Anges, congréganiste de St. Louis de Gonzague et de la Ste. Vierge. Comme congréganiste de la Ste. Vierge, il apprit à aimer Marie d'un amour tendre qu'il conserva jusqu'à la fin de sa vie. Rien de plus touchant que de voir les fruits que cette dévotion envers la Ste. Vierge, porta dans son âme. A Conflans en 1903, âgé de près de 80 ans, il parlera encore de la Ste. Vierge avec le même amour, la même foi naïve et confiante avec laquelle il vénéra sa bonne Mère du Ciel dans la chapelle de



Congrégation de Fribourg. Dans une de mes retraites, dira-t-il aux dames de Conflans, j'étais bien en peine de savoir comment je conserverais le recueillement nécessaire, mais m'adressant à la Ste. Vierge, je fis avec elle une petite convention. Je la chargeais de mon recueillement, et lui promis de réciter chaque jour le Rosaire, et de la prier dans mes allées et venues. Or savez-vous ce qui est arrivé ? Tandis que bien souvent j'avais eu grand'peine à faire une retraite, celle-ci a marché toute seule, je crois n'en avoir jamais fait de meilleure. Et j'en ai conclu, voyez-vous, que nous ne savons pas exploiter la Ste. Vierge. Ne laissons donc passer aucun jour, sans réciter le chapelet, si non le rosaire tout entier.

Mais ce qui fit sur Henri la plus salutaire impression, c'est le bon esprit qui régnait parmi les élèves du pensionnat de Fribourg. On s'y aimait véritablement sous l'autorité paternelle des Pères, comme les enfants d'une même et grande famille. La discipline y était sévère mais les manquements à la règle étaient si rares, les punitions choses si peu nécessaires, qu'on n'en sentait pas la rigueur. Un soufflet reçu du Père Anderledy, alors son surveillant d'étude fut le seul châtiment qui resta gravé dans la mémoire d'Henri, mais ce soufflet-là, il ne l'oublia jamais, et cinquante ans plus tard, il en rappelait encore le souvenir à son ancien surveillant, devenu général de la compagnie de Jésus.

Il faudrait être Henri Roulet lui-même, pour dépeindre les belles fêtes, les jeux, les jours de congé du cher collège de Fribourg.

En récréation Henri était le véritable boute en

train, mais il affectionnait tout particulièrement les élèves malingres et faibles, qui par timidité n'osaient pas se mêler au jeu. Il prenait volontiers leur défense, et en robuste gaillard qu'il était, il leur faisait volontiers, dans les mêlées, un rempart de son corps.

Chargé de distribuer les petits pains des élèves pour le goûter, il savait tenir les fraudeurs en respect. Au réfectoire Henri recherchait surtout l'abondant et le solide. Que de fois n'a-t-il pas parlé de la fameuse miniafre de Fribourg, soupe épaisse au point, qu'on pouvait y faire tenir debout l'ustensile destiné à puiser dans la soupière. Tout plaisait à Henri dans son cher collège et les belles promenades effectuées par les élèves dans ce beau coin de la Suisse, quand un beau soleil d'été, dorait au loin les sommets neigeux des Alpes Bernoises ont laissé, dans son âme, d'impérissables souvenirs.

Bien souvent, pendant sa longue vie, il eut le bonheur de revenir à Fribourg, où des familles amies comme celles des de Reynold, des de Grafenrieth, des de Diesbach et des Hubert de Castella se faisaient une joie de l'accueillir. Il n'y retrouvait plus le vieux pensionnat avec les mêmes Pères et les 500 élèves d'autrefois. Mais le souvenir seul du temps passé le rajeunissait, et traversant les rues de Fribourg, il lui semblait encore entendre la fanfare du collège le soir d'un jour d'excursion jouant allègrement un pas redoublé tandis que le régiment des élèves gravissait d'un pas alerte la colline du cher pensionnat St. Michel.

---

### CHAPITRE III.

---

#### LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX. — EPREUVES ET ENTRÉE DANS LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

L'année 1841—1842 fut la dernière année passée par Henri à Fribourg. Déjà à cette époque-là le vent de la révolution commençait à souffler, et à amasser des nuages pleins de menaces pour les ordres religieux, et notamment pour la compagnie de Jésus. Henri se rappellera toute sa vie la visite que le saint évêque de Lausanne, Monseigneur Tobie Jenny, vint faire aux élèves du pensionnat et les paroles graves, et presque tristes qu'il leur adressa à cette occasion. Mes enfants, leur dit-il, les temps sont mauvais, et ils seront plus mauvais encore. » Le saint évêque pressentait le Sonderbund, et la tourmente révolutionnaire qui en 1848 devait ravager une seconde fois cette maison d'éducation fondée par Canisius, et arracher le tombeau du Saint à la garde et à la vénération de ses Frères. Pendant cette dernière année de Fribourg, Henri songea sérieusement à sa vocation. Il résolut d'entrer dans l'état religieux afin d'obtenir par le sacrifice de sa personne le salut de l'âme de sa mère, et sans consulter ses goûts ou ses répugnances, il se décida à faire des démarches pour être admis dans la compagnie de Jésus. Il se sentait, à vrai dire, plus de goût pour la carrière militaire que pour la carrière ecclésiastique, mais il voulait avant tout servir la bonne cause, et la cause du bon Dieu lui paraissait plus digne de ses services, que la cause des princes de ce monde.

Ma vocation, disait-il souvent, je la dois à Dieu d'abord, mais après Dieu, c'est à Louis-Philippe que je la dois. Nous savons peu de chose des luttes intérieures qu'Henri eut à soutenir pendant sa dernière année à Fribourg. Il se plaisait toutefois à raconter deux traits de sa vie de collègue, ayant quelque rapport avec sa vocation. C'était un jour de fête du R. Père Recteur. On avait installé des jeux de toute espèce, et dans la division des grands une sorte de machine très élevée. J'étais au sommet, raconte-t-il, et non sans fierté. Je me félicitais de mon adresse, quand la machine vint à casser, et je fus précipité à terre. Ah ! gloire du monde, pensais-je, voilà ce que tu vauds ; c'est bien, je ne te poursuivrai jamais. Il aimait aussi à dire, comment il arriva à vaincre sa timidité. Ce qui le préoccupait très fort, c'est la pensée d'être un jour obligé de prendre la parole en public, et pourtant comment se faire admettre dans la compagnie de Jésus sans avoir donné des preuves d'un peu de savoir-faire sous ce rapport ? La visite du R. Père Provincial était attendue au collège et de la décision du Père allait dépendre son admission comme postulant de la compagnie de Jésus. Henri, ce jour-là devait avec d'autres élèves monter sur la scène, et débiter une pièce de vers pour fêter l'arrivée du R. Père. Il était, comme on le pense, fort soucieux et inquiet en pensant à l'impression qu'il allait produire. Le vieux Frère caviste s'aperçut de l'air embarrassé et préoccupé d'Henri qui palissait et se sentait mal à l'aise. Poussé par un sentiment de compassion il l'encouragea de son mieux, et cherchant à la cuisine un verre de vin chaud, il le lui apporta. Allons, lui dit-il, il faut

boire un coup et vous aurez un succès remarquable. Henri avala son vin chaud d'un trait et l'effet en fut prodigieux. Jamais Henri ne s'était senti tant d'aplomb. Il débita son affaire avec un brio déconcertant. Le Père Provincial en fut émerveillé. Décidément Roulet n'avait pas, dans toute la division des grands, son pareil en fait de déclamation. Sa demande d'admission dans la compagnie fut soumise, comme c'est l'usage, au jugement de quatre Pères. Quant à Henri il n'eut plus aucun doute sur sa vocation.

En quittant Fribourg à la fin de l'année, il était admis canoniquement dans la société de Jésus en qualité de postulant. Le bon Père aimait à raconter l'histoire du Frère caviste pour montrer ce que peuvent faire parfois les bons procédés d'un simple Frère coadjuteur. C'est en 1849 qu'Henri quitta Fribourg pour commencer une vie d'épreuves et de rudes combats. Il s'agissait donc maintenant de sortir du port, où sa barque avait été à l'abri des dangers, pour affronter les tempêtes et les écueils de la vie du monde. — Henri ne connaissait que trop les dispositions de ses parents. Il savait fort bien qu'il ne pouvait pas compter sur leur consentement à ce qu'il entrât de suite au noviciat. Les Pères d'autre part conseillèrent à Henri de ménager les sentiments trop naturels et trop faciles à comprendre de sa mère. Ils voyaient d'ailleurs sans déplaisir le jeune élève de Fribourg entrer quelque temps dans le monde pour apprendre à le connaître et pour apprendre surtout à se connaître lui-même. Henri, pour plaire à ses parents, dut consentir à étudier le droit. Mais avant d'être admis aux cours universitaires, il se vit obligé de faire encore un an de

philosophie au collège royal ou lycée de Strasbourg. Le cours de philosophie y était fait par M. l'Abbé Batail. Les cahiers de philosophie écrits par Henri Roulet pendant cette année 1842 à 1843 prouvent qu'il y fit des études sérieuses. Il n'était pourtant pas un étudiant de haute spéculation planant sans jamais toucher terre dans les régions des théories transcendantes. Sur la première page de son cahier de philosophie il écrit ces mots, qui dépeignent bien sa tournure d'esprit, et peut-être aussi l'état d'âme dans lequel il se trouvait alors : » Savoir supporter le malheur, c'est la vraie philosophie «. Comme la métaphysique et les règles du syllogisme l'aidaient peu à supporter le malheur, il en concluait volontiers que ce n'était pas là la vraie philosophie. Son père avait loué à Strasbourg un petit appartement sur la place St. Pierre-le-vieux N° 36. Il y avait installé avec son fils une vieille servante fidèle et sûre, chargée de faire le ménage du jeune Monsieur. Henri commandait le menu. Ce qui faisait le désespoir de la vieille, c'était la confection de la fameuse soupe du collège de Fribourg dont Henri exigeait impérieusement la reproduction. Impossible d'arriver à contenter le goût de Monsieur ; elle avait beau ruminer tout ce qu'elle avait de recettes de cuisine dans sa pauvre cervelle, jamais ce n'était la soupe de ce bienheureux collège de Fribourg ! Enfin, la prenant un jour à part, Henri lui fit une description détaillée de la célèbre miniafre. Il fut si clair et si explicite dans ses explications, que la vieille ne put s'empêcher de lui dire : Nun Herr, ich hab's ! cette fois-ci nous y sommes, et de fait la précieuse et inédite recette était trouvée, à la

plus grande satisfaction de l'ancien élève de Fribourg et à la plus grande gloire de sa perspicace cuisinière.

Tout en faisant sa philosophie, Henri allait de temps en temps dans le petit collège St Arbogaste, pour y faire l'office de surveillant. Il était sévère, plus sévère peut-être que ne le supportait une jeunesse indisciplinée qui se croyait tout permis. A la suite d'une retenue prolongée, infligée au fils d'un haut fonctionnaire de Strasbourg, il se vit condamné et mis à l'amende pour avoir porté atteinte à la liberté individuelle !! Ce culte excessif de la liberté individuelle ne fit que lui faire faire des réflexions sérieuses sur les inconvénients de cette liberté. — En Juillet, 1844, Henri après avoir passé son baccalauréat après la philosophie, et commencé ses études de droit, partait pour Paris, où il devait prendre ses grades et selon le désir de ses parents, oublier au milieu du tourbillon et des plaisirs de la capitale, tous ses projets de vie religieuse. Mille francs furent mis à sa disposition pour ses menus plaisirs, et on ne négligea rien pour le décider à rester dans le monde où l'attendait, puisqu'il était fils unique, un brillant avenir. Henri souffrit plus qu'on ne peut le dire de la résistance acharnée que ses parents opposèrent à sa vocation, et il fut bien souvent sur le point de se laisser aller au découragement et au désespoir.

Ce qui le retint dans le bon chemin, c'est son amour confiant envers la sainte Vierge, sa mère du ciel, dont le cœur devait être plus compatissant envers ses souffrances que le cœur de sa mère terrestre. Ce qui le soutint dans ses luttes pénibles c'est aussi son heureux caractère franc, loyal, géné-

reux, bon jusqu'à la prodigalité qui lui attira bien vite la sympathie d'un grand nombre d'étudiants de son âge et de sa condition.

Henri était bachelier en droit lorsqu'arriva pour lui l'année de sa délivrance, l'année de sa majorité. Pendant tout le temps qu'il dut se soumettre sans réserve à la volonté de ses parents, il se montra héroïque dans son obéissance et dans son respect envers eux. Jamais sa mère n'eut à se plaindre d'un manque de respect de sa part à son égard. Elle fut obligée de convenir que son fils était animé de sentiments désintéressés, que ses intentions étaient pures, que sa bonne foi était hors de doute. Le pauvre enfant, disait-elle, aux personnes qui cherchaient à la consoler du départ de son fils, le pauvre enfant est complètement égaré, il ne sait pas mieux mais ce sont les Jésuites qui m'ont enlevé mon unique enfant.

Le père d'Henri fut moins intraitable que la mère. Vieillard, âgé de 64 ans, il n'opposa pas un refus catégorique aux prières que lui adressa Henri de le laisser entrer dans la compagnie. Mais son cœur de père et son orgueil paternel furent profondément blessés. Excité par sa femme et par le frère de celle-ci il songea à se venger de la compagnie de Jésus en déshéritant son fils. Une lettre de Mme. Roulet à son fils, datée de 1862, nous montre dans quel état d'esprit durent se trouver les parents d'Henri lors de son entrée dans la compagnie :

« Mon cher enfant, lui écrit la mère repentante,  
« je me hâte de te répondre pour te dire combien  
« je suis heureuse d'apprendre que tous les hommes  
« de lois que tu as consultés à Colmar, t'ont donné



» raison. Je suis déjà bien assez malheureuse d'avoir,  
» dans un moment d'égarement où la crainte de te  
» perdre pour toujours, me rendait folle de douleur,  
» circonvenu ton vieux père pour l'engager, par de  
» spécieux prétextes d'amour-propre, à signer ce  
» malheureux billet, comme si nous avions été rede-  
» vables de quelque chose à ton oncle, afin de te  
» priver par là au moins d'une partie de notre pe-  
» tite fortune. «

La douleur ressentie par les parents dut donc être très grande. Mais rien n'arrêta Henri dans sa détermination de se consacrer à Dieu. Sa fermeté fut inébranlable.

Dès les premiers mois de son séjour à Paris, il faisait la connaissance du Père Boulanger, provincial de la province de l'Ile-de-France et sollicitait humblement d'être admis par lui dans la société.

Mais ce n'est que le 1<sup>er</sup> Février 1845, à l'âge de 21 ans moins un mois, qu'il fit son entrée chez les Jésuites en allant frapper à la porte du noviciat de St. Acheul, où le Père Rubillon était alors recteur.

Henri aimait à raconter l'impression que sa détermination produisit sur ses amis et parents.

La dernière visite qu'il fit à ses parents à Cernai fut une visite où il ne rencontra de la part des siens que des marques de froideur et de désapprobation. Les servantes avaient reçu l'ordre de ne pas ouvrir les portes, et il dut passer par une fenêtre pour entrer chez lui. A son départ, au contraire toutes les portes s'ouvrirent à deux battants, ce que voyant, Henri salua poliment la personne chargée de lui ouvrir, et en disant qu'il était d'usage de sortir par où on était entré, il regagna la rue par la fenêtre

qui quelques jours auparavant lui avait servi d'entrée. Quant aux amis de Paris, la nouvelle les jeta dans une sorte d'étonnement qui fit bientôt place à un tel excès de bonne humeur, que l'ovation faite au futur novice dépassa tout ce que peut imaginer le cerveau du plus enthousiaste étudiant. Un grand banquet fut offert, la veille du départ, où on cassa verres et vaisselle, le bon vin coula à flots, tout le monde des amis tenait à boire à la santé de ce bon vivant d'Alsace qui allait s'engager comme volontaire dans les rangs serrés et disciplinés de la sainte et noble armée de St. Ignace.

Henri arriva à St. Acheul en compagnie de quelques amis qui voulurent lui servir de compagnons de route et atténuer, par leur présence, les douleurs de la séparation. N'était-il pas tout naturel d'offrir à ces fidèles amis un banquet d'adieu avant de franchir le seuil du noviciat ? A peine la diligence s'est-elle arrêtée à l'auberge de St. Acheul qu'Henri s'empresse de commander un bon et copieux repas. La diligence ne s'était pas arrêtée longtemps en route, et les estomacs étaient vides et creux. Henri fait porter ses malles au noviciat, au grand étonnement de la maîtresse d'hôtel, qui n'en revient pas qu'un si beau et si jeune Monsieur n'ait pas trouvé à faire son chemin dans le monde. Lui-même s'en va annoncer son arrivée au R. Père maître des novices, en le priant de vouloir bien permettre aux anciens amis, entre autres au jeune S., novice depuis quelques mois, de venir prendre part au souper commandé à l'auberge de St. Acheul.

Le Père Rubillon était l'homme de la règle et du devoir, un homme auquel un banquet en pers-

pective devait inspirer des sentiments variés. Henri eut beau plaider, défendre avec éloquence les lois sacrées de l'amitié. Sur l'ordre du Père, un bon frère décommandait le souper à l'auberge. Assez confus, Henri suivait le Père qui lui fit les honneurs d'une cellule de novice, cellule pauvre, meublée d'une chaise, d'un lit, d'une table de nuit à laquelle il manquait un pied et sur laquelle se balançait une misérable lampe qui finit par tomber à terre en inondant d'huile le plancher.

Quelques instants après un frère apportait un frugal repas du soir. Il se composait d'un potage à l'eau contenant quelques traces de graisse ou de beurre, comme on en découvre sur l'eau qui sert à laver la vaisselle, de trois pommes de terre en robe de chambre et d'un peu de cresson de fontaine. C'était pour un novice de la compagnie un bon commencement de vie religieuse.

Henri resta deux ans à St. Acheul. Sa bonne volonté résista à toutes les épreuves du noviciat. Il s'appliqua à développer en lui la vie intérieure, l'amour de l'obéissance et le respect de la règle. Il y prit des habitudes de vie religieuse, s'exerça dans la pratique des vertus solides.

Ses résolutions durent être, comme à Fribourg, peu nombreuses mais fortes et inébranlables. Il les prit de manière à pouvoir y être fidèle, toute sa vie et il y fut fidèle.

La formation du cœur et du caractère est la grande affaire du noviciat. Se soumettre, lorsqu'on a une nature vive et originale à toutes les exigences de la vie commune, ménager les susceptibilités des autres, supporter avec une grande douceur et éga-

lité de caractère les travers d'esprit ou les petites manies de ses confrères, accepter les reproches sans mot dire, renoncer à tous les petits témoignages d'intérêt dont on a pu être l'objet dans le monde, tout cela n'est pas chose facile. Sans doute rien ne s'oppose à ce que le novice conserve un certain degré d'originalité compatible avec les habitudes d'une vie de communauté ; le novice doit rester soi-même, moins ses défauts. Mais il est souvent bien difficile de dire où s'arrêtent les limites d'une qualité naturelle au-delà desquelles cette même qualité devient défaut. Sous ce rapport le jugement des hommes varie à l'infini, et tel prendra pour chose digne d'éloge ce que tel autre qualifiera au contraire de conduite inconsidérée et bien digne de la plus haute réprobation.

Henri Roulet par ses originalités, ne dut pas plaire à tout le monde, surtout pas à ses maîtres des novices, mais il exagérait certainement ses propres défauts en disant qu'en fait de maîtres de novices, il en avait usé trois. Dans une allocution adressée aux novices de Kienzheim, le 28 Décembre 1861 le Père Roulet se charge de nous dépeindre lui-même ses impressions pendant le temps de son noviciat.

« Vous avez probablement toutes, leur dit-il, passé  
« par les mêmes impressions que moi. En quittant  
« la vie de collège pour entrer au noviciat je m'at-  
« tendais à retrouver mes bons Pères de Fribourg,  
« tendres et indulgents comme au pensionnat. D'a-  
« bord on s'inquiéta fort peu de moi. J'étais arrivé  
« assez content de ma petite personne. On me mit  
« dans une chambre et on m'y laissa trois jours

« sans plus se soucier de moi que si je n'existais  
« pas. Cela me fit faire de sérieuses réflexions ; ah !  
« pensais-je, voilà le cas qu'on fait de moi, voilà  
« le peu que nous valons, le peu de place que nous  
« tenons en ce monde !! C'était, je vous assure un  
« bon fondement d'humilité. J'entre en communauté :  
« Ah ! ici on ne me dit plus mon cher petit ami,  
« mon cher enfant. Le Père maître était raide com-  
« me une barre de fer. Point de compliments, mais  
« à la moindre gaucherie trois ou quatre âmes chari-  
« tables, plutôt qu'une, pour m'avertir. Mais ce ne  
« sera pas toujours ainsi, pensais-je c'est le temps  
« d'épreuve. Plus tard on me rendra justice, j'aurai  
« des consolations dans mes classes, je trouverai  
« un ami dans mon Père recteur. Je commence  
« mon scolasticat, mais quelle déception ! On me  
« fit bien des compliments, mais j'aurais mieux aimé  
« tout autre chose, et quant au Père Recteur ah !  
« il n'était plus le même, il n'était plus ce que je m'é-  
« tais figuré au collège. Allons, pensai-je, il faut en-  
« core patienter. Me voici en troisième année de proba-  
« tion. Maintenant je vais enfin trouver dans mon Supé-  
« rieur un cœur sur lequel je pourrai me reposer...  
« Ce fut ma dernière expérience, mes chères sœurs  
« je ne trouvais pas ce que j'avais cherché, mais  
« je trouvais mieux et je me dis à partir de ce jour :  
« C'est fini, je ne chercherai plus d'affection parmi  
« les créatures, je n'aurai qu'un ami, un seul, le  
« Cœur de Jésus. »

A ce travail de renoncement à tout et de renou-  
vellement intérieur le novice joint des travaux de  
préparation au ministère qu'il aura à remplir un  
jour. C'est ainsi qu'il se forme peu-à-peu par l'œu-

vre des catéchismes à l'art de la prédication. Pendant ses deux années de noviciat, Henri Roulet subit sans doute comme les autres les trois principales épreuves auxquelles la compagnie de Jésus a coutume de soumettre ses novices. Ces épreuves, dites expérimentations, consistent dans un pèlerinage que le novice est obligé de faire en mendiant le long du chemin ce qui est nécessaire à sa subsistance, dans un stage d'infirmier fait par le novice dans un hôpital quelconque, enfin dans l'accomplissement d'un emploi servil dans la maison même du noviciat.

Aucune notice ne nous est parvenue au sujet de son pèlerinage. Il peut d'ailleurs se faire que pour des raisons sérieuses on l'ait dispensé de cet expérimentation, soit qu'on l'ait jugé capable de s'en tirer avec honneur, soit qu'on ait jugé bon de remettre l'expérimentation à plus tard. Même ignorance par rapport au lieu où Henri Roulet fit son stage d'infirmier; mais il nous a si souvent dépeint avec un luxe de détails presque trop réalistes les soins qu'il fut obligé de donner à certains confrères que l'on ne saurait douter un instant de son expérience plus que suffisante en matière d'infirmier. Au noviciat Henri Roulet remplit l'office de boulanger. Grâce à sa force musculaire, il était devenu maître dans l'art de pétrir le pain. Mais la besogne était rude et pénible et les gouttes de sueur ruisselaient bien souvent dans la pâte.

Au milieu de ces épreuves le jeune novice devait être favorisé du ciel d'une consolation sensible d'autant plus précieuse qu'elle lui arrivait à un moment où tout espoir de pouvoir persister dans sa vocation semblait perdu.

Un mal inquiétant aux yeux mettait sa vue en danger. Les remèdes ordinaires étaient impuissants à enrayer le mal. Les yeux gonflés d'humeur coulaient et menaçaient de se fermer complètement à la lumière. Le Père Roothan, alors général de la compagnie de Jésus vint à passer à St. Acheul. Il visita les novices leur demandant comment leur plaisaient la règle et leur nouveau genre de vie. S'adressant à Henri Roulet il lui parle paternellement de sa vocation, puis, s'apercevant du mauvais état de ses yeux, il lui demanda quelles avaient été ses habitudes, et s'il avait beaucoup fumé avant d'entrer en religion. Beaucoup, mon Père, fut la réponse du novice. Dans ce cas, repartit le général, je ne vous permets pas de fumer, mais je vous l'ordonne. On sait avec quelle fidélité le Père Roulet a observé l'ordre de son général. A la suite de cette consolante visite l'état de ses yeux s'améliora peu à peu et le novice trouva dans sa pipe des consolations dont il apprécia la douceur jusqu'à la fin de sa vie.

Henri Roulet resta à St. Acheul jusqu'en octobre de l'année 1846, époque à laquelle il est envoyé à Brugelette en qualité de surveillant. Sur l'ordre de ses supérieurs il se livra à l'étude des sciences et de la philosophie tout en se préparant par un parfait accomplissement de ses devoirs de religieux à l'émission de ses premiers vœux. Comme surveillant, il chercha à faire régner dans sa division la forte et sévère, et pourtant paternelle discipline qu'il avait apprise à connaître à Fribourg; mais le milieu et l'esprit n'étaient plus les mêmes, et le jeune surveillant ne cessait de redire à qui

voulait l'entendre: « Ce n'est plus Fribourg, non, Brugelette ne soutient pas la comparaison avec Fribourg. »

Le 2 Février 1847, Henri Roulet, après avoir fait sa retraite préparatoire, était admis à prononcer ses premiers vœux.

Il se consacra à Dieu avec joie, sans hésitation, sans regret, sans partage, avec la volonté bien arrêtée de marcher à la suite de Jésus comme un chevalier sans peur et sans reproche, fidèle à la parole donnée, et à l'étendard de la croix jusqu'à la mort.

Les années de 1846 à 1851, passées comme surveillant à Brugelette sous la supériorité du R. Père Pillon, ne furent pas les moins heureuses de sa vie. Il aimait ses jeunes élèves, savait leur inspirer, grâce à son remarquable talent d'observation et à sa mâle fermeté, le respect de règle; et, bien que craint un peu pour sa sévérité, il sut se faire estimer par son esprit de justice et sa rigoureuse et incorruptible impartialité. Après ces cinq années de surveillance à Brugelette, Henri Roulet fut envoyé par ses Supérieurs au scolasticat de Laval. En sortant de Brugelette il avait, comme c'est de règle dans la compagnie, passé les examens de philosophie requis pour être admis aux études théologiques. Il se livra avec ardeur à l'étude, consacrant son temps tout particulièrement à l'étude de la morale, branche qu'il affectionnait comme étant d'une plus grande utilité pour le ministère pratique et l'apostolat. Esprit solide et délié, caractère droit, franc et ferme, cœur grand et généreux, âme fortement trempée, le Père Roulet visa naturellement à la solidité et au côté pratique des connaissances théo-



logiques plutôt qu'à l'éclat du succès dans les jou-tes scolastiques. Les subtilités et l'érudition eurent toujours moins d'attrait pour lui que la simplicité de l'Évangile: « J'ai en horreur, répétait-il souvent les mots terminés en isme, » Il était d'ailleurs dévoré de l'ardeur de se donner bientôt tout entier aux âmes. Ce désir de quitter les bancs de l'école pour entrer dans la vie pratique, et le mépris qu'il a toujours professé pour les titres honorifiques, le décidèrent à renoncer aux grades requis pour devenir Profès de la compagnie de Jésus. Au lieu de suivre le grand cours, qui comprend quatre années de théologie, il se contenta de suivre le petit cours de trois ans, cours abrégé et sommaire qui prépare plus directement à la prêtrise. La dernière année qu'il passa à Laval fut attristée par la mort de son père, Celui-ci mourut le 21 mars 1854 à Cernai à l'âge de 72 ans, muni des sacrements de l'Église catholique, à laquelle il était resté fidèle jusqu'à la fin. Cet homme honnête et fidèle fut pleuré de tous les membres de sa famille qui avaient appris à apprécier en lui une âme droite et bonne, bien que cachée sous des apparences un peu rudes, il fut surtout pleuré de son fils qui appréciait mieux que n'importe qui, la grandeur des sacrifices et des épreuves auxquels Dieu voulut bien soumettre la foi et la vertu de ce père regretté. A la fin de ses trois années de théologie, Henri Roulet avait le bonheur et la consolation d'être ordonné prêtre dans son diocèse d'origine. Le 12 Août, 1854, il recevait de la main de Monseigneur Ræss, dans la chapelle de l'évêché de Strasbourg, le sacrement de l'ordre. La cérémonie se fit sans éclat et sans

bruit, mais Dieu seul connaît la joie ressentie par le jeune scolastique le jour de son ordination. Offrir le saint sacrifice de la messe fut pour Henri Roulet la joie de toute sa vie. Dans ses vieux jours il ne demandera à Dieu qu'une grâce: c'est celle de ne pas être privé de ce bonheur.

Après son ordination nous trouvons Henri Roulet à Amiens, puis enfin à Liesse, lieu de pèlerinage célèbre du diocèse de Soissons, où il fait en 1855 sous la direction du R. Père Fouillot, son troisième an de probation. Cette année qui suivit son ordination fut pour lui une année de préparation à la vie apostolique qui devait comprendre plus de 50 ans de son existence. Doué de forces physiques peu communes, d'une voix retentissante, d'une puissante originalité, d'une imagination féconde, d'une éloquence intarissable, éminemment populaire, il était né pour l'apostolat. Malgré ses brillantes qualités, Henri Roulet ne se vit pas reçu à bras ouverts par son nouveau directeur. Son habitude de fumer, la rondeur et l'indépendance de ses allures, une certaine opiniâtreté dans l'accomplissement de ses résolutions qui pouvait ressembler à de l'obstination, tout cela devint pour lui la cause d'épreuves pénibles au milieu desquelles sa vocation fut sur le point de sombrer. D'après la pensée du R. Père de Ravignan, la troisième année de probation est le chef-d'œuvre de St. Ignace. Le religieux est appliqué soigneusement à tout ce qui affermit et fait avancer dans une humilité sincère, dans une abnégation généreuse de la volonté, du jugement même, dans le dépouillement des penchants inférieurs de la nature, dans une connaissance plus profonde,

dans un amour plus grand de Dieu. De cette sorte, après avoir fortifié dans son âme, après y avoir fait pénétrer plus avant cette vie véritablement spirituelle, il pourra mieux aider les autres à s'avancer dans les mêmes voies pour la gloire de Dieu et de Notre Seigneur. (Const. s. I. pars V. cap. II V I.) Nul doute que la bonne volonté du jeune Père pendant cette dernière année d'épreuve n'ait été parfaite.

Mais les vœux solennels qui suivent la troisième année de probation sont un contrat qui n'oblige pas seulement, comme les vœux simples la personne qui les émet. Ils sont un contrat bilatéral qui oblige la compagnie elle-même. Les liens noués par les vœux simples peuvent être déliés par les Supérieurs de la compagnie sans que la cause ait besoin d'être jugée à Rome. Après les vœux solennels, les liens qui unissent le religieux à la société sont consacrés par l'autorité suprême de l'Eglise, et c'est au Pape seul ou à son délégué qu'appartient le droit de les trancher. Il y va donc de l'honneur de la compagnie de n'admettre aux vœux solennels que les sujets qui lui paraissent offrir les plus fortes garanties de persévérance religieuse.

Nous ne trouvons aucune note pouvant nous servir à préciser davantage les épreuves subies par le Père pendant cette troisième année de probation. L'année terminée, il prend le chemin d'Alsace pour attendre, soit à Strasbourg, soit à Isenheim la décision de ses supérieurs, l'autorisant à prononcer ses derniers vœux. Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'un beau jour, appelé à comparaître devant le Révérend Père provincial il entendit celui-ci lui

déclarer, d'un air confit et avec tous les ménagements d'usage en pareille circonstance, que le général de la compagnie serait tout disposé à le délier de tous ses vœux et à lui laisser liberté pleine et entière d'entrer dans le clergé séculier!.. C'en était fait de l'idéal de sa jeunesse. Le ressort, qui jusqu'à cette heure avait donné à sa volonté la vigueur nécessaire pour vaincre tous les obstacles, allait donc devoir se briser? Cette voix intérieure, qui à Fribourg l'avait appelé à entrer dans la société de Jésus, l'avait donc trompé? — Non, cela ne pouvait être. Il savait bien que sa nature ardente, son caractère original avaient été pour lui la source de lutttes et de combats intérieures que les natures molles et apathiques ne connaîtront jamais, mais il savait aussi que Dieu ne récompense pas tant le succès que l'effort, et que les rigueurs de sa justice ne vont pas jusqu'à repousser la bonne volonté d'une âme prête à tous les sacrifices par amour pour lui.

C'est moi, déclara-t-il à son Supérieur, qui ai fait les vœux par lesquelles je m'engageais à m'unir à Notre-Seigneur dans la compagnie de Jésus. Ces vœux, je les ai faits en pleine connaissance de cause et devant Dieu, et je n'entendais donner à personne le pouvoir de m'en délier. Puis, comme pénétré du sentiment de son indignité, il ajouta: « Je n'ai jamais brigué les honneurs. Vous avez là dit-il en désignant l'étable, des messieurs qui grognent, auxquels vous donnez l'hospitalité. Mettez-moi, si vous le voulez bien à leur service, mais je ne m'en irai pas, et vous ne me renverrez pas parce que vous n'en avez pas le droit. »

L'argumentation laissait bien à désirer, mais les dispositions du religieux valaient mieux que sa dialectique. Il fut convenu qu'on en référerait en haut lieu. Le Père Roulet, à Isenheim, débutait en attendant comme prédicateur, et son auditoire, très satisfait de ses sermons, rendait justice à son zèle apostolique, aussi bien qu'à son talent d'orateur.

Le Père Roulet, c'est un homme, voilà quelqu'un dont on peut se servir, disaient nos braves gens d'Alsace, interrogés à dessein par le Supérieur.

Bientôt toutes les difficultés s'applanirent, et le Père Henri Roulet, avec le consentement de ses supérieurs, ne dut pas tarder à prononcer ses derniers vœux.



## CHAPITRE IV

---

ISENHEIM — 1856—1868. LE PÈLERINAGE DE THIÉREN-  
BACH. — LES MISSIONS DU PÈRE EN ALSACE. — SES  
VISITES ET SES INSTRUCTIONS AU SACRÉ-CŒUR DE  
KIENZHEIM.

A l'entrée de la vallée de Guebwiller, non loin de Sülz, et du fameux pèlerinage de Thierenbach, se trouve le village d'Isenheim, célèbre par son ancien couvent des Antonites, fondé en 1298, duquel dépendaient les couvents moins importants de Froideval, des Trois Epis, et de Saint-Etienne de Strasbourg. En partie détruit pendant la grande révolution, ce couvent resta inoccupé jusqu'en 1853, époque où les Jésuites, qui venaient de fonder une résidence à Strasbourg, en firent l'acquisition pour y installer un noviciat.

Le Père Roulet était heureux de se trouver à Isenheim. Il était resté Alsacien dans l'âme et il aimait les bonnes et pieuses populations de son pays natal. Et puis il y avait sa mère devenue veuve, à consoler, et si faire se pouvait, à convertir.

C'est tout au début de son séjour à Isenheim, au commencement de l'année 1856, qu'il faut placer la visite qu'il fit à sa chère maman, veuve depuis deux ans, et aussi étonnée qu'heureuse de voir son fils désormais si peu éloigné d'elle. C'est sans doute aussi à cette époque qu'il fit le voyage de Neufchâtel où il rentra en relation avec les membres de sa famille protestante. Il y trouva sa tante Louise Roulet bien vieillie et bien affaiblie par l'âge. — On ne peut pas dire que ses parents de Suisse aient

cherché à lui faire de la peine, mais rien ne devait plus l'attrister que de voir sa parenté toute entière suivre une religion si différente de la sienne et se montrer si peu disposée à entrer dans la voie étroite qui conduit à la vérité.

Des lettres intimes datées de 1856 nous ont permis de nous faire une idée des sentiments dont il était animé à cette époque envers les siens. Le Père Roulet aimait les siens, il les aimait parce que comme sa mère ils étaient des protestants de bonne foi, bons, charitables, malheureusement beaucoup trop remplis de préventions contre le catholicisme pour se donner la peine d'étudier sérieusement la question religieuse.

On aurait tort de croire que le Père Roulet ne fit rien pour les convertir. Mais les industries de son zèle furent blâmées par les pasteurs et on en voulut au jeune Jésuite de ne s'être pas montré assez indifférent vis-à-vis des besoins spirituels et de l'ignorance religieuse de ses parents protestants. (1).

Une lettre du R. Père Fessard écrite en 1869 nous fait voir que le Père Roulet sollicita plusieurs fois la permission d'aller à Cayenne en qualité de missionnaire. Il voulait sacrifier sa vie pour obtenir la conversion d'âmes qui lui étaient plus chères que la sienne. Les instances et sans doute aussi les menaces de sa mère l'empêchèrent de réaliser son dessein. Le Père Roulet trouva peu de consolation du côté des membres de sa famille, mais Dieu qui a promis de donner le centuple à ceux qui ont tout abandonné par amour pour lui ne trom-

---

(1) Voyez correspondance d'Elise Verdan 1856-1859.

pa pas la foi et la confiance de son serviteur. L'apostolat du Père à Isenheim et en Alsace fut des plus fructueux. Son confessionnal était assiégé, au point que le frère portier se crut obligé à plusieurs reprises de haranguer les pénitents pour les décider à se confesser à un autre Père.

Nombreuses sont les jeunes filles qui lui doivent leur persévérance dans le bien et leur vocation à la vie religieuse.

Une de ces jeunes filles devenue plus tard sœur coadjutrice du Sacré Cœur, nous fait du ministère exercé par le Père Roulet à Isenheim, le tableau suivant qui ne manque pas d'intérêt. »(1) J'ai connu le Père Roulet, nous dit-elle, en 1858 à Isenheim chez les Pères Jésuites qui y avaient une résidence. Je m'y rendis un jour fort embarrassée de savoir qui je devais choisir comme confesseur et directeur ordinaire. En m'y rendant, (j'avais une lieue à faire) je priai tout le long du chemin demandant au bon Dieu de me donner le directeur de son choix. Arrivée à la résidence je demandai un confesseur sans nommer personne, et on m'a envoyé le Père Roulet à qui j'exposai mes désirs d'être religieuse. Il s'est alors si fort occupé de mon âme, que pendant quatre ans il m'a conduit, comme par la main avec une bonté qui s'étendait à toute ma famille. Il ne ménageait pas ses pénitents, les éprouvait même quelquefois par l'opposé du bon sens pour se rendre compte de leur esprit d'humilité et d'obéissance. Il aurait fait passer ses pénitents

---

(1) Souvenirs de Sœur Ebelin religieuse coadjutrice de Kienzheim



par le feu, tellement on sentait en lui l'esprit de foi qui le guidait. A cette époque il prêchait tous les jours du mois de Marie, tous les Dimanches de St. Louis de Gonzague, avec une grande simplicité, mais d'une manière si pratique que cela faisait du bien à tous, mais surtout à la jeunesse. Il accueillait avec la plus grande charité les jeunes filles pauvres, surtout les plus exposées au mal, ou les plus honteuses de s'être laissées entraîner à la danse. Il a réussi à en convertir plusieurs. On venait de tous les villages environnants pour s'adresser à lui.

Le Père Roulet se dévouait pour tout et pour tous. Il visitait les hôpitaux, allait faire du bien aux prisonniers d'Ensisheim. Il aimait ces prisonniers, et il pleurait de joie quand il arrivait à exciter au repentir, et à réconcilier avec Dieu un grand pécheur qui ne s'était plus confessé depuis longtemps. Il favorisait surtout le pèlerinage de Thierenbach, où il allait prêcher et entendre à confesse tous les jours de fêtes de la Ste Vierge. Il a même fait imprimer, dans la librairie Hoffmann de Colmar, un petit livre de méditation sur les litanies de la Ste Vierge, à l'usage des pèlerins de Thierenbach. Une de ses grandes œuvres à Isenheim fut l'œuvre du Tiers-Ordre, à laquelle il donna un nouvel essor, en supprimant certains usages surannés qui rendaient l'œuvre odieuse et inabordable. Dans les années soixante, le Tiers-Ordre de St. François était très sévèrement pratiqué à Isenheim. Les tertiaires étaient obligées de porter un costume à part qui, pour les jeunes filles, devenait ridicule. Cet affublement leur donnait un air si étrange qu'on les aurait prises pour des saintes d'un autre âge, et même d'un autre

monde. Le Père Roulet obtint de ses supérieurs la permission de se charger de cette œuvre. Il fit une guerre acharnée à ce costume. Les âmes dévotes, plus désireuses d'afficher extérieurement leur sainteté par l'excentricité de leur costume et de leurs manières, que de pratiquer les vertus véritables, lui en voulurent à mort. Mais il sut tenir tête à celles qui trouvèrent à redire, et il ne permit plus à aucune de ses pénitentes d'entrer dans le Tiers-Ordre tant que durerait cette mode bizarre qui loin d'être utile à l'œuvre, ne faisait au contraire qu'en éloigner les âmes. Une de ces anciennes tertiaires coiffées à l'antique, et confites en dévotion, est restée célèbre dans la maison de Kienzheim, où elle est morte en bonne et sainte religieuse. C'est la bonne Sœur Mangeney de Sülz. Pauvre ouvrière de fabrique, obligée, dès l'âge de neuf ans, à gagner péniblement sa vie, elle apprit de bonne heure ce que c'est que la vie sérieuse. Dirigée par un confesseur rigide, elle devint plus sérieuse que de raison. (1) Cette pauvre fille n'osait plus lever les yeux, et, sous son costume de tertiaire, elle prenait des airs de componction qui faisaient mal à voir. Devenu son directeur, le Père Roulet mit cette âme à l'épreuve. Lui faisant déposer la robe et le bonnet antiques; il la condamna à revêtir une robe bleu de ciel, à mettre des gants de peau et à se coiffer d'un gentil chapeau de demoiselle. La pauvre fille faillit en mourir de frayeur. Après cette épreuve il la fit

---

(1) Après sa première communion elle prit l'habitude de se lever à 4 heures du matin pour pouvoir aller à la messe avant de se rendre à la fabrique.

admettre au Sacré-Cœur où elle devint excellente religieuse.

Le Père Roulet à Isenheim allait prêcher, pour rendre service aux curés des environs, à peu près à toutes les fêtes patronales. Il venait en aide aux curés au moment des Pâques. Aucune besogne, quelque ardue qu'elle fut, ne l'a rebuté. Il avait bon cœur, et ne sentait pas la fatigue quand il pouvait faire plaisir. « Un jour, continue celle dont nous citons les paroles, il vint à Orschwyhr pour entendre à confesser. Comme je me confessais à lui toutes les semaines à Isenheim, je ne me rendis pas à l'église, afin de laisser la place aux autres, et de ne pas arrêter le Père. Il me fit chercher, disant que je me déplaçais assez souvent pour venir le voir, et qu'il était heureux de me ménager une course que je faisais toutes les semaines. Il ne quitta pas Orschwyr sans avoir vu toute ma famille. Il savait que ma mère, veuve, faisait un grand sacrifice en me laissant partir au couvent. Il fut pour elle d'une grande bonté, s'occupa tout spécialement de ma plus jeune sœur, veillant à ce qu'elle ne courût aucun danger, et à ce qu'elle restât chez sa mère jusqu'à sa mort. Cette même sœur est venue me voir depuis la mort du Père Roulet, et elle m'a dit que peu de temps après sa mort, elle a reçu, de je ne sais qui, et de je ne sais où une photographie du Père très bien faite. Elle se demande aujourd'hui encore, qui est-ce qui a bien pu lui envoyer ce précieux souvenir. (1) Voilà, conclut la bonne religieuse,

---

(1) C'est la photographie qui figure en tête de ce petit ouvrage.

ce que je sais du bon Père Roulet, alors qu'il était à Isenheim. Je ne pourrai jamais exprimer ce que je sens de vénération pour les vertus cachées du Père, pour son humilité, sa charité, sa persévérance à venir en aide aux âmes jusqu'à ce qu'elles soient parvenues là, où les appelait leur vocation. »

A côté du ministère, exercé par le Père dans sa résidence d'Isenheim, il faut faire mention des missions données par lui, dans un grand nombre de localités, petites et grandes de l'Alsace. Il fut réellement un apôtre infatigable, toujours prêt à accepter les corvées les plus rudes, mais souvent aussi les plus consolantes. Comment énumérer toutes les missions données par lui en Alsace? Quelques notes, recueillies par des personnes auxquelles il fut cher, nous le font voir prêchant le carême à Colmar, en 1858. Il y est fort goûté, tant des paroissiens que de M. le Curé Meyer. Ses sermons y firent une grande impression, grâce à leur forme originale et grâce aux manières décidées, et au ton convaincu du prédicateur. Celui-ci, d'ailleurs, ne sut pas seulement faire rire son auditoire, et dérider les figures renfrognées des vieux pécheurs, dont le salut lui importait plus que les compliments des bigottes, mais il sut aussi être dans certains de ses sermons véritablement touchant et sublime, faisant venir les larmes aux yeux de ses auditeurs. C'est aussi, s'il faut croire la tradition, pendant l'année 1858, que le Père vint à Massevaux, sa ville natale, pour y prêcher une petite mission. Un tableau peint par Schifferdecker, le représente prêchant en plein air sous le fameux chêne d'Houbach, devant une foule immense, beaucoup trop grande pour trouver place

dans la chapelle. Toujours, en 1858, le 5 Août, il donne une mission dans les environs de Kienzheim, et ne sait comment exprimer sa satisfaction et sa joie, en songeant au succès de cette consolante mission.

A partir de là, aucune année ne se passe, sans que le carême et plusieurs missions ne viennent lui fournir l'occasion de se dévouer au bien des âmes. Comme apôtre il dépense pour la gloire de Dieu, toutes les ressources de son esprit et de son cœur, ainsi que toutes les forces de son corps, avec lesquelles il ne compta jamais. Munster, Ste. Marie-aux-Mines, et une quantité d'autres localités eurent la joie de l'entendre. Il prêchait indifféremment, soit en français, soit en allemand, et toujours avec la même facilité, la même originalité de bon aloi qui lui ouvrait les consciences et les cœurs, en déridant les visages des simples.

En 1862, il se fait entendre à Metz, au collège St. Clément.

Massevaux le vit encore en 1864 et 1865, et était fier d'être la ville natale de ce Jésuite, aux allures véritablement alsaciennes, qui, sans dire les choses comme tout le monde les disait de manière à frapper les imaginations les plus paresseuses, et à secouer les consciences les plus endormies. Mais une des plus grandes joies du Père était de venir offrir aux Dames du Sacré-Cœur de Kienzheim, et à leurs nombreuses élèves et orphelines, les encouragements de sa parole toujours intéressante, et toujours faite pour dilater les âmes.

Kienzheim, joli petit village, situé en plein vignoble, non loin de l'ancienne ville impériale de

Kaysersberg, à l'entrée de la vallée d'Orbey, est célèbre dès 1466 par son pèlerinage de la Ste Vierge. En 1838, Dieu y conduisit les filles de la Révérende Mère Barat, les Dames du Sacré-Cœur pour qu'elles y ouvrissent un pensionnat, dont la renommée ne tarda pas à donner au modeste village une nouvelle célébrité.

C'est à Monsieur Mainbourg, curé de Colmar, que revient l'honneur de cette fondation. L'acquisition de la propriété et de la maison de Madame Baillet se fit en 1838, avec le consentement de la digne Mère Henriette, Supérieure de Montet, venue avec M. l'Abbé Pieau et la bonne Mère Gœtz, pour inspecter les lieux, et en 1839 commençait la construction de l'établissement.

Il serait trop long de redire ici tout le bien qui s'est fait dans cette maison. Ce pensionnat alsacien avait pourtant sa physionomie à lui. Composé d'élèves allemandes et françaises, il fut plutôt une école de bonne entente et d'amitié entre les enfants des deux rives du Rhin, qu'un foyer de fanatisme et de chauvinisme national. Ce qui plaisait particulièrement au Père Roulet, c'étaient les mœurs simples, et l'esprit familial de la maison. Il s'y sentait à l'aise quoique sa pipe et ses allures aient bien dû parfois effaroucher certaines dames venues de France, assez polies d'ailleurs pour dissimuler leur étonnement.

---

(1) Au moment de la guerre, au moins 10 jeunes filles allemandes étaient encore au Sacré-Cœur de Kienzheim comme pensionnaires. Sept d'entre elles étaient originaires du duché de Bade, les autres venaient de Mayence ou de plus loin encore. Jamais aucune d'elle n'eut à se plaindre du moindre manque d'égard.

Le journal du pensionnat nous donne de trop intéressants détails sur les apparitions du Père Roulet à Kienzheim, pour que nous puissions résister au plaisir de transcrire les passages qui le concernent. Voici quelques extraits de ce journal.

Aujourd'hui, 26 Février. 1858, le Père Roulet, qui prêchait le carême à Colmar, ne nous a pas oubliées. Il nous a fait diverses instructions, une à la communauté et au noviciat, et une autre aux novices seules. Dans les deux, il nous a montré la nécessité de nous appliquer aux petites choses. Si vous n'avez pas besoin de grande conversion, nous a dit le Père, du moins, avez-vous besoin d'avancer toujours, d'acquérir quelque vertu, mais vous devez surtout vivre dans la vie cachée, vous contenter de servir Dieu dans les emplois les plus humbles, si telle est sa volonté. Notre Seigneur a passé trente années à Nazareth, parce que le plus grand nombre des hommes devait suivre le chemin d'une vie obscure pour aller au ciel; trois années d'apostolat, pour servir de modèle à un plus petit nombre, et trois heures sur la croix, parce que peu le suivent jusque-là. Notre Seigneur a vécu humble et pauvre. Jésus enfant se levait à la même heure, faisait sa prière, aidait sa mère dans tous les petits travaux du ménage; il allait ensuite avec St. Joseph, et lui était entièrement soumis. Voilà la sainteté de Jésus et de Marie. Qu'elle soit aussi la nôtre! Servons Dieu dans la joie et dans la dilatation de notre cœur.

Le 6 Avril, de la même année, le R. Père Roulet est venu nous surprendre agréablement par une bonne instruction sur la résurrection du Sau-

veur. — La résurrection du Sauveur fut vraie, parfaite et constante. La vôtre, mes chères sœurs, doit avoir les mêmes caractères. La résurrection du Sauveur fut vraie, car ce fut son vrai corps qui ressuscita, non pas la figure de son corps, comme autrefois, lorsque Saül évoqua l'ombre de Samuel. Votre conversion doit être vraie aussi. Je ne parle pas de cette résurrection du péché mortel à la grâce sanctifiante, mais bien pour vous de cette résurrection d'une vie pieuse à une vie plus parfaite. Il doit y avoir en vous un changement. Elle doit être parfaite comme celle de Notre Seigneur, c'est-à-dire, ne pas se faire à demi. Enfin elle doit être constante.

Tous ceux qui avant Jésus-Christ, ou après lui, ont été ressuscités par miracle, ont été obligés de mourir une seconde fois. Au contraire, Notre Seigneur, après sa résurrection, n'a plus été sujet à la mort. Ainsi votre résurrection doit être durable et constante, c'est-à-dire, que désormais vous ne devez plus vivre que pour Notre Seigneur, et vous vivrez pour lui en accomplissant sa sainte et divine volonté. Vous serez toujours sûres de la faire en accomplissant votre règle qui est l'expression de la volonté de Dieu. C'est un immense avantage que vous avez sur les personnes du monde, qui n'ont jamais cette assurance. Tous les jours de votre vie, vous vivrez ainsi de la vie de Notre-Seigneur, et vous irez ensuite le posséder éternellement.

Le 5 août 1858, le R. Père Roulet, qui était en mission dans les environs, a bien voulu ne pas oublier le noviciat. Il nous a parlé de Notre Seigneur dans le sacrement de l'autel. Nous pouvons, a-t-il dit, considérer trois choses dans la vie de Jésus



Christ dans la Ste. Eucharistie : 1) sa présence continue ; 2) son sacrifice continu ; 3) son dévouement et son immolation continuel. — *Sa présence continue*, par laquelle il accomplit cette promesse faite à son église : « Je serai avec vous jusqu'à la fin des siècles. *Son sacrifice continu* auquel nous avons tous les jours le bonheur d'assister pendant la sainte messe. Ne semble-t-il pas alors nous dire : Je me sacrifie pour toi, je meurs d'amour pour toi, et toi, ne pourras-tu faire ce petit sacrifice que je te demande depuis longtemps ? *Son dévouement continu*. Jésus Christ, dans l'Eucharistie, s'offre à chaque instant à son Père, comme une victime de propitiation pour nos péchés. Nuit et jour il demande grâce pour le genre humain, qui depuis longtemps aurait été foudroyé, si le Père n'avait devant les yeux son fils s'immolant pour obtenir miséricorde ?

En octobre 1861 nous lisons encore dans le journal de Kienzheim. « La fête du bienheureux Alphonse Rodriguez, patron des sœurs coadjutrices, leur vaut la visite du R. Père Roulet. Louez le Seigneur dans ses saints, tel fut le texte de son instruction. Les saints sont nos guides. La mer de ce monde est féconde en naufrages. Quand un marin entreprend un voyage, il a sa carte déployée. Il marque les écueils, les récifs, les chemins navigables. Ainsi ont fait les saints. Ste Thérèse nous montre qu'il ne faut pas aimer les relations mondaines. Ste Catherine de Gènes, baisant les plaies d'un malade, Ste Elisabeth de Hongrie, et d'autres saintes, admirables par l'héroïsme de leurs vertus, nous montrent que la générosité et l'héroïsme sont le plus court chemin pour arriver au port. — Les saints sont le

stimulant de notre lâcheté. Si nous n'avions que Notre-Seigneur et la Ste Vierge, nous nous retrancherions d'arrière l'argument que rien n'est difficile à un Dieu, à la Mère de Dieu ; mais voici que des milliers de créatures faibles comme nous, pleines de défauts comme nous, arrivent à vaincre tous les obstacles qui s'opposent à leur salut. Rien de plus propre à exciter notre confiance, et à stimuler notre ardeur ! Voyez saint Augustin, les larmes de sa mère ne peuvent pas le convertir : mais la lecture de la vie de saint Antoine dans le désert, lui fait avoir honte de sa lâcheté, et opère sa conversion. — Les saints sont enfin le soutien de notre faiblesse. Ils sont nos intercesseurs ; ils sont nos frères, les amis de Dieu. Ils nous aiment, et sont en quelque sorte tout puissants. —

En 1861, le 27 Décembre, nouvelle visite du Père. La Providence, est-il dit dans les Notes du Sacré-Cœur, nous envoie le Père Roulet. Le salut est précédé d'une instruction très touchante, et très pratique du Père, qui s'adresse spécialement aux enfants. Le jour suivant, le Père faisait une instruction aux novices.

En Décembre 1865, nous retrouverons le Père Roulet à Kienzheim prêchant la retraite aux enfants du pensionnat. Le 9 Décembre, le journal des élèves relate la chose en ces termes :

« Les voilà donc passés ces six jours de salut.  
« Nous sortons de notre retraite, pénétrées de la nécessité et de l'importance du sacrifice. La science du salut consiste à se vaincre soi-même. Voilà, en deux mots, le résumé de nos excellentes et solides instructions. Le R. Père Roulet nous mon-

« tre aussi que le bonheur ne peut se trouver que  
« là, où on rencontre l'habitude du sacrifice. Il  
« nous a rappelé les grâces abondantes que nous  
« ne cessons de recevoir dans cette chère maison  
« et l'obligation d'y correspondre, car il sera de-  
« mandé davantage aux âmes qui ont plus reçu.  
« A titre d'enfants privilégiés du Cœur de Jésus,  
« nous devons produire des fruits de glorification  
« pour Dieu, de consolation pour l'Eglise, d'édifi-  
« cation pour le prochain, et de sanctification pour  
« nous-mêmes. Nous plaçons nos résolutions dans  
« le Cœur immaculé de Marie, et c'est dans son  
« cœur que nous espérons trouver la force de pro-  
« duire les fruits que Notre-Seigneur attend de nous.  
« Le R. Père Roulet nous a quittées le lendemain  
« de la fête de l'immaculée Conception, après nous  
« avoir dit un paternel adieu. »

Le 5 Février, 1865, le journal des élèves rap-  
porte encore le détail suivant : Nous voilà devenues  
apôtres, mais apôtres en esprit, car c'est à Masse-  
vaux que doit s'opérer notre apostolat. Le bon  
Père Roulet y est en mission, et nous nous sommes  
associées à son œuvre, par la prière et par le sacri-  
fice. Chacune de nous, tous les soirs, marque le  
nombre d'actes faits pendant la journée. Espérons  
que le total en sera considérable, et qu'ils attireront  
sur cette population, les grâces les plus abondantes.  
Le 20 Février, les actes ont été envoyés au Père  
Roulet, avec 500 médailles du Sacré-Cœur qui seront,  
nous aimons à le croire, un gage de persévérance  
pour les convertis de la mission.

Le 1<sup>er</sup> Février 1866, le journal des élèves con-  
tinue :

« Le premier vendredi du mois nous a apporté la grâce d'une instruction du bon Père Roulet. Veillez, priez et travaillez, nous a dit cet apôtre zélé. Observez votre règlement. Comment n'aimeriez-vous pas votre règlement, puisqu'il partage votre vie entre la prière, la vigilance et le travail, sans que, jeunes insouciantes que vous êtes, vous ayez d'autre préoccupation que celle de répéter, en faisant ce que la règle ordonne : C'est le Seigneur, c'est Dieu qui le veut. »

En 1867, le Père Roulet prêchait la prise d'habit de M<sup>lle</sup> Philomène Lecomte, puis une retraite de première communion à ses chères petites orphelines de Kienzheim. Cette fête de la première communion, fut une double fête pour les orphelines, car ce jour-là même, la bonne sœur Cécile, qui s'occupait d'elles, faisait ses derniers vœux. C'est aussi, en cette même année 1867, le 8 Décembre, fête de l'immaculée Conception, qu'eut lieu la belle manifestation en l'honneur de Pie IX, à laquelle le Père Roulet eut le bonheur de prendre part et dont les élèves ont conservé un ineffaçable souvenir. Après la procession de la S<sup>te</sup> Vierge, à laquelle bon nombre de personnes du dehors avaient bien voulu s'adjoindre, maîtresses et élèves se rendirent à la chapelle pour assister au salut solennel, qui devait clôturer la solennité de ce beau jour. La chapelle avec ses quatre-vingt-dix pensionnaires, était vraiment belle à voir, et la Vierge immaculée devait, du sein de la gloire, contempler avec amour ces bonnes et vertueuses enfants, réunies là pour chanter ses louanges, et fêter, en sa personne, leur Mère du ciel. Avant le salut eut lieu, comme c'était l'u-

sage, la cérémonie de l'offrande au Saint Père. Cette année-là, les enfants avaient sollicité de leurs parents, la permission de faire le sacrifice de leurs étrennes, pour les envoyer à Pie IX. Les plus sages devaient avoir le droit de déposer 10 francs dans le plateau des offrandes. Dix francs d'étrennes c'était beaucoup pour une petite pensionnaire, et il fallait être bien sage pour les obtenir. Mais quelle ne fut pas l'étonnement du Père en voyant les petites pièces d'or tomber les unes après les autres? Plus de la moitié des élèves avaient offert, au Père commun des fidèles, le sacrifice de leurs étrennes, et celui, plus précieux encore, d'une sagesse exemplaire et d'une conduite irréprochable.

A cette vue il ne put retenir ses larmes, et d'une voix, pleine d'émotion il leur fit une de ces improvisations, dont le souvenir reste gravé dans la mémoire. Ceux qui l'entendirent alors savent encore aujourd'hui quelle est l'impression qu'ils ressentirent en l'entendant dire : « Mes enfants, je n'ai  
« pleuré que deux fois dans ma vie, une fois, lors-  
« qu'il y a tantôt treize ans j'appris la mort de mon  
« vieux père, et aujourd'hui, en voyant votre amour  
« pour Pie IX, pour le Saint Père, pour le repré-  
« sentant sur la terre, de celui qui est notre Père  
« dans les cieux. »

Avant de nous quitter, dit le journal des élèves, le R. Père Roulet nous donna encore un gage de son affection en offrant pour nous le St. Sacrifice de la messe. Puis il nous invita à devenir avec lui de petits missionnaires, et nous acceptâmes de grand cœur. Dès lors, toutes nos actions, toutes nos prières furent offertes en vue de gagner des âmes à Dieu.

A différents jours de la semaine, chacun des cours eut le bonheur de faire dire une messe à cette intention. Chaque soir aussi trois d'entre nous allaient, pendant une demi-heure, veiller auprès de Notre Seigneur, et le conjurer de répandre toutes ses grâces et toutes ses bénédictions sur la mission, et les missionnaires de Ste Marie-aux-Mines.

L'offrande du 8 Décembre fut envoyée au St. Père, et le 1<sup>er</sup> Janvier 1868, Pie IX répondait aux élèves de Kienzheim en envoyant sa bénédiction, écrite de sa propre main, au bas de la feuille portant les noms des élèves. Pie IX écrivait : « Que Dieu vous bénisse, et vous conduise, à travers les angoisses et les tempêtes, au port du salut éternel. »

La dernière visite faite par le R. Père Roulet à Kienzheim pendant son long séjour à Isenheim, eut lieu en Octobre 1868 ; Il y fit ses adieux avant de quitter l'Alsace, et tint aux novices une petite allocution sur le bon emploi du temps. Cette année, leur dit-il, est pour beaucoup d'entre vous déjà la soixantième ; pour d'autres, la trentième, pour plusieurs au moins la vingtième de leur vie. Comprenez donc son prix, et voyez comment les saints cherchaient à marquer, par quelque bonne œuvre, tous les instants de sa durée. Pour s'y exciter, presque tous avaient adopté une devise qui les rappelait au bien, à la vertu. St. François de Sales résumait toute sa perfection en ces mots : Ne rien demander, ne rien refuser. St. Louis de Gonzague s'écriait : Qu'est ce que cela pour l'éternité ! Ce cri s'échappait du cœur de St. Stanislas, quand on lui parlait des biens et des joies de la vie. Je suis fait pour de plus grandes choses.

St. Ignace fit pénétrer dans toute sa vie cette maxime : Tout pour la plus grande gloire de Dieu ; et Ste Thérèse cette autre : Ou souffrir ou mourir. Si ces devises vous semblent trop parfaites, il en est une qui sied à tous les âges, et à toutes les conditions, c'est celle de la Ste Vierge, répondant à l'ange : Je suis la servante de Seigneur, c'est-à-dire, je suis prête à faire en tout la volonté de mon Dieu.

Celui, qui prenait en ces termes congé de la chère maison de Kienzheim, passait à cette époque-là, par une assez rude et pénible épreuve. Ordre lui avait été enjoint, de la part de ses supérieurs, de quitter la résidence d'Isenheim, où il travaillait, avec zèle et avec fruit, depuis plus de 10 ans, et d'aller se fixer à Reims.

L'ordre d'aller à Reims ne semble pas toutefois avoir été maintenu, car, après 1868, nous trouvons le Père Roulet établi à la résidence des Pères Jésuites de Nancy, (1) d'où il continue à rayonner en qualité de missionnaire, partout où l'on fait appel à son zèle, et à son dévouement pour les âmes.



---

(1) Il eut comme Supérieur à Nancy le R. Père Félix.

## CHAPITRE V

---

LE PÈRE ROULET PENDANT LA GUERRE. — FONDATION DE LA MAISON DE BELFORT. — MISSIONS ET RETRAITES DEPUIS LA FONDATION DE BELFORT JUSQU'ÀUX LOIS D'EXPULSION, 1903.

Il nous est assez difficile de dire au juste, les motifs qui contraignirent le Père Roulet à changer de résidence. Mais il n'est pas défendu de supposer que ses allures parfois excentriques, en tous les cas, peu conformes aux usages généralement reçus, n'aient causé sa disgrâce.

Très aimé du peuple, et des amis nombreux qu'il comptait au sein des meilleures familles, il eut toujours le talent remarquable d'offusquer les gens du juste milieu, et surtout les gens, aux yeux desquels la correction des manières est le premier sinon l'unique devoir. Le Père sentait d'ailleurs lui-même les inconvénients de son genre, et, une lettre, datée de 1859, nous le montre sollicitant la faveur d'être envoyé dans les missions. S'il ne se décida pas à partir, c'est uniquement à cause de sa mère qu'il ne pouvait se résoudre à abandonner. Il comprit que son départ loin, de la convertir ne ferait au contraire que la livrer de plus en plus aux influences très anti-jésuitiques de sa famille protestante.

Le Père Roulet quitta Isenheim à contre-cœur. Il y laissait des œuvres prospères, et beaucoup d'âmes désolées de le voir partir. Il s'éloignait de sa mère, mais, en fils obéissant de St. Ignace, il ne murmura point. Ses Supérieurs d'ailleurs, connais-



aient trop bien la droiture de ses intentions, le bien qu'il avait fait en Alsace, et la futilité des griefs portés contre lui, pour l'éloigner à tout jamais de son pays natal. C'est même sans doute pour lui permettre d'y revenir plus facilement qu'on le fit aller à la résidence de Nancy, résidence la plus rapprochée de Strasbourg et de son ancien champ d'action. A partir de cette époque, nous voyons le Père commencer sa vie errante de missionnaire, sa vie roulante, comme il aimait à dire, en faisant allusion à son nom. N'étant plus retenu, comme à Isenheim, par des œuvres, telles que le tiers-ordre et le service du pèlerinage de Tierenbach, il va se livrer entièrement à l'œuvre des retraites et des missions, prêchant aux quatre coins de la France, avec un zèle infatigable jusqu'à la fin de ses jours. Au moment de la guerre, il semble avoir obtenu de ses supérieurs, la permission de multiplier et de prolonger ses visites auprès de sa vieille mère. Il vient la voir souvent à Cernai, et lui témoigne un respect et une affection dignes du meilleur des fils.

Les dangers de la guerre ne font que faire grandir son audace.

En 1871 succombaient à Paris, sous les balles des communards, les R. Pères Olivaint, Clerc, Ducoudray et Caubert. Au nombre de ces martyrs se trouvait aussi le Père de Bengy, un saint ami, que le Père Roulet avait appris à connaître à la résidence de Strasbourg. Une lettre du R. Père Mury, nous montre le Père Roulet à Paris, prêchant aux communards, et se faisant entendre de ce peu sympathique auditoire, grâce à sa parole populaire,

grâce surtout à son amour de prédilection pour les pauvres et pour les ouvriers. En Alsace, il s'élève dans des termes d'une véhémence sans pareille, contre l'invasion allemande. Avec une ardeur, qui nous paraîtrait bien peu raisonnable, et bien peu justifiée aujourd'hui, il défend les droits de la France. Une phrase, demeurée célèbre, où il s'attaque à la personne même de l'empereur, lui vaut d'être expulsé du territoire.

D'ailleurs, dès le mois d'Août 1872, un an après la signature du traité de Francfort (10 Mai 1871), tous les Pères de la compagnie de Jésus étaient expulsés d'Allemagne. Les résidences de Strasbourg et d'Isenheim étaient fermées. Le Kulturkampf sévissait. Tous les éléments, réfractaires à la civilisation allemande, qu'on identifiait à tort avec la civilisation protestante, devaient être bannis, persécutés refoulés au delà des frontières du nouvel empire. Les dames du Sacré-Cœur durent prendre comme les Jésuites le chemin de l'exil. Le 20 Août 1872 le R. Père Roulet, prêchant une dernière retraite aux petites orphelines de Kienzheim, terminait avec tristesse son allocution en demandant aux pieuses petites de prier pour que Dieu continue dans notre Alsace l'œuvre de la chère société du Sacré-Cœur. A cette même époque, lorsque les Prussiens signifièrent aux Pères de Strasbourg, d'avoir à quitter leur résidence, le Père Roulet sollicita de ses supérieurs l'autorisation de se fixer provisoirement à Belfort, et il obtint de Monseigneur Ræss, un titre en règle de vicaire de la paroisse St. Christophe. Arrivé le 1<sup>er</sup> Octobre, il se fixa à la cure, chez M. Guénot, curé-doyen de Belfort, et fut

spécialement chargé des prédications françaises les jours de fête, et des sermons allemands pour la population alsacienne.

Mais les cinq milliards n'étaient pas encore payés, et Belfort restait occupé par les Prussiens, jusqu'en Septembre 1873. Un ordre d'expulsion des autorités allemandes obligea le Père Roulet à quitter le presbytère, où Monsieur Guénot, chanoine des diocèses de Strasbourg et de Besançon, l'avait paternellement accueilli. En train de donner le carême à Belfort, il permuta, pour obtempérer à l'ordre reçu avec un autre Père Jésuite, qui prêchait une station à Champagny.

En 1873, le R. Père Provincial répondant sans doute au désir du Père Roulet de partir pour les missions, et connaissant ses aptitudes de missionnaire et d'apôtre, le désigna pour devenir curé d'une des colonies alsaciennes, que l'on fondait alors en Algérie. Enchanté de la proposition, le Père Roulet jusqu'alors imberbe laissait croître sa belle barbe de missionnaire, qu'il conserva depuis cette époque jusqu'à la fin de sa vie. Ce qui le retint en France, ce furent les instances de Monsieur le curé de Belfort, qui fit toutes les démarches pour que l'évêché de Besançon, sous la juridiction duquel Belfort venait d'être placé, reconnut au Père Roulet le titre de vicaire de la paroisse. Son concours, écrit une ancienne connaissance du Père, nous était bien nécessaire à Belfort. M. le chanoine Guénot était malade, et ne pouvait plus se livrer aux travaux du ministère. De plus, un ancien vicaire, M. l'abbé Grolmund, transféré de Mulhouse à Belfort à cause de l'émigration de nombreux alsaciens, était miné

par une maladie de poitrine qui le conduisit au tombeau le même jour que M. Guenot. Nous étions donc réduits à la plus stricte expression pour suffire à un ministère laborieux et accablant. Le Père Roulet se chargeait volontiers du ministère de la parole. C'est ainsi qu'il a prêché trois stations de Carême à Belfort, des retraites aux associations des mères chrétiennes, aux jeunes économistes, aux congrégations de la Ste Vierge, etc. etc. — (1).

Ses missions préférées étaient celles qu'il prêchait aux environs de Belfort, parmi les populations pauvres, ignorantes, venues là d'un peu partout, et composées d'éléments absolument laïques. Dans une de ces localités, il affirme avoir trouvé des gens qui adoraient encore le soleil. Ces gens avaient évidemment le culte de la lumière, et ils ne redoutaient rien tant que les ténèbres du moyen-âge. Un ancien soldat entra, paraît-il, un jour dans une église, où un prédicateur célèbre faisait un discours magnifique sur les splendeurs du Christianisme. Notre vieux vétérán n'avait retenu que ces mots : Le Christ a conquis le monde ; et il en concluait que ce grand conquérant devait être quelque général français, enterré au Panthéon ou aux Invalides. Notre vieux soldat, dans son extrême ignorance, touchait, sans s'en douter, aux confins de l'extrême science libre-penseuse et laïque.

Une journée mémorable entre toutes, fut, en 1873, celle du 8 Septembre, demeurée célèbre dans le territoire, à cause de l'affluence énorme d'Alsaciens, qui, avec le Père Roulet, prirent part au fameux pèlerinage de Ronchamp. Une notice, écrite l'année

(1) Lettre de l'abbé F. curé de Saint Dizier, du 24 juin 1905.

même, nous dépeint en ces termes, les incidents et les émotions de la journée. (1) La Franche-Comté, y est-il dit, vient d'avoir une admirable manifestation religieuse et patriotique ; et la journée du 8 Septembre 1873, sera désormais inscrite parmi les plus belles de nos annales civiles et religieuses.

Le succès du pèlerinage de Notre Dame du Haut a dépassé toutes les prévisions et réalisé toutes les espérances, que les amis de la religion et de la patrie avaient pu concevoir, et sa place est marquée à côté des pèlerinages de Paray-le-Monial, et de Sainte Anne d'Auray, car il n'a été ni moins fréquenté, ni moins émouvant.

Le site de Ronchamp est trop connu pour que nous nous arrêtions à le décrire, et trop pittoresque pour que nous n'en disions pas un mot à ceux qui ne l'ont jamais visité.

La colline de Bourlemont, que couronne la chapelle de Notre-Dame du Haut, forme un mamelon isolé dominant la plaine de 130 à 140 mètres. Vu de l'ouest, ce mamelon semble tenir le milieu entre les ballons des Vosges, dont il est le dernier contre-fort, et la quatrième chaîne du Jura, qui commence de l'autre côté de la vallée. Il est la sentinelle avancée qui surveille et commande la trouée de Belfort, et, c'est à raison de sa position exceptionnelle, que les états généraux de Franche-Comté avaient résolu de le fortifier au XVII<sup>ème</sup> siècle, pour fermer notre province du côté de l'Alsace.

Le vieux château des sires de Ronchamp a disparu, et il ne reste, sur la pointe aride du monticule, que

---

(1) Souvenirs du pèlerinage à Notre Dame Du Haut. Besançon, Tubergue, Libraire ; Ed. 1873.

la vieille chapelle de la Ste Vierge, connue depuis longtemps sous le nom de Notre-Dame du Haut, pour la distinguer de Notre-Dame du Bas, qui est devenue l'église paroissiale. La chapelle, élevée par le vénérable Abbé Vauchot, est surmontée de six clochers que l'on voit de 20 à 40 kilomètres à la ronde, et frappe vivement l'œil des voyageurs. Du haut de cette colline, on aperçoit les vallées du Rahin et de l'Ognon, les hauteurs de Montbéliard et du Lomont au midi, à l'ouest, les vastes plaines de Lure et de Luxeuil, et l'œil peut suivre, à perte de vue les sinuosités des rivières, comme le tracé des routes et du chemin de fer de Paris à Belfort. La gare de Ronchamp se trouve au pied du sanctuaire et dans le flanc même de la montagne ; vingt minutes de marche suffisent pour atteindre la chapelle, par des sentiers, aussi primitifs que les genêts dont ils sont bordés. Les processions peuvent se développer sur le grand chemin qui est viable et un peu plus long ; mais les pèlerins isolés préfèrent le chemin le plus court, et vont directement au sanctuaire, en gravissant les pentes abruptes, qui en défendent l'accès.

Dès la veille, douze à quinze cents étrangers étaient venus. C'étaient les pèlerins du Doubs et du Haut-Rhin. A deux heures du matin, les messes commençaient dans le sanctuaire, où sept autels étaient dressés. A midi seulement, on y donnait la dernière communion.

Dès le point du jour, les pèlerins affluent, et on voit les habitants des montagnes descendre dans toutes les directions. A sept heures, la chapelle est presque inabordable, et il y a déjà quatre à cinq

mille pèlerins au pied de la statue vénérée. L'œil peut suivre au loin de longues files de voitures, qui arrivent par toutes les routes et tous les chemins. Ronchamp ne peut déjà plus suffire et les villages voisins sont bientôt encombrés. Les chars à deux chevaux, venant d'Alsace, s'arrêtent à Champagny. Chaque voiture contient 10, 12, 14 et même 16 pèlerins.

Voici le premier train parti de Vesoul ; il amène les fidèles les plus rapprochés, nous dirions presque les plus habitués du pèlerinage. Malgré le bruit des machines et du mouvement, on entend d'assez loin leurs chants joyeux ; ils descendent et se mettent en marche, au nombre de 1000, représentant les fidèles des cantons de Noroy, de Saulx et de Lure. Les habitants des bords du Coney, de l'Amance et de la Saône supérieure les suivent sous la bannière de Jussey. Gray arrive ensuite avec les nombreux pèlerins de la Saône inférieure et de l'Ognon ; Aillevillers, Vougerolles et Saint-Loup, avec les Lorrains du Val d'Ajol et de Plombières, les suivent de près. Le deuxième train de Vesoul amène les pèlerins de Besançon, Marchaux et Montbozon. Le pays de Montbéliard et d'Audincourt, quelques Suisses du Jura, ont pris le train ordinaire, qui est aujourd'hui d'une longueur démesurée. Mille deux cents Alsaciens descendent du train de Belfort, et sont accueillis avec la plus vive sympathie par leurs compatriotes qui stationnent déjà sur la place de l'église. En deux heures 9,000 personnes sont sorties de la gare, et chacun se demande avec une joie, mêlée de crainte, où tout ce monde va trouver place.

Les yeux se lèvent vers la montagne d'où une foule immense contemple les arrivants, et répond à leurs cantiques par des cantiques sans cesse renouvelés. Une procession n'est plus possible; ce sont des groupes compacts, qui circulent dans toutes les directions, récitant le chapelet, et répétant le refrain de Notre-Dame du Haut :

Douce espérance,  
Reine du Ciel  
Rends l'Alsace à la France  
Par ton Cœur maternel.

Telle est la variante par laquelle on salue cette bannière noire, qui conduit les Alsaciens annexés.

La multitude incroyable des pèlerins, et la difficulté de percer la foule, qui grossit sans cesse, retardent l'heure des cérémonies, et c'est à onze heures seulement, que Mgr. Légain, évêque de Montauban ancien, missionnaire franc-comtois, qui préside la fête, peut atteindre le pavillon élégamment décoré, sous lequel doit s'offrir le Saint Sacrifice.

Sur l'estrade d'honneur avaient pris place les membres du comité, la députation de l'Alsace, M. M. d'Andelarre député de la Haute-Saône, et Keller, député de Belfort.

On y voyait aussi des officiers supérieurs, des ingénieurs et des notabilités de tous les genres. Trente-six bannières, offertes par des villes, des paroisses, des corporations, ou de nobles familles, telles que les familles de Scey, de St. Mauris, de Grammont, de Raincourt, de Buyer, entouraient l'autel. A ce moment le spectacle était vraiment splen-



dide. La foule, compacte et serrée autant qu'il était possible de l'être, couvrait la pente de la montagne, entourant presque la chapelle, et aussi loin que la vue pouvait s'étendre sur cette pente, on apercevait un océan de têtes, dépassant deux fois les limites qui lui avaient été fixées, et d'où montait vers le ciel, une prière unanime et des cantiques sans cesse répétés.

Tout à coup le silence se fait, les bannières d'Alsace placées au devant de l'estrade se lèvent et attirent l'attention. L'une en soie blanche et or porte un crêpe qui indique sa douleur. Elle vient de la Basse-Alsace et porte ce titre : «*Alsatia mœrens,*» l'Alsace en pleurs. L'autre de velours noir, à franges d'argent, vient de la Haute-Alsace. D'un côté, elle en porte les armes et le nom, de l'autre, elle porte une ancre d'argent avec ces mots qui indiquent l'angoisse d'un peuple en douleur : «*Libera nos Domine.*» Délivrez-nous Seigneur! De longues bandes de crêpe dont les bouts flottants sont portés par des dames alsaciennes, en costume national en longues nattes de cheveux, fichu de crêpe noir et vêtement de deuil complètent cette lugubre décoration.

Un exilé populaire, le lecteur en devine aisément le nom, porte cette bannière, dont la vue seule en dit plus que de longs discours.

A ce moment, les Alsaciens entonnent une prière qui nous semble un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression musicale. En voici seulement le refrain :

Devant l'autel, où notre douleur prie,  
Vois prosternée l'Alsace qui te crie :

Rends-nous, Seigneur, rends-nous notre patrie.  
Notre patrie et notre liberté.

En écoutant cette touchante supplication chantée sur l'air de la Pologne, l'immense multitude reste muette et attendrie; Les Alsaciens, qui n'ont pu arriver jusqu'au groupe, et qui sont dispersés dans la foule, au nombre de 3000 environ, répètent le refrain, ou bien ils pleurent à chaudes larmes.

Nous avons vu des hommes, de nobles dames et de pauvres paysannes pleurer tout le temps de la cérémonie, et une bonne femme, des environs de Saint-Amarin, que nous avons essayé de consoler, nous a répondu : « Monsieur, vous ne savez pas ce que c'est, de n'être plus Français ! »

Après cette émouvante prière, la foule a chanté le kyrie-eleison pendant que Monseigneur commençait le saint sacrifice, et le Credo, qui suivit, chanté par 500 prêtres et 30 à 35000 fidèles, fut superbe d'entrain, de mouvement et de vie. (1) Un pèlerinage semblable eut lieu l'année suivante, en 1874, à Paray-le Monial et le Père Roulet y portait de nouveau de drapeau voilé de l'Alsace en deuil. (2)

Celui, dont nous écrivons l'histoire a trop senti toutes ces émotions, toutes ces tristesses et toutes ces espérances pour que nous ayons pu résister à l'envie de donner à nos lecteurs, une idée de ce que furent les sentiments de nos populations catholiques après la guerre. Notre génération a de la pei-

---

(1) Voyez Souvenirs du pèlerinage à Notre-Dame du Haut, Besançon, Tubergue Ed. 1873

(2) Voyez le rapport de la réunion des anciens élèves de Fribourg année 1874 page 7.

ne à comprendre les sentiments qui inspirèrent de telles manifestations religieuses, elle a plus de peine encore à en comprendre l'utilité pratique. Mais il ne faut pas oublier que cela se passait après l'annexion. Des milliers de familles étaient en deuil, et pleuraient la mort de quelqu'un des leurs. Et puis que de familles soudain condamnées à l'exil ou à la pénible inaction d'une vie obscure sans avenir et sans influence, que d'infortunés livrés à eux-mêmes, obligés de lutter pour la vie, sans appui ni du côté des vaincus, ni du côté des vainqueurs !

Pourquoi en vouloir à cette génération malheureuse d'avoir cherché à oublier, dans des manifestations plus bruyantes qu'utiles, et somme toute, plus françaises que catholiques, les douleurs intimes, et les désillusions amères, causées par la triste réalité ? »

La loi contre les Jésuites interdisait au Père Roulet l'entrée de l'Alsace. Il était donc séparé de sa vieille mère, pour qui sa présence eut été nécessaire plus que jamais. Bravant le danger, il passa plus d'une fois la frontière, revêtu d'une blouse, et porteur de papiers établissant l'origine suisse de sa famille. En revenant, il racontait avec tristesse les assiduités du pasteur auprès de sa mère, qui neutralisaient tous ses efforts. D'ailleurs l'entourage de Madame semblait avoir été payé, pour épier tous les mouvements et toutes les paroles du Jésuite. Il ne pouvait séjourner chez lui sans avoir à craindre d'être dénoncé à la police qui, on le sait, a toujours en pareil cas, accompli consciencieusement et rigoureusement son devoir.

Au printemps 1874, tout espoir de rouvrir la maison de Strasbourg, étant perdu, M. Joseph Haas, avec l'approbation de Mgr. Ræss et le consentement des Supérieurs de la compagnie, proposait au Père Roulet la fondation d'une résidence à Belfort, dont la population grandissait chaque jour, en raison du nombre considérable des émigrés quittant l'Alsace pour venir s'y établir. Grâce au concours de ce généreux chrétien, une maison du faubourg des ancêtres fut louée aux Pères, avec promesse de vente, et le Père Roulet imagina d'y ajouter une chapelle provisoire, en couvrant d'un toit, l'espace entre la maison des Pères, et la maison voisine; il n'y eut ainsi que deux murs à construire.

Les années qui suivirent la guerre, furent pour le Père Roulet des années pénibles, laborieuses sous tous les rapports. Il s'agissait de faire vivre cette nouvelle communauté établie dans la résidence de Belfort. Il fallait avoir une constitution robuste comme la sienne, pour résister aussi longtemps, qu'il l'a fait, à la fatigue de voyages continuels, de missions et de retraites prêchées chaque année, dans plusieurs paroisses et communautés religieuses. Mais il souffrait surtout dans son âme à la vue de la tournure que prenaient les événements en France. Le Père Roulet n'était pas seulement profondément attaché à la France, il était aussi profondément attaché à la monarchie. Lorsque sous la présidence de Mac-Mahon, en 1873 le comte de Chambord fut sur le point de rétablir le monarchie, il crut un instant que ses rêves allaient se réaliser. Mais sa douleur fut grande en voyant l'opinion en France, poser au roi des con-

ditions inacceptables. Il approuva l'attitude d'Henri V rejetant par son manifeste du 27 Octobre, les principes de 89, et demandant le droit d'arborer le drapeau blanc en royaume de France. Les paroles du comte étaient sacrées pour lui, et il conserva jusque dans ses vieux jours, des coupures de journaux, relatant les discours du prince, et expliquant les raisons qu'il avait de conserver le drapeau fleurdelisé. Il aimait à faire lire à ses intimes, les passages qui lui paraissaient les plus beaux. Lorsque Henri V mourut à Frohsdorf, en Août 1883, il se montra profondément affligé, et il disait avec une émotion à laquelle on ne se serait pas attendu de sa part: « Je n'ai plus de roi, ou plutôt, je n'ai plus qu'un Roi à servir: c'est le Roi Jésus. Il disait encore: « Servons Dieu, c'est le Roi. Prions pour que Dieu nous délivre enfin de la République, et de tout ce qui y tient de près ou de loin.

Une autre grande douleur pour le Père Roulet, fut la mort de sa mère, décédée à Cernai, le 23 Avril 1881. Elle mourut protestante, sans avoir jamais exprimé à son fils le désir de se convertir. Très respectueuse des convictions des autres, elle ne supporta jamais que l'on engageât devant elle quelque discussion religieuse propre à la troubler. Son fils ne pouvait pas aborder devant elle, quelque question religieuse, sans user de la plus grande délicatesse. Plût à Dieu, que les apôtres de la réforme, marchant derrière les armées de Gustave Adolphe, se fussent toujours montrés aussi respectueux des droits de la conscience que ne l'ont fait les frères et les disciples de Canisius. !

Interrogée par son fils, au sujet des doutes qu'elle

pouvait avoir, concernant la religion, elle répondait invariablement: « Mais tu comprends bien, mon fils, que si je doutais quelque peu, je ne resterais pas dans la religion protestante. » Le Père Roulet fit une visite à sa mère, au moment de sa mort. Il se montra d'une bonté très grande envers elle. D'ailleurs, Madame Roulet, depuis plusieurs années impotente et infirme, ne pouvait plus faire usage de ses membres. Bien souvent on le vit la porter dans ses bras, et lui rendre tous les services qu'un fils peut rendre à sa vieille mère. Vers la fin il crut prudent de ne plus aborder du tout la question du changement de religion, afin de ne pas troubler cette âme qui était dans la bonne foi.

Le Père Roulet n'a jamais exprimé de doutes sur le salut de sa mère. Il savait que sa mère était une âme droite, qui se croyait dans la vérité ; il savait aussi que sa mère valait mieux que la religion professée par elle. Elle ne fut jamais du nombre de ceux qui pensent que la foi seule suffit pour sauver son âme. Elle ne crut pas seulement en Jésus-Christ, mais elle l'aima aussi de toute la force de son âme, et pardessus toute chose et elle aima le prochain comme soi-même. Le souvenir de Madame Roulet ne s'est jamais effacé de la mémoire de ceux qui ont eu le plaisir de la connaître et l'occasion d'apprécier les belles qualités de son esprit et de son cœur.

Le Père Roulet bien que cachant sous une écorce rude un cœur très sensible ne se laissa pas abattre par les épreuves qu'il eut à subir ; mais désireux de pouvoir dire un jour comme St. Paul : *Cursum consummavi fidem servavi*, j'ai parcouru ma

carrière et j'ai conservé ma foi, il se livra avec plus d'ardeur que jamais au ministère de la prédication de l'Évangile.

Comment raconter en détail le bien qu'il fit dans les missions et les retraites prêchées par lui, depuis les années de la guerre jusqu'au moment, où la loi Waldek-Rousseau vint le chasser de nouveau de sa résidence ? Ces trente années d'infatigable labeur, de 1871 à 1901, sont des années dont Dieu seul connaît le mérite et la valeur. Il parcourt en missionnaire un grand nombre de paroisses de la Haute-Saône et du Doubs. C'est en se rendant, un jour d'hiver à pieds dans un village du Doubs, situé dans la montagne, qu'il eut les mains gelées. Le froid était intense, et la valise, qu'il tenait en main, l'empêchait de remuer sa main engourdie. Il arriva avec les doigts gelés, et se ressentit, pendant de longues années, de la douleur soufferte lors de ce pénible voyage. A Paris, on le vit plus d'une fois prêcher des stations de carême, dans les faubourgs, tâchant de faire du bien, surtout aux classes indigentes, perverses et aigries du monde parisien.

A l'âge de 60 ans, il traverse la France et se rend dans le diocèse de Viviers, où Monseigneur Bonnet eut la bonté de l'appeler pour prêcher quelques stations de carême. Il y trouve son cher ami du collège de Fribourg, M. Frédéric Combier, auquel il est resté fidèle jusqu'à la mort. Il ne tarde pas à devenir là, presque aussi populaire qu'en Alsace. Il prêche dans des paroisses pauvres, à de pauvres gens, administrés par des curés, pauvres eux-mêmes. La besogne est grande parfois, et ces églises de campagne sont froides et humides. Les gens du peuple

y parlent un langage peu compréhensible. Le Père en revenant de ces missions, n'avait pas toujours lieu de se féliciter des largesses de la population, bien que les missions, grâce à Dieu, aient, en général, été fructueuses et consolantes. Un jour qu'à la gare d'Aubenas, il prenait un billet de troisième à destination de Belfort, il est accosté par une personne de sa connaissance qui, tout étonnée, lui demande s'il ne craint pas d'entreprendre, en troisième classe, un si long voyage. « Monsieur, lui répondit le Père, avec sa franchise habituelle, quand on vient de prêcher à X. on prendrait bien des quatrièmes ; et ce disant, il s'empressait d'enregistrer aux bagages, un sac de châtaignes, fruit de sa dernière mission.

Les missions ne furent pas la seule œuvre, où le Père Roulet put déployer toutes les ressources et les facultés de sa riche nature et manifester son amour des âmes.

Son œuvre de prédilection furent les retraites, qu'il prêcha à beaucoup de communautés et de pensionnats. Nous le trouvons, comme prédicateur de retraite, dans les Sacrés-Cœurs de Conflans, Beauvais, Charleville, Nancy, Paris, rue de Varenne, et Kienzheim. Nous le trouvons chez les Dames auxiliaires du purgatoire à Paris. Il prêche chez les Sœurs dominicaines de Delle, à l'orphelinat des Sœurs dominicaines de St. Nicolas sous Rougemont. Il donne des retraites chez les sœurs de Portieux, et dans un certain nombre de communautés et de pensionnats de Frères de la doctrine chrétienne. Nous le trouvons prêchant des retraites au petit séminaire de La Chapelle, à Luxeuil, chez les Frères



de Belfort. Il conserva toujours une prédilection marquée pour les orphelinats. Il prêcha, à plusieurs reprises, aux petites orphelines de Salins, aux orphelines de Kienzheim et au Willerhof en Alsace, où son souvenir est resté cher. Or le retrouve souvent chez les Ursulines de Maiches, au Carmel de Dijon, et au monastère de la Visitation de Nancy. Il affectionnait tout particulièrement ce monastère, depuis qu'une vieille veuve, âgée de 74 ans, et grand-mère de onze petits enfants, y était entrée pour se faire religieuse en 1889. Il ne manqua pas d'aller en prêcher la prise d'habit, le 2 Juillet et l'année d'après la Profession. Près de vingt ans auparavant il annonça que N. S. récompenserait ses vertus par la vocation religieuse. Il admirait la générosité de cette bonne Mère qui, après avoir donné à Dieu ses deux filles, se donnait en entrant au couvent elle-même. De temps en temps il lui apportait des nouvelles de ses enfants et petits-enfants et elle, de son côté, était heureuse de savoir qu'ils avaient en ce bon Père un conseiller sûr et expérimenté. Il en était de même pour la Visitation où ses bonnes paroles restent inoubliables. Comme il était fort âgé lui-même, il aimait, en faisant allusion à la bonne grand-mère, se déclarer le grand-papa de la Visitation de Nancy. Il faudrait encore citer ses retraites prêchées à Notre-Dame du Haut, aux ouvriers de Roubaix, ses retraites de pauvres et de mendiants, et bien d'autres encore. Le Père était infatigable, toujours prêt à rendre service. Il partait sur le moindre signe qu'on lui faisait, et se dépensait pour le bien des âmes avec une ardeur et un dévouement sans pareil. Dans presque toutes les communautés qu'il vi-

sitait, il trouvait d'anciennes connaissances, des âmes qui lui devaient leur vocation à l'état religieux, et les retraites qu'il prêchait, faisaient une impression forte et durable qui suscitaient de nouvelles vocations, de nouvelles résolutions fermes et généreuses, de se consacrer entièrement au bon Dieu. Il est tout à fait impossible d'énumérer toutes les localités, toutes les communautés, où il alla, pendant sa longue carrière, porter la bonne semence de sa parole évangélique. Laissons-le raconter lui-même le récit de ces interminables pérégrinations. Ce récit bien que très incomplet nous donnera une petite idée de son activité et de ses travaux.

Dans une lettre, datée de 1876, il écrit : « Pour moi, tout le monde prétend que je porte bien mon nom, et que je roule toujours, mais à force de rouler on finit par s'étourdir ; que le bon Dieu ait pitié de son pauvre serviteur ! Puisqu'il faut que je roule, je roulerai jusqu'au bout. En attendant, je puis dire qu'Il a bien voulu se servir de moi cette année, pour faire rentrer en grâce des centaines de pécheurs, qui depuis 10, 15, 20, 25 ans, et plus, ne songeaient plus à Lui, et que je ne saurais dire, si c'est cinq ou six cent fois que j'ai prêché. »

Dans une lettre de 1879, nous lisons : « Je pars pour Cernai pour voir ma vieille maman, et lui faire mes adieux, avant de partir pour mon fameux carême de Paris, à Belle-Ville, le siège des communards. Pendant ma visite aux dames de Mâcon, j'ai ramené à Dieu un vieux pécheur sacrilège de 52 ans ; j'aime mieux cela que les dames aux petits péchés et aux mauvaises langues.

En Mai 1879, il est à Lisieux dans le Calvados.

Ici, écrit-il, tout va bien pour le Jubilé : l'église, qui est très grande, est comble. Une lettre de 1881, nous apprend qu'il prêche le Jubilé à Saint Pierre-les-Calais, dans le Pas de Calais, et à Monticheraux.

Après un séjour prolongé à Cernai, où le retient le déménagement du mobilier de sa mère défunte, il se retrouve à Paris et à Beauvais ; puis aux Andelys, dans les environs de Besançon et à Gisors. Nous n'avons pu trouver des détails, sur ses courses apostoliques, pendant les années 1882 et 1883. Mais, outre ses missions, et ses retraites annuelles à Paris, Conflans et Beauvais, il dut faire un grand nombre d'autres tournées de prédication. Il commence l'année 1884, par une mission prêchée à Brebotte, dans le territoire de Belfort. Il en repart pour le Carmel de Dijon ; se rend, de là, à Fontaines-les-Luxeuil, enfin il se dirige vers Paris, où il doit prêcher le carême de Ménilmontant, paroisse détestable de 52 mille âmes, qui vaut encore moins que Belleville. En même temps, il prêchera un carême en allemand, aux Alsaciens de Grenelle, aussi dans Paris ; et un double carême à Conflans : l'un aux novices, et l'autre au reste de la communauté. Il en a refusé un cinquième, trouvant que c'était assez, ainsi. En Avril, il part pour Dijon et pour Salins, dans le Jura ; puis pour Neufchâtel et Porrentruy. Au mois de Juin, il prêche la retraite de la première communion aux élèves de Luxeuil. Après un séjour au Chauffaud, et un voyage à Feldkirch, dans le Vorarlberg, il repart pour Conflans. Le voyage de Feldkirch, qu'il fit en Octobre 1884, lui procura le plaisir de passer quelques jours au pensionnat, *Stellamatutinā*, fondé en 1856, peu d'années après la sup-

pression de Fribourg. Ce pensionnat, où résidèrent quelque temps les R. Pères Bôle et Billet, qu'il avait connus à Fribourg, lui rappela bien des souvenirs du vieux pensionnat fribourgeois, et il crut retrouver à Garina en voyant la maison de campagne des Pères, une copie fidèle de la maison de campagne de Belfaux.

En Novembre 1884, il part pour Aubenas, où son ancien ami du collège de Fribourg, bien éprouvé par la mort subite de son fils, âgé de 23 ans, le fait venir pour prêcher une retraite aux Messieurs de la Conférence de St. Vincent de Paul.

Entre temps, il a prêché une retraite à Nancy, une retraite au petit séminaire de Châtel, à la Chaudière, et dans une localité de 1350 habitants, il a tenu une mission dont le Curé est très satisfait. Il y a eu plus de 900 communions, et plus de 300 retours. Il prêche encore une mission au Pissoux ; une retraite aux hommes, et une mission à la Chevallotte. On était, pendant cette mission, en plein hiver. Nons avons eu, dit-il, ces jours-ci jusqu'à 25 degrés de froid, et deux pieds de neige ; ce qui n'a pas empêché, les gens des villages voisins, de venir à la mission. Moi, j'avais du bois vert, et un poêle qui fumait, pour me chauffer. Les traîneaux et les chevaux circulaient sur le Doubs comme sur une route.

En 1885, après une mission à Velotte, où il signale des retours de 40 et 50 ans, et où il est gratifié de quatre compliments, et de deux magnifiques bouquets de camélias et de lilas, il part pour Paris, où il va prêcher le carême à Créteil, et une retraite à Conflans. Il écrit de là, en date du 10 Mars : Ici, à Paris, mon carême marche bien, mais ce qui me

désespère, c'est toujours ce misérable ban d'œuvre parisien, qui me coupe mon auditoire en deux, de sorte que je ne sais de quel côté donner de la tête, et qu'il me semble toujours avoir les élus à ma droite, et les réprouvés à ma gauche. Je prêche tous les dimanches, lundis, mercredis, vendredis à 8 heures du soir. Les 15 derniers jours, je prêcherai tous les jours, à la même heure, excepté le jeudi et le samedi saint. Après Pâques, j'irai prêcher dans les environs d'Amiens du 10 au 20 avril, pour aller ensuite à Dijon et de là me rendre à Aubenas ainsi qu'à Vals, pour les sermons du mois de Marie. C'est pendant ce carême, prêché à Paris, qu'il a le bonheur de faire la connaissance du général de Sonis. Il écrit à ce sujet, cette courte mais intéressante notice. «J'ai eu hier, dans la matinée, une entrevue avec le général de Sonis. Il a la figure plus douce, et moins martiale qu'on ne l'attendrait de lui, et on le prendrait aussi bien pour un bon bourgeois, père de famille, qui porte moustache sans aucune prétention à la crânerie, que pour le brave des braves; et c'est vraiment de lui, plutôt que de Mac-Mahon qu'Henri V aurait dû dire, que c'est le Bayard des temps modernes; mais j'ajoute de plus, que c'est un saint, et je crois que c'est cette sainteté même qui donne à toute sa personne ce reflet de douceur qu'on y remarque. Il n'a pas l'air flambard ou matamore du tout, et toute sa personne respire la plus grande simplicité, sans le moindre air poseur, c'est, dans toute la force du terme, un humble chrétien. Nous avons beaucoup parlé de sa fille religieuse à Kienzheim, mais, dans toute la conversation, il n'y a eu aucune allusion à la politique.»

L'année 1885 dut être, pour le Père Roulet une année bien fatigante. Avec la permission de son Provincial, il va se reposer pendant les fortes chaleurs du mois de juillet, au presbytère du Chauffaud, dans les montagnes du Jura. Il est heureux de se reposer, après plus de 9 mois de prédications consécutives.

A la fin de la même année, il se retrouve à Paris, rue de la Barouillère. Il y arrive un peu plus tard qu'il ne le pensait, par suite de la mort du Marquis de Raincourt, chez lequel il se trouvait à Fallon. M. de Raincourt, écrit-il, ayant manqué l'escalier de la terrasse de son château, est tombé d'une hauteur de trois ou quatre mètres, et s'est brisé le crâne, contre ce même escalier. Je lui ai donné l'absolution, quelques secondes après, et nous l'avons eu sans connaissance jusqu'au mercredi, 2 décembre, où il est mort entre 2 et 3 heures, le même jour que son fils tombait, en 70, sur le champ de bataille de Patay. Heureusement que le bon marquis était prêt.

Par rapport aux missions, prêchées par le Père, pendant l'année 1886, nous n'avons que de vagues et très incomplètes indications.

En Février, il parle d'un carême, qu'il dut prêcher à Aubenas. En Mai, il se trouve à Chèvremont, où il prêche, soit une mission, soit une retraite de première communion aux enfants du pensionnat. Il en repart pour prêcher une mission à Charquemont, canton de Maiches dans, le Doubs.

Pendant le mois d'Août, il se retrouve au Chauffaud, d'où il part pour faire un pèlerinage à Notre Dame des Ermites. En quittant la Suisse, il s'arrêta

à la Chaudeau, chez Monsieur Joseph Aweng, son ami.

En Novembre, une lettre, datée du presbytère de Meurcourt, canton de Saulx, Haute-Saône, nous apprend quels sont ses voyages de la fin de l'année 1886. Après avoir prêché deux retraites à Chèvremont, il est parti pour Dijon. De là, il s'est dirigé vers Paris, et le 16 octobre il est arrivé au château de Querrien, près d'Amiens, chez le comte d'Alcantara, où il a prêché et séjourné. Il prêche à Meurcourt jusqu'au 29, puis s'en ira à Ruaux, près de Plombières. Le 15 décembre, il reprendra le chemin de Querrien, car il doit prêcher une mission dans un village voisin. Un carême à prêcher à Paris, l'attend pour le printemps de l'année 1887. Impossible de trouver dans la correspondance que j'ai sous les yeux, de plus amples détails. Mais au commencement de l'année 1887, il écrit à une personne amie: J'ai été très fatigué à la fin de l'année dernière, par un surcroît de travail, et par un gros rhume, attrapé au milieu des neiges, parmi lesquelles j'ai pataugé pendant le mois de Décembre, dans les Vosges, dans l'Ain et dans la Somme. Je suis arrivé en fort mauvais état, le 4 Janvier, au Sacré-Cœur de Conflans, où j'ai séjourné jusqu'au 25, disant la messe, à la place d'un aumônier, dont le père était malade. Pendant les huit ou dix premiers jours, je ne pouvais même pas écrire; ensuite j'ai fait ma retraite tant bien que mal. Mercredi prochain j'irai coucher à Paris, pour prêcher en même temps le carême à la paroisse de Charenton et au Sacré-Cœur de Conflans, qui en fait partie. Le 14 avril, il se rend dans les

Vosges, dans les environs de Plombières et de la Chaudeau, puis il part pour la Haute-Saône et la Bourgogne.

En Décembre 1887, il séjourne de nouveau à Conflans, après avoir pérégriné en Suisse et dans la Somme.

Il est invité à prêcher pour 1888, à Créteil. Mon affaire de Créteil, dit-il, est arrangée à souhait. Je prêcherai seulement les dimanches, à la grand'messe, et les vendredis, à huit heures du soir; ce qui me laisse le temps pour prêcher un carême supplémentaire à des gueux de Paris, qu'une brave alsacienne, maîtresse de l'école, réunit dans un grenier, transformé en chapelle. Garçons, filles, pères et mères, tout y vient, excepté le maire; mais en revanche, Notre Seigneur habite ce grenier, comme autrefois l'étable de Bethléem.

Madame de Brigode m'a retenu, pour prêcher une retraite dans sa maison de refuge, pour filles déchues. A Conflans, on m'en demande une pour les garçons de l'école laïque, qu'une de ces dames catéchise. Hier, j'ai prêché au noviciat et à toute la communauté du Sacré-Cœur; demain, je prêcherai à Paris, chez les dames auxiliaires du purgatoire. D'ici, je partirai probablement pour Beauvais, où m'attendent des prédications pour tout le mois de janvier, 1888, à des sauvages d'un pauvre faubourg, et deux retraites au Sacré-Cœur. Je reviendrai à Conflans, au mois de février, pour y faire ma retraite, et j'y établirai mon quartier général, pendant tout le carême. Le 28 mai 1888, il écrit de Belfort: Je reviens d'Aubenas, où j'ai prêché d'abord une neuvaine préparatoire à la fête de la



béatification du Bienheureux de la Salle, et ensuite pour la fête de l'Ascension. Pendant tous les sermons, l'église a été bondée comme le vendredi-saint, au sermon de la Passion. Il paraît que les frères des écoles chrétiennes ont pris goût à mes prédications, car je suis retenu pour aller cette année leur prêcher la retraite près d'Aubenas, à la mi-septembre, puis l'an prochain. à Avignon, et peut-être dans deux ans à Marseille, si je vis encore. La même année, 1888, nous lisons : « Je crois vous avoir déjà dit, que j'étais parvenu à réunir, pendant le carême, au Sacré-Cœur de Conflans, environ 80 mendiants, qui venaient tous les jours, mendier un morceau de pain à la porte du couvent. Grâce à une bonne soupe, administrée tous les matins après l'instruction, j'ai pu leur parler cinq fois, et les faire un peu prier. Contre toute attente, j'en ai eu plus de trente qui ont fait leurs pâques. Quels retardataires ! il y en a un qui a fait sa première communion, âgé de 52 ans. J'espère bien obtenir l'année prochaine, 60 communions, et ce sera bien le cas de dire que les pauvres sont évangélisés. Je vais, en même temps, prêcher le carême prochain à Belleville.

En 1889, nous le voyons, en effet, prêchant de nouveau le carême à Paris, et à ses mendiants de Conflans. Il y est retenu plus longtemps que d'habitude par le mois de Marie, qu'il doit prêcher tous les jours à Neuilly, et qui a un très grand succès. En septembre, il doit prêcher une retraite de 300 frères, à Avignon, et, pour la Toussaint, celle de leurs élèves à Beauvais. Après cette retraite d'Avignon, il donna une mission de plus de trois

semaines, à Troyes, aux ouvriers alsaciens. Sermon tous les soirs, à 8 h. 1/4. « Nous avons eu, dit-il, au delà de 900 communions, et les hommes y comp- taient bien pour 400. Je suis maintenant en train, ds prêcher à Beauvais. une retraite à 360 élèves des frères. J'irai ensuite, après un court séjour à Paris, donner une retraite aux élèves des Pères Bénédictins de Delle. »

Dans cette même lettre, datée de Beauvais, il expose ses projets pour l'année 1890 : « Le 20 février prochain, je vais prêcher deux retraites à Paris; et pendant les trois dernières semaines de carême, je prêcherai à Bourg-St.-Andéol, dans le diocèse de Viviers, puis de nouveau à Troyes, pour une dizaine de jours, chez mes ouvriers. J'ai trouvé à Troyes des ouvriers de Cernai, de Guebviller, de Massevaux, et de Mulhouse, cela va sans dire.

En 1891, il écrit de Conflans en date du 13 février : « Je viens de terminer une retraite, et j'en ai encore deux devant moi, jusqu'à la fin du mois. Le 2 mars, je partirai pour Viviers, où je dois prêcher tous les jours à la cathédrale, jusqu'à Pâques. J'aurai ensuite, pour le reste d'avril, une retraite d'ouvriers à St. Chamond dans la Loire, et une mission dans le Doubs, de sorte que je ne rentrerai à Belfort, qu'au commencement de mai, si rien de nouveau ne survient. Il n'a pas cessé de geler depuis le 25 novembre jusqu'au 23 janvier. Nous avons ordinairement de 12 à 17 degrés, mais pendant huit jours, nous avons été entre 22 et 25 degrés au dessous de zéro. Plusieurs fois le froid m'a réveillé pendant la nuit, mais je pensais aux pauvres, et surtout à mes pauvres carmélites, sans feu,

et il n'y avait plus moyen de se plaindre même le matin à 4 heures en se levant.

La même année il écrit : Ma lettre est la 25<sup>ième</sup>, je dis la vingt-cinquième que j'écris depuis quatre ou cinq jours.

J'ai d'abord fait ma propre retraite en arrivant à Paris; ensuite je suis venu ici, à Conflans, écrire mes lettres, et cette semaine je donne la retraite aux mendiants. Il y en avait déjà 62 le premier jour. J'espère qu'un bon nombre feront leurs pâques samedi. La semaine prochaine, j'en donne une autre à Paris, et le 2 mars, à 10 heures du soir, en route pour Aubenas et Viviers.

Conflans, 17 février, 1809: « Je pars d'ici demain dans l'après-midi, pour aller donner une retraite à Paris, qui se terminera le jeudi, 26, à 9 heures du matin. J'en repartirai le samedi, 27, à la même heure, pour arriver à Aubenas, entre une et deux heures de l'après-midi. Après avoir terminé mes prédications à St. Maurice, je commencerai à Villeneuve de Berg, une nouvelle série de prédications, qui dureront jusqu'à Pâques. »

Le 21 avril, Aubenas. « J'ai à l'heure qu'il est 45 sermons de plus sur la conscience, sans parler de deux autres, que je dois faire samedi, pour la première communion d'Aubenas. Je repartirai d'ici, jeudi prochain, pour me rendre d'une traite à Paris, où je commencerai le dimanche 1<sup>er</sup> mai, les prédications du mois de Marie. Encore 31 sermons de plus à mon actif.

Le 3 août, de Villars-les-Moines, « Je me rendrai au mois de septembre à Paris, pour y prêcher la retraite aux dames anglaises, chanoinesses de

St. Augustin; puis, après avoir passé quelque temps près de Dijon, je me rendrai de nouveau à Aubenas, pour y donner dans les environs, une mission qui se terminera le jour de la Toussaint. J'y retournerai encore pour le carême de l'année prochaine. Rassurez-vous, ajoute-t-il, ma santé est excellente et, bien qu'entre le mois de février et le mois de juin, j'aie prêché plus de 100 sermons, et passé successivement par la neige pendant le carême et par une chaleur de 36° degrés à l'ombre, pendant le mois de Marie à Paris, je me trouve bien.

Belfort, 1893, 12 janvier :

En octobre dernier, je me suis rendu à Aubenas, pour prêcher une mission à St. Privas qui s'est terminée à la Toussaint. J'ai fait ensuite ma propre retraite à La Louvesc, et de Lyon je me suis rendu à Fribourg. Passant par Neufchâtel, je me suis rendu à Delle, pour donner la retraite aux élèves des Pères Bénédictins, et le 10 décembre, au soir, je rentrai à Belfort, après 6 mois d'absence.

Rentré le 10 au soir, je suis reparti le 21 pour Neufchâtel, où j'ai prêché et confessé en allemand et en français, pour les fêtes de Noël. J'ai fait cinq sermons, dont un en allemand, et confessé 250 à 300 personnes. Je dois prêcher deux carêmes, l'un au Pont d'Aubenas, l'autre à St. Etienne, en Ardèche; une retraite pour la confirmation à Vaisseau, puis une retraite et le mois de Marie à Paris.

De Belfort le 29 décembre, 1893 il écrit à une religieuse de la Visitation de Nancy :

« Votre lettre m'est parvenue l'été dernier à Mürren, à 1650 mètres d'altitude au-dessus du niveau

de la mer, en face de la Jungfrau. J'ai rempli là, pendant quelques semaines, les fonctions d'aumônier des touristes, après l'avoir fait d'abord à Interlaken. De là, je me suis rendu à Fribourg et à Neufchâtel. Ensuite j'ai fait ma retraite au mont Roland, près de Dôle, et j'ai été en Bourgogne, où j'ai fini par prêcher la Ste. Thérèse au carmel de Dijon ; ensuite j'ai donné une mission à Velotte, faubourg de Besançon ; j'ai été en prêcher une autre à Chaux-les-Châtillon dans le Doubs ; puis une adoration près de St. Hippolyte ; je suis après cela, arrivé chez les Ursulines de Maîches. J'ai en outre prêché à Chamisol, au-dessus de St. Hippolyte, pour l'immaculée Conception, et je viens de terminer une mission de 8 jours, qui a parfaitement réussi. Le 7 du mois prochain, je me rendrai en Alsace, pour prêcher une petite retraite. Au commencement de février, je pars pour Paris, où j'ai deux retraites et deux carêmes à prêcher, et il ajoute : votre communauté trouve que mes instructions ont fait du bien. Dites donc, à vos bonnes supérieures, que ce n'est pas la peine de s'en priver tant que Dieu me donnera encore la force d'en faire. Il n'est pas du tout nécessaire de me combler de largesses : qu'elles me paient simplement le voyage, cela suffit.»

Le Père Roulet, lorsqu'il écrivait ces lignes, qui nous font voir son zèle apostolique, et son amour des âmes, avait tantôt soixante-dix ans. Il était encore jeune d'esprit et de cœur, toujours aussi actif et aussi entraîné qu'autrefois. Mais ses forces physiques commençaient à décliner, et sa robuste constitution, minée par l'excès du travail autant que par l'âge, avait peine à suffire aux exigences d'un

ministère véritablement accablant. En juillet 1894, il disait : dans quelques jours j'irai faire une petite saison aux bains de Bonn, près Fribourg. J'en ai grand besoin, car depuis mes crises de sciatique, il y a deux ans, mes jambes ne vont plus, et en outre ma main tremble tellement, que je ne sais presque plus écrire, et que c'est un vrai supplice que d'écrire une lettre. Jugez si j'ai été supplicié dans ces derniers temps, en ayant eu plus de 30 à écrire, ce qui prouve que le bon Dieu se sert de tout, pour nous faire faire notre purgatoire en ce monde, même des lettres qu'on nous écrit, pour nous souhaiter notre fête.

Le 2 février 1895, une fête, touchante dans sa simplicité, venait consoler le cœur de ce vieillard, qui depuis si longtemps servait la compagnie de Jésus, avec un dévouement à toute épreuve : Les Pères de la résidence de Belfort se concertèrent pour célébrer par une fête de famille, le cinquantième anniversaire de son entrée dans la compagnie de Jésus. Lui-même, dans une lettre, fait en termes émus mention de cette mémorable journée : » On m'a donc fêté, et grandement fêté, dit-il, mais comme je tenais à ce que ce fut une fête de famille, nous n'avons invité qu'Auguste. Avec le Père Poissat, venu exprès de Dijon, nous étions 6 en tout. Quant à moi, après avoir remercié Dieu de m'avoir fait la grâce de persévérer, pendant un demi siècle, et lui avoir demandé pardon de l'avoir si mal servi pendant ce temps, je lui ai demandé de réparer un peu pendant le temps qui me reste encore à vivre. »

Malgré son grand âge, il continue ses prédications

et ses voyages. Cette même année, 1895, il part pour Gentilly, paroisse de 12 mille âmes, dans la banlieue de Paris, paroisse bien misérable, au point de vue chrétien.

Il doit y prêcher un carême, ce qui ne l'empêchera pas de prêcher aussi, comme l'an dernier, au Sacré-Cœur de Conflans. Une lettre, datée du 25 janvier 1896, commence par une exclamation de tristesse : « Hélas ! écrit-il, je me fais vieux ! Je n'écris plus avec la même facilité qu'autrefois, et bien souvent, non seulement ma tête, mais aussi ma main se refuse au travail, ensuite je puis dire, que depuis le mois de Juillet, je n'ai pas été un moment en repos. Jugez-en vous-même : En Suisse, j'ai dû courir à droite et à gauche, par suite de contre-temps qui m'ont bien contrarié : obligé tout-à-coup de quitter un lieu, où je croyais pouvoir rester quelque temps en repos. Arrivé en Bourgogne, au commencement de septembre, j'ai été souffrant pendant plusieurs jours. Ensuite j'ai eu à prêcher le mois du Rosaire. A la fin d'octobre, je me suis rendu à Mandeure, près de Montbéliard, où j'ai eu à confesser toute une paroisse et à prêcher, pendant quelques jours, pour la Toussaint et pour les morts. En rentrant à la maison, j'ai appris que je devais me rendre, au milieu de novembre, à Maîches, pour y donner la retraite aux élèves des Ursulines, chassées de Porrentruy. Cette retraite a été vraiment bénie de Dieu, et a fait le plus grand bien, non seulement aux élèves, mais aussi aux anciennes que l'on avait invitées. Il y avait, parmi les élèves une jeune fille de Bohême, âgée d'une vingtaine d'années, qui, avant ne faisait que déblatérer contre les prêtres et les

religieuses, et qui fait maintenant l'admiration de ses maîtresses. »

A Maîches, outre la retraite, j'ai dû prêcher, deux dimanches à l'église paroissiale.

Rentré à la maison, on me charge de prêcher la retraite des élèves du pensionnat des Sœurs de Ribeuillé, à Belfort, au commencement de décembre. Je fais ensuite ma propre retraite, et le 2 janvier, je me mets en route pour l'Alsace, où je vais donner d'abord la retraite aux orphelins et aux domestiques du Willerhof, et ensuite quelques instructions aux quelques dames, restées au Sacré-Cœur de Kienzheim.

On leur a permis enfin d'avoir un petit ouvroir, pour une quarantaine de jeunes filles externes. C'est moi qui ai fait la première instruction aux élèves de cet ouvroir.

En rentrant, j'ai trouvé un travail fort ennuyeux et fort compliqué. Quand donc pourrai-je avoir un jour le bonheur de me dire : Pour le moment, reposons-nous, je n'ai plus rien à faire, mais il y a toujours quelque chose.

Je recommande à vos prières les deux carêmes prochains, que je dois prêcher en Ardèche. »

Le Père Roulet, grâce à son ardeur infatigable pour prêcher la parole de Dieu, ne pouvait évidemment pas donner beaucoup de soins à sa santé. Il en faisait la remarque lui-même, en plaisantant sur ses infirmités : Dernièrement, dit-il, en regardant le vieux messager boiteux de Strasbourg, je me disais : Je ressemble vraiment à cet homme à la jambe de bois, je suis éclopé comme lui, et cependant je voyage au moins autant que lui. Exemple :



« J'ai quitté Belfort à la fin de juin, et j'y suis rentré vers le milieu de décembre, pour repartir à la fin de décembre, pour rentrer ces jours-ci, et voilà que dans 4 semaines, j'en repartirai pour aller prêcher à Paris un Carême, deux retraites, et un mois de Marie, avec une mission aux environs. »

L'année 1899 ramène le Père Roulet chez les Ursulines de Maîches. Il paraît, écrit-il, que je suis destiné à faire un peu tous les métiers. Ayant quitté Belfort, au commencement de juillet, je me faisais une fête d'y rentrer au milieu de novembre, lorsque j'ai reçu une lettre de mon supérieur, qui m'a fait arriver à Maîches, le 24 novembre, au milieu des neiges, à 800 mètres d'altitude, dans les montagnes du Doubs. Me voici donc devenu semblable aux missionnaires de l'Alaska, dans la neige jusqu'au cou, et ce n'est pas une sinécure. Trois fois par semaine une heure de catéchisme aux élèves, un autre jour une instruction aux élèves, le dimanche, sermon après la messe, le mercredi confessions des religieuses, et le samedi, celles des élèves. J'ai eu aussi à prêcher, en outre, un triduum aux religieuses, et j'aurai, à la fin du mois, la retraite des élèves. J'espère rentrer à Belfort dans les premiers jours de février, pour me préparer à partir pour Aubenas, ayant cette année, deux carêmes à prêcher dans les environs.

Des lettres de 1900, nous le montrent, demandant des prières. Il se sent vieillir. Vendredi, 2 février, écrit-il, j'entre dans ma 56<sup>ième</sup> année de vie religieuse, et le 29 mars, dans ma 77<sup>ième</sup> année, priez pour moi. En juin, il va faire un petit séjour en Suisse, car ses supérieurs trouvent qu'il a grand

besoin de prendre du repos. En avril 1901, il prêcha dans une petite localité de l'Ardèche, nommée Paysac. Malgré un gros rhume qui l'étouffe, il peut prêcher, et tout a bien marché. Hommes et femmes arrivent en foule malgré le vent qui soufflait jusque dans sa chambre, et qui le gelait, malgré la neige et la pluie.

Avec l'année 1901, année tristement célèbre, par la fameuse loi de Waldeck-Rousseau, contre les congrégations religieuses, commence pour le Père Roulet, la période du déclin, la période de préparation au grand voyage de l'éternité. Rien de plus admirable, que l'indifférence avec laquelle il apprend les périls qui menacent en France, la compagnie de Jésus, et la maison de Belfort, à la fondation de laquelle il contribua dans une si large part. Ce qui l'afflige bien davantage, c'est la pensée, que dans leur rage aveugle, les sectaires ont osé s'en prendre même, à de pauvres religieuses, à de pauvres femmes, absolument ignorantes des motifs de leur disgrâce, et innocentes au point d'aller se livrer elles-mêmes à la perfidie de leurs persécuteurs.

Quant à lui, il prévoyait depuis longtemps la tourmente. Que de fois l'avons-nous entendu dire : « La France est un véritable volcan, on ne sait pas ce qui sortira de ce gouffre, toujours béant qu'est la république ! » Au moment des décrets il écrivait à une personne de sa connaissance, qui le plaignait d'avoir dû quitter sa résidence : Ne me plaignez pas trop. Comme c'est au moins la quatrième fois que je suis expulsé, je m'y habitue. Il est vrai, que si bien que l'on soit chez de bons amis, cela ne vaut pas toujours la vie de communauté, ce qui

fait qu'on aura d'autant plus de plaisir d'y rentrer.»

Des lettres, datées de 1902 et de 1903, nous font voir combien il lui en coûte d'être obligé de compter avec ses forces, et de ne plus pouvoir se dépenser, comme il a pu le faire pendant les trente années passées dans la résidence de Belfort.

Ses supérieurs lui conseillent le repos, mais le zèle des âmes le dévore. Il ne peut pas se résigner à être mis au rebut, comme de la vieille ferraille. Vers la fin de l'année 1901, nous le trouvons en Alsace, où, après avoir prêché une retraite dans un grand orphelinat agricole, il va se reposer quelques jours à Massevaux. En mai 1902, pouvant à peine marcher, il part pour la Chaudeau, près d'Aillevillers, dans la Haute-Saône, où l'attend une famille amie. De là, il écrit: » Je suis ici depuis le commencement du mois de Mai, au milieu des bois, dans une grande usine solitaire, où je prêche tous les soirs, et le dimanche deux fois, le mois de Marie, aux ouvriers, comme dans une paroisse.

En décembre, il rumine de nouveaux plans de campagne pour l'année 1903. Il écrit de Masseveaux, en date du 27 décembre 1902: « Il est maintenant, plus que probable, que j'irai prêcher une retraite à Paris, vers la fin du carême; et rien ne me sera plus facile, en rentrant de Paris à Belfort, que de passer par Nancy, où je pourrai donner une petite retraite aux religieuses de la Visitation. En quittant Nancy, j'irai chez d'autres amis qui se trouvent sur ma route, non loin d'Aillevillers.»

En 1903, vers Pâques, nous le trouvons en effet, prêchant une retraite au Sacré-Cœur de Conflans. Ce fut la dernière qu'il y prêcha. Le journal du

Sacré-Cœur de Conflans relate en ces termes sa dernière visite : « Nous eumes, cette année-ci encore, la visite du R. Père Roulet. Assez souffrant, bien vieilli, il nous toucha vivement par la manière à la fois simple, paternelle et sérieuse dont il nous parla. Il habitait alors chez des amis qui l'avaient accueilli, après l'expulsion de Belfort, sa résidence. Il nous parla de sa retraite, qui a marché toute seule, grâce à l'assistance de la Ste. Vierge. Il disait encore : « J'étais, pendant cette retraite, un peu loin de l'Eglise, mais mon donjon dominait l'endroit où elle est élevée, et j'avais établi un téléphone avec le tabernacle, un télégraphe sans fil, et la nuit, comme je ne pouvais pas dormir, je ne cessais d'être en communication avec Notre-Seigneur. »



## CHAPITRE VI

---

### PHYSIONOMIE DU PÈRE ROULET, SON CARACTÈRE, SON GENRE DE PRÉDICATION.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des principaux événements de la vie du Père Roulet. Nous l'avons suivi, pas à pas, pendant sa longue existence, depuis son entrée au collège de Fribourg, et son entrée dans la compagnie de Jésus, jusqu'à l'époque de son apostolat. Après avoir donné un rapide aperçu des rudes travaux auxquels il se livra avec une infatigable ardeur, pendant sa pénible carrière de missionnaire, il ne sera sans doute pas désagréable à nos lecteurs de faire plus ample connaissance avec le missionnaire lui-même ; d'apprendre à mieux connaître sa physionomie, son genre à lui, son caractère ou, puisqu'il faut dire le mot, son originalité. Le Père Roulet fut en effet un Jésuite original, un homme, auquel la règle inflexible de St. Ignace n'enleva rien de ce qui contribua à faire de lui un type à part. Il avait d'ailleurs parfaitement conscience de son originalité, et il s'en consolait en disant qu'un original vaut toujours mieux qu'une vulgaire copie.

Pas besoin d'être américaniste pour être un homme de caractère, se disait-on en le voyant. Le Père, en effet, ne fut pas seulement original, mais, grâce à l'esprit de discipline qui règne dans la compagnie de Jésus, il sut orienter sa vie, il sut faire converger toutes les facultés de sa riche nature vers un même but : la gloire de Dieu et le salut des âmes. Il ne

marcha pas au hasard, faisant de grands pas en pure perte. Fidèle à sa vocation, il resta jusqu'à sa mort dans l'étroit chemin du devoir qui seul conduit au ciel. Il fut véritablement un homme de caractère, fidèle à ses principes jusqu'à la mort. Le Père ne fut jamais un érudit et un scientifique. Il avait horreur des subtilités, de la spéculation et de la théorie toute pure. Il a toujours ignoré les artifices de la diplomatie, aussi bien que le vocabulaire officieux et discret du langage parlementaire. Il a été un homme à convictions fortes et inébranlables, et il n'a jamais compris ceux qui, malgré la clarté de l'Évangile, passent leur vie entière à chercher la vérité sans la trouver jamais. Il comparait cette sorte de gens à un Diogène d'un nouveau genre qui allumerait sa lanterne en plein jour, pour chercher le soleil.

En politique, il resta toute sa vie fidèle au drapeau blanc, et aux principes de la monarchie antilibérale et antirévolutionnaire. Il ne comprit jamais les avantages d'un gouvernement prenant d'avance l'engagement sacré d'autoriser toutes les licences. Il trouvait qu'à ce compte, on pouvait se passer de gouvernement. On raconte, à ce sujet, un trait qui nous montre qu'elle idée le Père Roulet se faisait de la république, et comment il savait, au besoin exprimer ses idées bien arrêtées à ce sujet : Voyageant un jour de Belfort à Paris, dans un wagon de troisième, il se trouva être en compagnie d'un Monsieur, qui avait sans aucun doute caressé, outre mesure, la divine bouteille, et qui, à force de gaité et de verbiage, finissait par devenir gênant. Comme c'est d'ordinaire le cas, en pareille circonstance, la



R. P. ROULET ET SES RETRAITANTS - 1889,

D'APRÈS UNE VIEILLE PHOTOGRAPHIE.

conversation commençait à prendre une tournure aussi ridicule et aussi insupportable qu'inconvenante. Les bonnes femmes étaient sur les épines, les rieurs du commencement en avaient décidément assez et ne riaient plus. Quant à notre homme en goguette, il continuait de plus bel à se ficher du public, à s'en prendre aux curés qui ne savent rien dire et rien faire, et aux curés qui savent dire et faire quelque chose.

Le Père se taisait, mais son attitude faisait voir que sa patience était à bout. « Curé, dit l'autre, en cherchant à se donner une contenance, tout le monde a le droit de dire tout haut, tout ce qu'il pense: nous sommes en république. » Deux formidables soufflets furent la réponse donnée à notre compère. Celui-ci ne s'attendait pas à des arguments de ce genre. Honteux et confus, il proteste, il en appelle à la police et aux juges. Tout cela est inutile, répondit le Père, nous sommes en république, et même en voiture publique, tout le monde a le droit de dire tout haut, tout ce qu'il pense.

Ce n'est pas la seule aventure de ce genre qui soit arrivé au Père, durant ses nombreux voyages. En Suisse, voyageant un jour dans une diligence, pleine de monde, il disait tranquillement son bréviaire, lorsqu'un jeune instituteur, tout récemment sorti de quelque école nationale, se croit obligé de communiquer à l'assistance muette et recueillie, ses opinions politiques et religieuses, son admiration pour les lois du gouvernement, alors franchement hostile à l'église catholique et aux Jésuites. Il ne comprenait pas qu'on ait pu laisser le roma-



nisme envahir et troubler si longtemps la libre Helvétie. User de tolérance envers le clergé national passe encore, mais ce clergé ultramontin, ces Jésuites ne méritent aucune tolérance : ce sont des ennemis de la liberté, et il faut les traiter comme ils ont toujours traité les autres. Voyant que le Père avait bonne figure, une figure de Suisse, pas austère du tout, et à son avis peu jésuitique, il se retourne du côté du Père : Et vous, Monsieur, dit-il, d'un ton presque victorieux, vous êtes certainement des nôtres, vous voilà délivré des Jésuites, vous êtes du clergé national ! A ces mots, le Père, lâchant le mot de Cambronne, avec une vigueur qui dut faire tressaillir ses voisines, tiens, s'écria-t-il, d'une voix tonnante, voilà pour toi et ton clergé national.... Mais, Monsieur, comme vous parlez, balbutia le jeune homme, tout abasourdi.

« Jeune homme, répondit le Père, il faut toujours mettre son langage à la portée de ceux à qui on s'adresse ! »

Le Père aima et servit la Papauté en véritable disciple de St. Ignace. A Kienzheim en 1867, nous l'avons vu pleurer en songeant aux malheurs du Pape tout comme il avait pleuré à la mort de son père. Plusieurs brochures, traitant des affaires d'Italie, et précieusement conservées par lui, nous montrent l'intérêt qu'il prit à ces événements funestes à l'Église, et profondément douloureux pour le cœur du saint et vénérable Pie IX. Il était fier des élèves de la compagnie de Jésus, morts sur les champs de bataille d'Italie, dans les rangs des zouaves pontificaux. La politique de Léon XIII, conseillant le ralliement à la république ne dimi-

nua aucunement son amour, et son inviolable fidélité envers la Papauté, et l'auguste personne du grand Pape ne fut jamais l'objet de la moindre critique de sa part. Tous les torts, d'après lui, étaient du côté de la France, et, puisque la France ne voulait pas renoncer aux principes révolutionnaires, il était juste qu'elle conservât le régime et le gouvernement des pays ingouvernables. Mais ce qu'il y a surtout d'admirable dans la personne du Père, c'est sa bonté envers les âmes les plus nécessiteuses, sa charité envers les pauvres, les prisonniers, les grands pécheurs et les grandes pécheresses, qu'il eut si souvent la joie de réconcilier avec Dieu. Des lettres nombreuses nous sont arrivées de tous côtés, faisant, sans restriction aucune, l'éloge de la bonté de son cœur, et de la constance de ses affections. Nous ne croyons pouvoir mieux faire que de les reproduire en partie.

« J'ai vu et entendu le Père Roulet à Conflans, nous dit une personne bien à même de porter un jugement sur le caractère et sur le genre de prédication du Père; je l'ai connu par conséquent suffisamment pour apprendre à apprécier ses qualités; et, si le souvenir que j'en garde est empreint de la grande originalité qui le caractérisait, il l'est aussi d'édification pour sa vertu, et spécialement pour son profond esprit de foi, sa bonté pour tous, et son humilité, qui le faisait se déprécier en maintes circonstances. Ses paroles, revêtues souvent d'une forme plaisante, n'en avaient pas moins un sens et une force qu'on n'oubliait guère après les avoir entendues.

Certainement toutes ses comparaisons ne peuvent

être rappelées, elles étaient parfois plus que familières; d'ailleurs il manquera toujours de pouvoir rendre l'accent, les gestes, le sourire avec lesquels tout cela était dit. Ces comparaisons, qui eussent été choquantes dans la bouche d'un autre, faisaient rire par leur originalité, et surtout par leur à-propos. Dites d'une manière moitié sérieuse, moitié enjouée, tout à fait inimitable, elles frappaient l'imagination, et sous leur forme inattendue, elles faisaient mieux que bien des discours, entrer la vérité dans les âmes. Une sainte religieuse nous écrit à ce sujet : Mes souvenirs du bon et saint Père Roulet remontent à 1861. Il était alors à Isenheim, et venait souvent à Kienzheim, au grand contentement de toutes, religieuses et élèves, qui goûtaient fort ses instructions. On disait de lui, qu'il eut pu être un prédicateur éloquent si, par humilité et charité, il n'avait préféré le ministère des petits et des pauvres, s'étudiant à se mettre à leur niveau par le langage, le ton familier de ses instructions, prenant même plaisir parfois à forcer son accent alsacien pour se faire mieux écouter de son auditoire. Le fond de ses instructions était très substantiel; et il parlait avec tant de persuasion de l'amour de Notre Seigneur, de la vocation, de l'abnégation, de la vertu solide, de la recherche de Dieu seul, qu'elles laissaient dans les âmes une impression durable; et l'originalité de la parole du Père, n'y nuisait pas, loin de là.

Ce bon Père semblait avoir à cœur de s'humilier. Plus d'une fois dans nos chapelles, on remarqua qu'au cours d'un sermon, vraiment beau par l'élévation des pensées, il quittait brusquement le ton

grave pour en prendre un plus qu'original. C'est qu'il venait d'apercevoir parmi ses auditeurs, quelques personnes étrangères, et qu'il céda au besoin de s'humilier en les étonnant et les offusquant en quelque sorte.

Le cœur du R. Père Roulet débordait de charité envers les pauvres. A partir de 1885, il ne passe pas à Conflans sans prêcher une petite retraite aux mendiants de Charenton. La promesse d'être réchauffés par une bonne soupe après les instructions, stimulait la bonne volonté de ces pauvres, et ils venaient en assez grand nombre. Mais qui saurait dépeindre l'aspect d'un tel auditoire? De costumes, d'allures on de visages, ils nous auraient rappelé tous les types imaginaires ou imaginables de brigands, si leur docilité à se ranger comme des enfants, ne nous eut rassurés. Leur attention à écouter le prédicateur n'était pas moins édifiante. A la fin du sermon, toute leur science échoua devant la récitation du Pater. Il fallut que le Père leur fit répéter, une à une, chaque demande après lui. On devine quel devait être le ton et le sujet des conférences adressées à ces pauvres gens qui ignoraient tout, ou avaient tout oublié. Mais, gagnés par la bonté, la charité et l'entrain du prédicateur, ils consentaient volontiers à répéter leur catéchisme. Mes pauvres amis, disait le Père, vous êtes bien assez malheureux sur la terre pour l'être encore dans l'autre monde. Et tout en compatissant à leurs misères, si bien qu'on eut cru qu'il les avait éprouvées lui-même, il les effrayait par les vérités terribles. Il leur montrait ensuite la facilité du retour à Dieu, et se servant de comparaisons,

qui n'appartiennent qu'à lui, il leur faisait voir en détail comment on fait toilette, comment on s'habille à neuf, à peu de frais, comment on se met en règle et en bonne tenue, lorsqu'on a eu le malheur de souiller sa conscience. Il se mettait entièrement à leur disposition pour la confession. Ils pouvaient venir à n'importe quelle heure. Quant aux lâches, ajoutait-il, dans son énergique éloquence, s'ils veulent aller au diable, qu'ils y aillent!

La charité qui l'animait envers ces malheureux, et qui lui dictait des paroles brûlantes de zèle, lui amena un grand nombre de ces pauvres gens. Après les avoir confessés, il les embrassa tendrement. Ce curé est bien gentil, disaient-ils, en le quittant, étonnés et touchés. On vit souvent plusieurs de ces bons vieux verser des larmes en communiant à la chapelle. Il y en avait qui approchaient de la table sainte, pour la première fois. D'autres n'avaient plus communié depuis 40, 50 et même 60 ans. Quant à leur persévérance, si on semblait s'en inquiéter, le Père répondait: « La persévérance! et vous et moi ? »

Le Père, dans sa charité, n'oublia pas non plus un autre genre de pauvres, qui ne font pas profession de mendicité; je veux parler des malheureuses filles perdues de la capitale, victimes de leur légèreté et de leur inconduite, et pour cela même doublement misérables et doublement nécessiteuses.

Une dame charitable avait fondé à Paris une maison de refuge, pour recueillir au moins quelques-unes de ces malheureuses enfants, et profiter du séjour qu'elles feraient dans sa maison, pour les ramener au bon chemin. Le Père y prêcha

plusieurs fois des retraites, qui firent le plus grand bien. Le Père Roulet prenait à cœur les intérêts des pauvres comme les siens propres. A Kienzheim, on l'avait souvent vu arriver tenant par la main quelque pauvre orpheline, pour laquelle il demandait une place dans l'orphelinat du Sacré-Cœur. Quand il rencontrait, dans ses missions, des âmes désireuses de se donner à Notre-Seigneur, il ne négligeait rien pour les faire admettre dans des maisons religieuses. Pour d'autres, il savait trouver des places, des secours; il ne les perdait pas de vue, et n'épargnait ni démarches, ni fatigues pour leur venir en aide. Pour retrouver une brebis égarée, dont les dames du Sacré-Cœur de Kienzheim n'avaient plus de nouvelles, il ne cessa de parcourir tout Paris jusqu'à ce qu'il eut retrouvé l'ancienne petite orpheline et la trouvant très exposée au mal il la placa en sûreté. Une autre jeune fille s'était laissée entraîner au mal. Il n'eut de repos qu'il l'eut placée au Bon Pasteur. Sa charité envers elle fut si grande qu'il voulut bien aller la visiter à plusieurs reprises, lui apportant chaque fois quelque douceur ou quelque gâteau. Il eut la consolation de la voir mourir dans de grands sentiments de contrition et d'amour de Dieu. En un mot, ajouté celle dont nous tenons ces détails, il se faisait tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ et il restait fidèle jusqu'à la fin à ses protégés et à ses dirigés. »

Ou peut dire, sans risque d'être démenti, que le Père Roulet eut l'amour du pauvre dans un éminent degré.

Nous avons déjà dit, en parlant d'Isenheim, avec

quelle charité il s'adressait aux pauvres prisonniers d'Ensisheim.

A un sermon de première messe, prêché à Nancy en 1896, nous l'avons entendu raconter avec émotion la joie qu'il éprouva en voyant un de ces pauvres prisonniers, pleurer de bonheur après sa confession. Ce malheureux, qui n'avait plus fait ses Pâques depuis de longues années, se jeta au cou du Père en s'écriant: « Je suis maintenant plus heureux en prison, que je ne l'ai été pendant toute ma vie au milieu du monde. » Le Père, en racontant ce trait, en avait lui-même les larmes aux yeux.

Le Père aima aussi les malades. Pouvait-il faire plaisir aux malades des hôpitaux, il ne manquait pas de le faire.

A Massevaux, il disait régulièrement sa messe à l'hôpital, et, à l'occasion, il faisait aux bons vieux et aux infirmes des allocutions comme il savait en faire. Un jour on lui dit qu'à l'hôpital il y avait un vieux, adonné à la boisson, qui ne voulait pas faire ses Pâques. Il fait prévenir qu'il donnera une petite instruction dimanche. Il commence son discours en racontant les péripéties d'un voyage entre Cernai et Massevaux. Arrivé à une station intermédiaire, un monsieur se précipite hors de la voiture. Il revient d'un dîner de noce, et il est obligé de se diriger vers le petit établissement, sur le frontispice duquel on lit, écrit en gros caractères : Männer — Frauen. — Il ne se presse guère. Le chemin de fer de Massevaux n'est pas un rapide, et quand on revient d'une noce, il faut du temps.

Mais voilà que le signal du départ retentit:

*Fertig* crie l'employé de service. Les portières se ferment, le train se met en marche. On entend bien, du fond de l'établissement en question, la voix du Monsieur qui fait toilette, et qui crie de toutes ses forces: « *Nicht fertig* » (ce n'est pas fini). La locomotive n'arrête pas, on part sans miséricorde, et on laisse le Monsieur au pavillon des grimaces, faisant triste figure, protestant contre la noce et les chemins de fer, jurant, mais un peu tard qu'on ne l'y prendrait plus!

Eh bien ! ajoute le Père, qui sait s'il n'y en a pas ici qui ont fait la noce pendant toute leur vie, et qui se disent, j'ai bien le temps de songer à mon éternité, la mort ne viendra pas si vite, nous ne voulons pas aller dans l'autre monde en train rapide. Prenez garde! c'est votre confiance même qui vous perdra. La mort viendra tout d'un coup, et si vous attendez trop longtemps pour purifier votre âme, et régler les affaires de votre conscience, vous aurez beau dire à la mort: Arrête, je n'ai pas fini. La mort répondra; C'est trop tard, vous êtes à tout jamais perdu pour l'éternité. (1)

Le genre de prédication du Père Roulet était, comme nous l'avons déjà fait remarquer, un genre éminemment populaire. Il était aimé des gens simples, qui aiment à ce qu'on leur dise crûment les choses, et à ce qu'on procède sans façon dans la

---

(1) Le Père savait tenir le langage qui convient à chacun. A un vieux soldat qui n'avait pas fait ses Pâques depuis longtemps il fit le discours suivant : Vous avez fait votre devoir comme soldat de sa Majesté l'Empereur et bien c'est très bien ceci. Mais Dieu est plus grand que les Empereurs de ce monde et vous l'avez lâchement trahi. Vous avez manqué à votre serment de la première Communion. Si Dieu n'était pas si bon il vous aurait fait fusiller !



grande affaire du salut, comme dans les autres. Une lettre, adressée au Père Roulet par un de ses amis, nous dépeint bien l'impression que le genre du Père faisait sur la population peu dévote des faubourgs de ville. Mon Père, lui écrit cet ami, je viens vous inviter à prêcher une mission dans notre paroisse, et voilà pourquoi : Je me promène, il y a trois jours seul dans les environs de l'église, quand je m'entends saluer du nom prosaïque d'Arthur. Qui êtes-vous, repartis-je ? Je suis, répond notre homme, Cabochard, le marchand de flûtes. Ah ! eh bien, lui dis-je, en lui offrant d'entrer un instant au café voisin, je ne vous fais pas compliment sur votre piété. Vous êtes comme tous les autres. Vous êtes de véritables païens, dit-on, gênant peu le curé et beaucoup la taverne. Quand donc vous convertirez-vous ? Ah ! Monsieur, reprit-il, jamais que je crois, nous étions décidés, il y a quelques jours, car on nous avait annoncé une mission prêchée par un missionnaire à barbe, qui fume et qui est pas comme les autres, et qui convertit les hommes autant que les femmes, mais il paraît... et ici il s'arrêta pour essuyer, du revers de sa main, une larme qui perlait dans le coin de son œil gauche, puis il poursuit, il paraît qu'il ne peut venir. — Eh bien, on en trouvera un autre. — Ah ! non, point d'autre, nous n'en voulons pas d'autre, ni moi, ni Gustio, ni Citrouillard, ni Crétin, ni Tournemine, ni aucun du village, et nous ferons danser celui qui viendra. Comment s'appelle donc ce missionnaire, demandai-je, désireux de connaître un apôtre si précieux et si désiré. — Notre curé, dit-il, l'appelait le Père Roulet, un bon homme qu'il paraît qui aime aussi la flûte, et près

duquel on peut faire ses affaires ; il paraît que dans sa jeunesse, il en a fait plus d'une avec sa paternelle. C'est le missionnaire que nous voulons. Tâchez moyen, Monsieur, de le faire venir. » (1)

Le Père Roulet toutefois, ne fut pas exclusivement populaire : Même devant un auditoire plus distingué et délicat, il savait se faire écouter volontiers. L'effet caractéristique de ses prédications c'est l'impression profonde de tout auditeur, se sentant en présence d'un maître de la parole, d'un maître puissant et souple, relevant les idées et les sentiments par des expressions originales et des traits inoubliables. La manière de dire fut parfois crue et hardie, mais le sentiment n'eut jamais rien de vulgaire.

Rien de plus irréprochable quant à la forme, et quant au fond, que l'instruction qu'il fit aux élèves de Kienzheim, le jour de la fête de St. Jean. Nous ne croyons pas pouvoir nous dispenser d'en reproduire la substance. Le journal de Kienzheim, en 1861 en fait mention en ces termes ;

Aujourd'hui, 27 Décembre, nous avons eu un salut solennel, précédé d'une instruction du R. Père Roulet, on ne peut plus pratique et touchante dont voici les principales pensées :

« *Erat autem discipulus quem diligebat Jésus.* »

C'était le disciple que Jésus aimait, c'était l'ami de Jésus, et c'est là le plus bel éloge que l'on puisse faire de St. Jean. En effet il n'en est pas de Notre-Seigneur comme de nous. Nous autres, nous nous attachons souvent sans raison, par une secrète sympathie, à cause d'une similitude de goût, de caractère, quelquefois même parce qu'un caractère est

---

(1) Lettre du 8 sept. 1883.

tout-à-fait l'opposé du nôtre, et que nous y trouvons ce qui nous manque à nous. Non, Notre-Seigneur ne fait rien sans raison. En choisissant un ami, il ne cédait, ni aux impressions, ni à un sentiment naturel ; et s'il aima St. Jean de prédilection c'est que St. Jean était certainement très aimable et très digne d'être aimé. On accuse les prédicateurs, lorsqu'ils font le panégyrique d'un saint, d'embellir toujours le tableau, et de vouloir faire leur saint plus grand que les autres. Pour ma part, je veux me tenir fort en garde contre cet écueil, et, d'ailleurs je veux que vous soyez vous-mêmes juges dans la cause de St. Jean.

L'Écriture nous dit qu'un véritable ami est un trésor. Notre-Seigneur, lui, n'avait pas besoin d'un ami pour avoir un appui en traversant la vie, ni pour se consoler dans l'affliction, mais il voulut bien, par condescendance pour nous, avoir un ami, afin de nous montrer qu'une amitié légitime, c'est-à-dire fondée sur la vertu, est une chose permise, excellente même. Lorsque Notre-Seigneur voulut se choisir un ami, il cherche donc ce qu'il y avait de plus vertueux, de plus digne d'être aimé, et son regard tomba sur St. Jean. Pourquoi cela ? Parce qu'il trouva en St. Jean quelque chose de ce qui était en Marie, cette extrême pureté qui l'avait attiré du ciel sur la terre. S'il y avait eu sur la terre un homme plus aimable, plus digne d'être aimé, que St. Jean, cet homme eut pu dire : mais, Seigneur vous me faites injustice, c'est moi que vous deviez choisir comme ami. Oui, cet homme-là eut pu être jaloux, car cette sorte de jalousie est permise, cette jalousie de l'amitié du Sauveur. Mais cet homme-là

ne s'est point trouvé, et ne se trouvera point, et voilà pourquoi St. Jean, parce qu'il fut le plus vertueux, restera le disciple bien-aimé et l'ami de Jésus.

L'amitié est un échange de tendresse et de témoignages d'affection; or je pourrais en citer bien des traits de la part de Jésus. Mais je trouve plus pratique de considérer comment St. Jean répondit à l'amitié de Jésus.

Il me semble que l'on se montre ami lorsqu'on remplit les cinq conditions que je vais dire. Premièrement, aimer et donner des témoignages de son amour. Deuxièmement, aimer les vertus que la personne aimée préfère. Troisièmement, s'efforcer de pratiquer les mêmes vertus que la personne aimée. Quatrièmement, lui être fidèle dans la bonne et la mauvaise fortune. Cinquièmement, aimer les personnes qu'elle aime, et répandre sa charité sur tout ce qui lui appartient.

Voyons d'abord quels témoignages d'amour Jean donna à Notre Seigneur. Jean d'après ce que nous voyons dans l'Évangile, aima Jésus plus que tous les biens de la terre. Lorsqu'il entendit son appel il quitta sa barque et ses filets, et n'y revint plus. Pierre et André, qui eux aussi étaient pêcheurs quittèrent également tout à la voix du Maître, mais quelque temps après on les retrouve sur leurs barques. Il fallut les appeler deux fois. St. Jean aima Notre-Seigneur plus que sa famille, que son père, que sa mère, que ses frères, que ses sœurs. Il l'aima plus que toutes les joies légitimes qu'il aurait pu goûter ici sur cette terre. Ce n'est pas un article de foi, mais c'est une pieuse tradition, que Jean fut

ce jeune homme par qui Jésus fut invité aux noces de Cana, et qu'après avoir vu le miracle de l'eau changé en vin, il quitta sa maison, ses biens et cette jeune épouse qui devait lui être plus chère que la vie même, pour suivre Jésus-Christ, et l'aimer d'un cœur libre et sans partage. Aussi comme il fut récompensé pour cet amour, à la dernière Cène où nous le trouvons appuyé sur la poitrine de son divin Maître ! Mais de même qu'on ne devient pas criminel en un jour, qu'on ne tombe pas en péché mortel du premier coup ; de même aussi on n'arrive pas à une telle familiarité avec Dieu, sans une amitié longue et éprouvée. Nous pouvons donc dire en voyant St. Jean prendre une telle liberté avec Jésus que St. Jean avait dû donner au Sauveur pendant les trois ans qu'ils vivaient ensemble, de nombreuses marques et de fréquents témoignages d'amitié.

Le deuxième caractère d'une véritable amitié, c'est d'aimer les vertus que la personne aimée préfère. Or quelle est la vertu que Notre-Seigneur semble aimer plus que toutes celles qu'il a aimées pendant sa vie ici sur terre ? Oh ! c'est la pureté, et nous voyons dans l'office de la Ste. Vierge, que lorsqu'il voulut choisir une Mère, il ne la chercha pas parmi ce qu'il y a de grand et d'illustre sur la terre. Il se choisit une mère pauvre et vierge. Ce fut cette pureté qui le fit descendre du ciel. De même lorsqu'il voulut se choisir entre mille un ami, il chercha ce qu'il y avait de plus pur, de plus vierge après Marie, et il trouva Jean. Cette pureté, cette virginité, c'est là tout le secret de la prédilection de Jésus, et de l'intimité qu'il permit à Jean. Bienheureux, dit l'évangile, ceux qui ont le cœur

pur, car ils verront Dieu, ils s'approcheront de Dieu, et il est dit dans les psaumes: *Quis ascendet in montem Domini? Innocens manibus et mundo corde.* Ceux dont les mains sont pures, et le cœur innocent, ceux-là seuls graviront la montagne du Seigneur.

Le troisième caractère de l'amitié, c'est de s'efforcer de pratiquer les mêmes vertus que la personne qu'on aime.

Notre Seigneur avait assurément l'assemblage de toutes les vertus, mais de même, qu'en aimant tous les hommes, il eut cependant un ami de prédilection, il eut aussi trois vertus qu'il voulut pratiquer de préférence. La première est la charité. C'est par charité que Jésus-Christ s'est incarné, qu'il est né dans une étable. Par charité il est monté au calvaire. Quant aux deux autres vertus dont je parlais, il nous apprend lui-même qu'il était doux et humble de cœur.

Charité, douceur, humilité, ce furent là les trois vertus que St. Jean pratiqua excellemment. Il est l'apôtre de la charité, c'est ainsi qu'on le nomme. Vous le savez, lorsqu'il était épuisé de forces, affaibli par l'exil, par le martyre, dans un âge qui n'est plus la vieillesse mais la décrépitude, il se faisait porter, à force de bras, au milieu de l'assemblée des fidèles; et lorsqu'il ne pouvait plus prêcher, il ne cessait de répéter ces paroles : *Mes enfants, mes petits enfants, aimez-vous les uns les autres.* Mais, Père, lui disait-on, vous répétez toujours la même chose, ne pourriez-vous pas dire quelque chose de nouveau ? *Mes petits enfants,* répondait le vieillard, *c'est que c'est là le grand précepte, le précepte du*

Seigneur. Aimez-vous donc les uns les autres.

Passant un jour dans une ville, il rencontra une pauvre veuve qui lui remit son enfant, et il l'adopta. Il le fit élever, le soigna comme une mère, puis, obligé de s'en séparer pour de longs voyages, il le confia à un évêque, en le lui recommandant comme la prunelle de ses yeux. L'enfant grandit, reçut des leçons chrétiennes, mais ingrat et entraîné par ses passions, il tomba de désordres en désordres, et finit par devenir chef d'une bande de brigands. Bien des années après, St. Jean revint dans cette ville. Où est mon enfant, demanda-t-il? et l'évêque dut lui raconter la triste et lamentable histoire. Hélas! qu'avez-vous fait? s'écria le saint, et sans songer à sa faiblesse, sans écouter aucune représentation, il part pour les montagnes, il veut chercher, jusque dans son repaire, sa brebis égarée, au risque d'être tué par les voleurs. Il arrive, mais le malheureux l'aperçoit de loin. Il a peur de la charité de l'apôtre et il fuit. Alors la charité ranime les forces de St. Jean et lui, qui pouvait à peine se traîner, se met à courir en appelant de toutes ses forces le nom de son enfant. Enfin baigné de sueur, il l'atteint, il le serre dans ses bras il le presse contre son cœur. Il tombe à genoux à ses pieds, il pleure, il le conjure de revenir à Dieu et le ramène en effet dans le bon chemin comme le bon pasteur ramène sa brebis perdue.

Mais pourquoi St. Jean fut-il si charitable? C'est parce qu'il était doux et humble de cœur. La preuve de son humilité est dans son Evangile. Vous le savez, lui seul de tous les apôtres suivit Jésus-Christ dans sa passion jusqu'au calvaire. Ou étiez-vous

donc, Pierre, Jacques et André? Absents ; et vous, Jean ? ici à mon poste au pied de la croix. Eh bien Jean ne s'en vante pas une seule fois. Bien plus, il ne nomme même pas les apôtres fugitifs ; il ne leur fait aucun reproche de leur désertion. Il faut que ce soient les autres évangélistes qui nous disent : c'était Pierre, c'était Jacques... Il n'a même pas ce faible qu'ont parfois les grandes âmes : Il ne dit pas : moi, j'étais là et vous n'y étiez pas. Et plus tard, après la résurrection, voyez quelle déférence pour St. Pierre. Ils vont ensemble au sépulcre. La jeunesse de Jean, son amour l'emportent. Il arrive le premier, lui l'ami de Jésus. Entrera-t-il ? non, il attendra Pierre. Après l'ascension, il reconnaîtra Pierre pour son chef, Pierre qui a apostasié. Il ne dit pas : J'ai été fidèle et lui a renié son Maître. Il dit : J'obéirai, parce que c'est à lui qu'a été dite cette parole : Pais mes agneaux, pais mes brebis. Mais il n'était pas seulement humble, il était aussi doux et plein d'indulgence, plein de compassion pour la nature humaine. Ah ! quelquefois, après la communion nous sommes tout embrasés, mais si l'action de grâces dure une demi-heure, nous en avons assez, nous ne pouvons plus prier. Hélas oui, nous sommes ainsi faits, nous avons besoin de variété, besoin de nous amuser.

St. Jean le savait bien, lui qui avait un joujou. Oui, St Jean avait un joujou et je l'en accuse devant vous. C'était une belle petite perdrix qu'il avait apprivoisée. Elle venait se percher familièrement sur son épaule, manger de sa main. Je crois bien que St. Jean aurait pu se passer de sa perdrix, mais il se sera dit: Il y aura un jour des rigoristes



qui viendront dire: Il ne faut pas traiter les hommes avec douceur et indulgence, mais avec rigueur. Il faut leur dire: point de partage dans le cœur, il faut aimer Dieu, Dieu seul! Eh! bien, moi je veux prouver à ces rigoristes, qu'on peut aimer Dieu, tout en s'amusant de temps en temps. Oui, mon bon Maître, vous le savez, je vous aime de tout mon cœur, mais j'aime aussi ma petite perdrix, j'ai du plaisir à la baiser, à la caresser, et vous le savez aussi qu'il n'y a pas pour cela partage dans mon cœur. Vous me pardonnez, chères enfants, cette petite digression, mais j'ai voulu vous montrer comment la douceur de St. Jean le rendait indulgent et compatissant.

Mais je passe au 4<sup>me</sup> caractère de l'amitié :

Etre fidèle dans la bonne et mauvaise fortune. Nous en avons déjà dit un mot tout-à-l'heure. Nous avons vu St. Jean suivre Notre Seigneur Jésus-Christ jusqu'au calvaire. Vous connaissez un certain chapitre de l'Imitation, où il est dit: Beaucoup suivent volontiers Jésus au Thabor, mais peu veulent l'accompagner jusqu'au calvaire. Il y en a beaucoup qui souhaitent la douceur de ses consolations, mais il y en a peu qui veulent partager son calice. Oui, nous suivons volontiers Notre-Seigneur quand sa grâce nous porte, car, dit un peu plus loin le texte latin de l'Imitation: C'est un bon cheval que la grâce de Dieu! Il vous mène au triple galop, et on ne se fatigue guère; mais aller à pieds, dans la poussière, ah! c'est moins agréable, et surtout moins commode. Eh! bien, St. Jean ne pensait pas ainsi. Il suivit Jésus-Christ au Thabor, mais il le suivit aussi sur le calvaire. Il resta

avec Marie au pied de la croix, reçut Jésus avec elle dans ses bras lorsqu'on le détacha de la croix, et ne le quitta qu'après l'avoir déposé dans le tombeau.

Enfin, St. Jean donna à Notre-Seigneur un dernier témoignage d'amour. Il aima ce que son Maître aimait, ce qu'il préférait, il aima Marie, et il mérita de la recevoir comme mère, de la part de Jésus lui-même. Il s'attacha à elle comme un fils, il la soigna, ne se sépara point d'elle, car on croit que la Ste. Vierge le suivit à Ephèse et y mourut. Ainsi St. Jean fut dévoué non seulement à Jésus, mais à tout ce que Jésus aimait, à Marie, sa mère, et après elle, à toutes les âmes rachetées par le sang de son divin Maître. C'est le dernier caractère de l'amitié.

Venons-en maintenant à la pratique, et avant tout demandez à St. Jean de vous faire aimer Notre-Seigneur comme il l'aima, préféablement à toute chose; et si vous aimez Notre-Seigneur comme St. Jean l'a aimé, vous pourrez vous aussi, vous reposer sur son cœur.

Vous désirez avoir Dieu pour ami, dit St. Augustin, il ne faut que le vouloir, ce n'est pas plus difficile que cela.

Et comment se repose-t-on sur le Cœur de Jésus? c'est en recevant les sacrements. Ne vous embarrassez pas, chères enfants, d'une multitude de résolutions; vous les oublieriez bientôt; mais prenez celle d'aller vous reposer, tous les huit jours, dans la sainte communion sur le cœur de Notre-Seigneur. Faites cela, et vous serez sauvées. Aimez aussi, comme St. Jean, la pureté qui est si chère à No-

tre-Seigneur. Evitez, autant qu'il est en vous, les moindres fautes, puis efforcez-vous de pratiquer les vertus qu'il recommande, la charité, la douceur, l'humilité. Car, ainsi que l'a dit un grand saint, St. Ignace, qui passe pour avoir eu l'esprit de St. Jean, c'est par des actes qu'il faut témoigner son amour. Soyez, avant tout, fidèles à vos exercices de piété. Mais, mon Père, me direz-vous, il y a des moments où je ne suis capable de rien, je n'ai que du dégoût dans la prière, je n'ai pas de consolations! Ah! vraiment, croyez-vous donc que St. Jean ait eu beaucoup de consolations sur le calvaire? vous voulez bien servir le divin Maître lorsque la grâce vous porte, comme nous disions tout-à-l'heure, mais vous ne voulez pas le servir dans la peine. Et cependant, sachez bien que ce ne sont pas des sentiments que Dieu vous demande. La sainteté ne consiste pas dans des soupirs de colombe et des roucoulements de tourterelle; elle est dans l'accomplissement de vos devoirs de chaque jour. Travailler aux heures de travail, se taire aux heures de silence, et ainsi de suite. C'est de cette manière que vous serez fidèles à Notre-Seigneur dans la bonne et la mauvaise fortune, dans la sécheresse comme dans la consolation. Et pour finir, aimez tout ce que Jésus a aimé. Aimez Marie d'un amour filial, et que votre charité se répande autour de vous sur les pauvres, par l'aumône et les bonnes œuvres, et sur les âmes par vos prières. Aimez aussi beaucoup St. Jean, car vous savez ce que l'on dit: les amis de nos amis sont nos amis. Si vous devenez les amies de St. Jean, vous serez les amies de Jésus, vous serez les amies de Marie, bien plus,

vous deviendrez comme St. Jean en fut le fils, les filles, les enfants bien-aimées de Marie.

Ainsi soit-il.

Le lendemain même du jour où le Père tint ce discours aux élèves, il en tint un autre aux novices, pour la fête des Ss. Innocents. Cette instruction caractérise on ne peut mieux le genre familier du Père. Citons-en au moins quelques passages :

« Si vous n'êtes pas comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux! »

Ce qui plaît à Notre Seigneur, dit le Père en commençant, c'est la pureté des petits enfants. Il y a deux choses distinctes dans ce mot pureté: d'abord la vertu de pureté, la virginité, la chasteté ; ensuite la pureté de conscience ou l'absence du péché en général. Enfin, on parle encore de la pureté d'intention. La pureté de conscience consiste à vivre en union avec Notre-Seigneur. Une âme pure évite tout ce qui peut nous séparer de Jésus. Est-ce bien difficile ? Oh ! non, il suffit de se mettre pendant toutes ses actions en présence de Dieu, comme si Dieu ne voyait que nous sur la terre. Mais parlons un peu de la pureté d'intention.

Ah ! c'est le grand trésor des âmes religieuses. Par elle, tout réussit, même ce qui semble mal réussir.

Dans le monde, que de peines on se donne pour réussir, et pour quelles misères ! Il en est sans doute plus d'une parmi vous qui, cédant aux instances d'un frère, d'une sœur, d'une amie, s'est laissée entraîner à quelque fête, à quelque soirée et alors quelle affaire que les préparatifs de toilette ! La

meilleure couturière est appelée huit jours à l'avance. Trente ou quarante jeunes filles du lieu ne parlent plus d'autre chose. Comment serez-vous donc? moi, je serai en rose, et moi en bleu de ciel, et moi en jaune paille. Mettrez-vous des fleurs? non, je mettrai un ruban. Le grand jour arrive, on part pleine de joie: mais voyez un peu le retour. Quelle figure allongée! On arrache cette robe, qu'on prenait tout à l'heure entre le pouce et l'index, avec une délicatesse infinie pour ne pas la chiffonner, on jette son ruban, sa couronne d'un air de dépit: peut-être même marche-t-on dessus! Qu'est-ce que cela veut dire? Ah! cela valait bien la peine de faire tant de frais, on ne m'a pas seulement regardée. Je n'ai pas réussi! On n'a pas réussi, oui, voilà le grand mot. Eh bien dans la vie religieuse on réussit toujours, pourvu qu'on ait Dieu en vue, qu'on cherche à lui plaire, à Lui seul, oui à Lui seul sans s'occuper des créatures. Nous sommes religieux, mais n'est-il pas vrai qu'il nous reste encore quelque chose de l'esprit du monde, de ce désir humain de réussir, de plaire aux hommes? Ne nous demandons-nous pas à chaque instant, sans nous en rendre compte, que dira ma Mère une telle? que pensera ma Mère une telle? Laissons donc tout cela et allons droit notre chemin. Je ne pense pas qu'il faille se jouer de l'estime de ses supérieurs, et ne pas se soucier de ce qui leur plaît ou leur déplaît; mais quand nous avons fait de notre mieux, avec un sincère désir de plaire à Dieu, ne nous inquiétons plus du reste. Quoiqu'il arrive après cela, et quel que soit le résultat obtenu auprès des hommes, nous aurons travaillé pour Dieu,

et par le fait même pleinement réussi dans nos affaires spirituelles. D'ailleurs, il n'est pas possible de plaire à tout le monde. Voyez-vous, mes chères sœurs, il y a longtemps que j'ai pris mon parti là-dessus. Je me suis dit: à quoi bon troubler, empoisonner ma vie pour cela? Je ferai de mon mieux, et advienne que pourra. J'ai de la rondeur dans le caractère, du liant, et en récréation je m'efforce d'animer la conversation, de me dilater dans la vie de famille; mais voici mon frère un tel qui s'applique au contraire, à prendre un air recueilli et compassé. Il ne se déride pas. Il ne répond que par oui et non à tout ce que je lui dis. Que voulez-vous? je quitte la récréation impatienté de sa raideur, et lui ne manquera pas de dire: Quel homme insupportable! que ce causeur est fatigant!

Voilà un Monsieur qui vient me trouver au confessionnal avec une âme en fort mauvais état. J'ai à couper des lambeaux ici, à raccommoder par là, mais nous y allons rondement. Cela dure un quart d'heure; il me quitte enchanté, et s'en va dire à ses amis: Allez trouver le Père un tel, parlez-moi d'un homme comme celui-là. Il sait s'y prendre. Mais après ce brave homme, qui ne s'était pas confessé depuis 15 ans, arrive une dame dévote. « Mon Père, il y a trois jours que je ne me suis pas confessé. » Fort bien, et qu'avez-vous fait? — Elle ne sait trop.... elle a des vapeurs qui la fatiguent, des migraines qui la contrarient. Elle a un beau-frère, et une belle-sœur dont elle ne peut supporter le caractère. Je lui dis qu'on ne peut s'approcher de Dieu avec la haine dans le cœur, qu'il faut qu'elle pardonne, et quand je lui refuse l'ab-

solution, elle me quitte indignée. Quoi? me traiter de la sorte? moi qui fais la communion fréquente? Quel homme! oh! n'y allez pas, on m'avait bien trompée! — Conclusion pratique de tout ceci, mes chères sœurs. Cherchez raisonnablement à contenter votre prochain et vos supérieures en vue de Dieu, et ne vous inquiétez pas du succès plus ou moins grand que vous pouvez avoir en ce monde. Ne nous reposons jamais sur les créatures, mais reposons-nous sur Dieu seul. Dites-vous bien cela, et croyez-moi, c'est là le grand secret de la paix et du bonheur de la vie religieuse. — Puis, pardonnez-moi, si je vous ai fait rire un peu. Mais c'est aujourd'hui la fête des petits enfants; et, si d'autres prédicateurs vous disent des choses sublimes, j'ai du moins le mérite de vous donner l'exemple de la simplicité de l'enfance.

Sous des apparences de simplicité, le Père Roulet cachait un véritable talent pour la prédication. Ce qui le prouve, c'est le trait suivant raconté par une sainte et digne religieuse du Sacré-Cœur. C'était à Beauvais, nous dit-elle, à l'occasion d'une Profession, et Monseigneur, attendu depuis longtemps, devait y prendre la parole. A peine arrivé, Monseigneur déclara qu'il lui est impossible de prêcher. Dès lors, grand embarras de la Supérieure qui est très mortifiée, car il y avait beaucoup d'invités. En désespoir de cause, la Supérieure va trouver le Père Roulet, lequel en pareille circonstance, n'aimait pas à paraître. Elle lui dit que Monseigneur le demandait. Mon Père, lui dit l'évêque, il faudra prêcher à ma place; et le Père de répondre: Monseigneur, puisque vous l'ordonnez, je prê-

cherai, Monseigneur fut très édifié de cette obéissance, et il disait: « Il faut être Jésuite pour prêcher ainsi par obéissance, sans préparation. »

Le Père Roulet commence son sermon. Il raconte l'histoire de Jacob chez Laban, ses longues années de service, sept années de pénible labeur dans l'espoir d'obtenir la main de Rachel, sa cruelle déception en ne recevant que Lia. Tout le monde se disait: Mais où en viendra-t-il? Enfin, il conclut, par ce compliment peu banal, à l'adresse de l'évêque: « Mesdames, vous aussi espériez recevoir, dans la personne de Monseigneur, Rachel, comme prix de votre longue persévérance; il faudra patienter encore, et vous contenter aujourd'hui de Lia c-à-d. d'un pauvre Jésuite, tel que moi. Il fit là-dessus un sermon des plus disdingués. Monseigneur était émerveillé et disait: « Vraiment on ne lui donnerait pas tant de savoir-faire. » Le Supérieur des frères de Beauvais était présent; et de suite il a prié le Père de vouloir bien prêcher une retraite aux 400 élèves de leur établissement. Il y fit le plus grand bien.

Dans les retraites de collège, le Père, grâce à son langage imagé et original, faisait toujours impression. (1)

---

(1) Voulant un jour montrer aux élèves des Frères de Belfort combien la S<sup>te</sup> Vierge était bonne il leur parle de leur départ pour le collège. Il leur montre combien leur mère à la maison s'est montrée pour eux pleine de sollicitude. Ce sont des caresses, des recommandations sans fin, et puis la malle qui contient le linge, contient encore autre chose. Lüeg, dit-il en imitant le geste de la maman, « do esch jetzt noch e Beereweck fer wenn d'Hunger häscht » — Voyez con-



Comment oublier, par exemple, l'histoire du cervelas racontée aux élèves d'un pensionnat de filles? Après avoir fait une solide instruction sur l'obligation de tout sacrifier pour sauver son âme, il conclut, sous forme de péroraison, en parlant d'un scandale, qui aurait eu lieu dans une petite localité d'Alsace. A l'occasion d'une fête quelconque, une dame protestante fit un vendredi distribuer des saucissons aux élèves de l'école des Sœurs. Le lendemain, toutes les enfants qui avaient cédé à la tentation, arrivèrent en classe toutes honteuses et baissant la tête. La sœur directrice, d'un ton solennel, leur donna à conjuguer pour pénitence le verbe: « Je vends mon âme pour un cervelas, tu vends ton âme, il ou elle vend son âme etc. Le Père poursuivait gravement, sans passer un mot, ni une seule personne. Ils ou elles vendent leur âme pour un cervelas — . » Tout le monde riait. Eh! bien, mes enfants, s'écria-t-il tout d'un coup: S'il y a des personnes assez lâches pour vendre leur âme pour un cervelas, il y en a qui la donnent pour moins que cela. Il y en a qui la donnent pour une peau de cervelas, ne soyez pas de ces malheureuses. Là-dessus, il raconte d'une façon pathétique l'histoire suivante: Une jeune fille avait épousé un franc-maçon, et, depuis son mariage, tout entière à son bonheur sans mélange, avait négligé toute pratique religieuse. Cependant, atteinte bientôt de phtysie, cette jeune femme était rapidement consumée sans s'en apercevoir. La mère, justement inquiète, prit

---

clue-t-il, la S<sup>te</sup> Vierge a les mêmes petites attentions que vos mères à la maison la veille de la rentrée.

un jour son gendre à part, et le conjura de laisser entrer un prêtre. La mère suppliait en vain celui qui avait perverti sa fille, et cherchait à émouvoir son cœur, lorsqu'on voit soudain la jeune femme entrer dans la chambre. Elle avait entendu les supplications de sa mère. Elle entre pâle et défaite comme un spectre blanc; elle jette ses bras autour du cou de son mari, en s'écriant: Plutôt l'enfer avec toi, que le ciel sans toi! et elle meurt ainsi. On ne riait plus. Trente ans après, une personne, qui avait entendu cette instruction, disait: « Je ne saurais plus me rappeler toutes les pensées de la retraite, mais je me souviendrai toujours de la peau de cervelas.

Citons, en terminant ce chapitre, les paroles d'un homme qui a intimement connu le Père Roulet, et dont le témoignage a, à nos yeux, la plus grande valeur. Il nous écrit: « J'ai vécu cinq ans à Belfort avec le Père Roulet que je connaissais de vieille date. Il avait prêché ma première communion au lycée de Colmar, en 1861. Il était alors à Isenheim. C'est le seul Jésuite qui fut invité à prêcher au Lycée, dont le proviseur était Monsieur Vion, lequel aimait beaucoup le Père Roulet. Plusieurs lui reprochaient les originalités dont il agrémentait ses prédications; mais c'était chez lui un procédé d'ailleurs bien connu des orateurs populaires. Rien ne dispose à être ému, comme d'avoir d'abord ri.

Un jour qu'à Belfort, il prêchait sur l'Eucharistie, il fit rire son auditoire, en représentant au naturel une Sœur, garde-malade entourant de soins un mourant;—, mais, aussitôt après, ce qu'il dit de

Notre-Seigneur, venant visiter le malade sous forme de viatique, fut si beau, le contraste fut tel, qu'il arracha des larmes à tout le monde. Je pleurai comme les autres, ce jour-là. »

Ces paroles nous montrent que si le Père Roulet a trouvé des critiques sévères il a aussi trouvé beaucoup d'admirateurs, et je serais fort enclin à croire que ces derniers sont ceux qui l'ont le mieux connu. Donnez-moi une parole d'un homme et je le ferai pendre, disait un juge.

En épluchant quelque parole prononcée dans un moment d'irréflexion et en en exagérant la portée et l'importance, on fera facilement d'une bagatelle un cas pendable. Personne ne saurait en vouloir au Père d'avoir peut-être, dans l'une ou l'autre circonstance, usé de comparaisons trop familières qui dans la bouche de tout autre que lui, auraient pu paraître risquées. Ces sortes de comparaisons sont parfois de véritables tours de force oratoires, et il faut être bien fort pour les oser. Cela explique pourquoi le genre du Père ne sera jamais le genre de tous les prédicateurs, notamment de ceux qui visent à la renommée en fait d'éloquence. Quoiqu'il en soit, je ne pense pas être démenti en disant que le Père fut véritablement un maître dans son genre, un maître auquel le zèle des âmes et l'amour des pauvres, ont inspiré des paroles d'autant plus vraies et d'autant plus émouvantes qu'elles étaient plus spontanées, plus senties et plus dépouillées de tous les artifices et de toutes les banalités du beau langage et de la rhétorique traditionnelle.

---

## CHAPITRE VII.

---

LE PÈRE COMME DIRECTEUR D'AMES. — SA FIDÉLITÉ ENVERS SES AMIS. — LE PÈRE EN VACANCES ET EN CONVERSATION.

Après tout ce que nous venons de dire du Père, il ne nous sera pas difficile de nous faire une idée de ce qu'il a été comme directeur de conscience. Le Père ne fut jamais un rigoriste, il était d'avis, qu'en fait de sainteté le mieux est souvent l'ennemi du bien. Il en est de certaines âmes, disait-il, comme de certaines bouteilles dont le contenu en déposant a si bien coloré et terni le cristal que c'est peine inutile de vouloir leur donner tout leur lustre et toute leur transparence primitive. On les casserait plutôt. Il faut se contenter de leur donner une netteté relative de peur qu'en frottant trop fort on ne vienne à tout briser et à causer un mal irréparable. Le Père avait en horreur tout ce qui sentait tant soi peu l'infatuation et le pharisaïsme. Il aimait d'un amour tendre le publicain de l'Évangile et les Madeleines repentantes. Il n'a jamais cru devoir être moins bon à leur égard et moins charitable que Notre-Seigneur lui-même. Il se montra toujours pour les âmes de bonne volonté d'une bienveillance extrême. Les personnes qui l'ont connu savent qu'il se soucia toujours fort peu de savoir s'il plaisait ou non. Pour sauver une âme il aurait, tout comme les pionniers de l'armée du salut, rompu très volontiers avec tous les usages consacrés par

l'éternelle routine au risque d'ameuter contre lui une douzaine de dévotes et de scandaliser les pharisiens du monde entier.

Nous l'avons vu à Isenheim abolissant le costume quasi antédiluvien de nos tertiaires et redonnant à cette institution réduite à l'état de fossile un renouveau de vigueur, d'expansion et de vie.

Avait-il à faire à des âmes scrupuleuses et timorées il ne négligeait rien pour les délivrer de leurs scrupules. Avec sa rondeur habituelle il avait bientôt fait de leur faire entendre raison. Aussi n'était-il pas toujours aimé de ces âmes-là. Il les menait avec une fermeté remarquable et s'il ne leur inspirait pas beaucoup de sympathie, il savait du moins leur inspirer un très efficace et très salutaire respect. Avec les âmes affligées de peines véritables, il savait être d'une bonté extraordinaire. On trouvait en lui un Père véritablement dévoué, animé de sentiments dont la délicatesse étonnait et faisait une impression profonde. Que voulez-vous, écrivait-il à une âme peinée de n'avoir personne à qui faire part de ses tristesses, le chemin de la vie est pavé de déceptions et de sacrifices. Heureusement que nous avons quelqu'un auprès de nous qui ne nous quitte jamais et qui tient lieu de tout le reste. Le ciel n'eut pas suffi à Notre-Seigneur s'il n'avait pu rester avec nous sur la terre. Il avait pris notre nature, il connaissait notre faiblesse. Il savait que nous avions besoin d'un ami dont le cœur pût comprendre toutes nos tristesses, qu'il nous fallait un autre cœur pour soutenir le nôtre si défaillant, mais les amis de ce monde s'en vont et les cœurs cessent souvent de battre à l'amitié et souvent aus-

si à la vie. Les hommes sont semblables aux roseaux : ils se brisent sous la main de celui qui s'y appuie et la déchirent. Que faire cependant sans refuge et sans ami ? Jésus s'est caché dans un peu de pain et s'est fait prisonnier avec ses esclaves, et il leur a dit : « Venez à moi si vous souffrez, je vous consolerais, regardez mes blessures, n'ai-je pas souffert aussi ? Voilà l'ami que je charge de vous consoler et si vous avez été déçue en ne revoyant pas votre vieux grand-papa, soyez sûre que vous ne perdrez rien au change. (1)

A une religieuse il écrit : Il y a des saintes qui portaient une couronne d'épines sous leur voile, vous n'avez pas besoin de déchirer votre voile en les imitant car le bon Dieu vous en met une qui pique terriblement la tête sans déchirer le voile. Que c'est beau d'être une vivante image de l'Ecce-Homo, surtout si avec cela on s'efforce d'imiter aussi son Cœur en devenant de plus en plus douce et humble de cœur.» Dans ses retraites comme dans les lettres écrites à des personnes dirigées par lui il aimait à parler de la passion de Notre-Seigneur. C'était son sujet de méditation favori. L'histoire de Simon le Cyrénéen aidant Jésus à porter sa croix lui fournissait l'occasion de montrer aux âmes généreuses comment on doit faire pour avancer dans le chemin de la perfection religieuse. Voyez, disait-il, comment Simon le Cyrénéen se résout en quelque sorte par force, à porter la croix du Sauveur. Il en touche à peine l'extrémité, il marche à contre-cœur à la sui-

---

Lettre du 21 février 1887 à une religieuse de la Visitation de Nancy.

te de ce condamné qu'on conduit au supplice, mais en marchant ainsi à regret derrière lui il ne pouvait s'empêcher de voir le divin Maître. Il le voit tomber sous le poids de la croix, il voit le sang qui dégoutte de son visage rougir le sol. Il marche sur ces traces sanglantes. Il voit la fureur des bourreaux et la patience de la victime, et voilà que cet homme insensible d'abord se sent tout à coup ému. Il saisit plus fortement le bois de la croix. Il avance, il avance encore, il voit que la victime n'en peut plus... Bientôt c'est Simon le Cyrénéen qui porte la croix toute entière...

Ah ! dit-il, n'est-ce pas là ce que devrait faire toute âme religieuse ? Suivons les traces du divin Maître en ayant les yeux fixés sur lui. En méditant ses souffrances nous sentirons la compassion et l'amour du Sauveur entrer de plus en plus profondément dans notre cœur et après avoir redouté la croix, nous finirons par trouver tout naturel que nous la portions toute entière.

Mais ce qui touchait le plus le Père c'est l'histoire de Ste. Véronique traversant la foule des soldats pour essuyer la face de son divin Maître : Non, disait-il souvent, je ne connais rien de plus crâne et de plus sublime que le courage de cette simple femme et il y a bien là de quoi faire rougir de honte tous les apôtres !

Christophe Colomb partant pour découvrir un nouveau monde lui fournissait une belle comparaison relative au prêtre et au religieux. Le prêtre et le religieux doivent être avant tout, comme Christophe Colomb, des hommes inébranlables dans leur foi.

Considérez disait-il, Christophe Colomb ; il s'em-

barque sans avoir trouvé un seul ami pour l'encourager et l'aider dans sa noble entreprise. Les uns le méprisent et le blâment, les plus charitables le plaignent. Pendant de longues semaines il erre sur l'Océan sans voir le succès couronner son invincible espérance. L'équipage épuisé se révolte, Christophe Colomb enchaîné est jeté par ses propres matelots au fond du navire. Tout semble perdu, lorsque la voix du mousse placé en vigie au haut du grand mât fait entendre ce cri de victoire : Terre ! terre !

Le prêtre, le religieux, ajoutait-il, sont eux aussi ici sur terre l'objet du mépris et de la dérision des mauvais, et l'impatience des bons eux-mêmes les accable. Mais à la fin de leur voyage terrestre, eux aussi sortiront de l'ombre et de l'oubli et l'ange qui conduit leur barque au port fera retentir à leurs oreilles cet autre cri de victoire ! Ciel ! Ciel ! (1)

Dans les personnes qu'il dirigeait il cherchait à développer surtout l'amour envers la Ste Vierge et le Sacré Cœur de Jésus ; mais il entendait à ce que cette dévotion fut une dévotion bien comprise, et non pas une dévotion de sentiment. Dans toutes ses retraites prêchées aux communautés religieuses il insiste surtout sur les vertus d'abnégation et de générosité vis-à-vis de Notre-Seigneur. Si vous prenez, disait-il dans son style imagé, une de ces machines, une de ces presses avec lesquelles on fait la confiture de groseille et que vous mettiez là-dessous l'Évangile, l'imitation de Jésus-Christ, l'Introduction à la vie dévote : puis que vous tourniez et

---

(1) Souvenirs de Dijon et de Nancy.



tournez encore, qu'en sortirait-il ? . . l'abnégation, oui, l'abnégation et rien autre chose.

Ailleurs, pour montrer combien on sait accepter les mortifications lorsqu'il s'agit de plaire au monde et combien on est peu mortifié lorsqu'il s'agit de plaire à Notre-Seigneur, il dit : Voyez cette jeune personne. Un Monsieur la bouscule et lui marche même sur les pieds. Pardon lui dit-on, je vous ai fait mal. Oh ! non, répond Mademoiselle, en faisant la bouche en cœur, au contraire !

Eh ! bien ajoute-t-il, pourquoi n'agissons-nous pas de même envers Notre Seigneur ! et lorsqu'il nous demande : Mon enfant, la peine que je vous ai envoyée vous a donc fait bien mal ? répondons généreusement : Non Seigneur, au contraire. (1)

Il voulait aussi qu'on donnât toujours à Notre-Seigneur ce qu'on avait de mieux. Pas d'âme mesquine. L'âme qui est mesquine fera tout mesquinement. Donnons largement de notre bourse et de notre personne. St. François de Sales, raconte-t-il, vit un jour des personnes mettre leurs offrandes dans le tronc d'un sanctuaire. Les unes y mettaient des liards tout couverts de vert-de-gris, les autres des boutons de culotte, et le saint en fut tellement indigné, qu'il prit une poignée d'or et la mit sans compter dans le tronc de cette pauvre église. Donnons donc de l'or au bon Dieu. Ne lui donnons pas nos restes, des œuvres mal faites, dont le mérite est réduit à néant par la vanité et dont nous devrions rougir.

Il recommandait beaucoup à ses pénitents de prendre part à quelque retraite. Les retraites, disait-

---

(1) Souvenirs d'une retraite prêchée à Nancy.

il, sont absolument nécessaires pour se retremper dans la ferveur. Quand on voyage en chemin de fer, vous entendez crier de temps en temps ; vingt-cinq minutes d'arrêt, buffet, et vous vous dites ces vingt-cinq minutes ne sont pas de trop pour mettre un peu ordre à ses affaires.

Votre robe est bien chiffonnée et couverte de poussière, les mains sont sales et demandent à être lavées, votre estomac réclame et vos membres sont engourdis et puis la machine elle-même a besoin de repos. Il faut regarnir la chaudière, graisser les rouages et décrocher sans doute quelque wagon. Les retraites sont une petite halte dans le chemin de la vie.

Mais il entendait bien qu'on profitât des grâces reçues. Beaucoup d'âmes en religion se trouvent entourées de soins et comblées de faveurs par le bon Dieu, et pourtant elle ne profitent pas. Il y a quelquefois des mères qui disent, je donne des maîtres à ma fille : un maître de dessin, un maître de piano, un maître d'anglais, et pourtant elle reste bête comme une oie.

Voyez au contraire la petite fille du concierge : elle va tout simplement à l'école chez les Sœurs, elle n'a que sept ans, et elle sait lire et chanter. Les enfants gâtés du bon Dieu, ajoutait-il, ne sont-ils pas bien souvent les plus capricieux et les moins généreux à son service. (1).

---

(1) Le Père Roulet n'aimait guère les âmes molles toujours avides de consolations sensibles. Il leur disait : « Le bon Dieu ne m'a jamais donné de confitures, des crèmes fouettées ; des fouettées si, mais pas de crème. Je ne m'en porte pas plus mal pour cela. Au contraire.

Le Père, tout en se montrant sévère pour ceux qui abusent de la grâce, ne cessait de recommander la confiance en Dieu. Nous avons peur de Notre-Seigneur disait-il aux âmes timorées, nous le regardons comme un Barbe bleue ou un croquemitaine qui va nous trancher la tête. Quand une âme innocente s'approche de Notre Seigneur, le bon maître lui donne un baiser, mais lorsqu'une âme contrite et humiliée s'approche de lui il la serre contre son cœur et lui en donne deux. Notre-Seigneur, n'est-il pas comme une mère qui a d'autant plus de compassion pour son enfant que celui-ci est plus dangereusement malade. N'est-ce pas lui qui a dit ces consolantes paroles : Quand bien même une mère oublierait son enfant, moi je ne vous oublierai pas. (1) Dilater les âmes, enlever tout ce qui trouble et surtout tout ce qui paralyse la bonne volonté, exciter l'esprit de dévouement, de générosité et de sacrifice tel fut le but que s'est toujours proposé le Père comme directeur des âmes. Dans quelle mesure a-t-il réussi ? « Dieu le sait, mais il me semble que les nombreuses vocations religieuses qu'il a suscitées, font l'éloge du Père plus éloquemment que je ne saurais le faire.

Rien ne vaut, nous dit l'Écriture sainte, un ami fidèle ; le prix de sa fidélité vaut plus que l'or et l'argent et ceux qui craignent Dieu le trouvent. Liv.-6-14-16.)

Le Père Roulet fut dans toute la force du terme un ami fidèle et c'est peut-être là ce que je trouve de plus caractéristique, de plus frappant dans cette

---

(1) Souvenirs de Nancy.

physionomie originale dont j'essaie tant bien que mal, à reproduire l'image.

Fils unique, disposant, malgré certains revers de fortune de son père d'un assez joli patrimoine, il aurait pu, comme tant d'autres personnages de sa condition, se croire appelé à remplir ici sur terre la très illustre et pour parler avec ironie la très glorieuse et laborieuse carrière de fils à papa. User sa jeunesse dans des excès de tout genre, gaspiller l'héritage paternel, faire le désespoir de sa mère et plus tard celui d'une épouse malheureuse et indignement trompée, tout sacrifier à la passion et à l'égoïsme, n'est-ce pas là en quelques mots ce en quoi se résume toute l'existence des enfants gâtés de nos jours ? Rien n'empêchait le jeune Henri Roulet de marcher sur les traces de cette aristocratie d'un nouveau genre dont on trouve les exploits relatés avec luxe et détail dans n'importe quel vulgaire roman à la mode. Henri Roulet, bien que plus exposé que d'autres à faillir à l'honneur ne devint pas un égoïste ; mais en entrant dans la Compagnie de Jésus il embrassa un genre de vie qui le força constamment à s'oublier et à se sacrifier lui-même. Pour satisfaire son besoin de dévouement et d'affection, il se choisit des amis, et il consacra à ces saintes amitiés toute l'affection et toute l'ardeur dont son cœur était capable.

Parler des amis du Père Roulet, c'est vouloir faire l'histoire des nombreux élèves du collège de Fribourg qui, à l'appel de Messieurs de St. Victor, le Mire et Lucien Brun se sont réunis si souvent aux banquets annuels des anciens élèves pour protester de leur inaltérable attachement à leurs maîtres, et

faire voir la forte et durable amitié qui les unissait les uns aux autres.

Rien de plus intéressant que les compte-rendus de ces banquets fribourgeois. Malheureusement les devoirs de l'apostolat empêchaient d'ordinaire le Père de prendre part à ces agapes fraternelles et c'est bien à contre-cœur qu'il était obligé de renoncer à la fête et d'écrire quelques mots d'excuse dans ce genre :

« Mon bien cher ami, écrit-il, en 1878 à son ami Gabriel de St. Victor, Profondement touché de ta lettre d'invitation expressément composée à mon intention comme les drames du comte O' Mahony, pour les élèves du pensionnat, j'ai la douleur de te dire que le moyen que tu me proposes pour arriver au banquet de demain, et que j'ai employé avec un empressement bien légitime, a fait un fiasco complet. J'ai eu beau m'adresser aux vicaires d'Annonay pour me faire remplacer. Ils m'ont tous répondu avec une unanimité surprenante chez des conservateurs de nos jours que j'étais la coqueluche des fidèles d'Annonay, qu'eux-mêmes étaient enrhumés et que je ne pouvais en cette circonstance me dispenser d'immoler le plaisir sur l'autel du devoir afin d'édifier mon auditoire et de prêcher non pas au dessert pour le banquet, ce qui serait trop facile, mais bien ici à Annonay non pas seulement de parole mais d'exemple ce qui est beaucoup moins agréable. Donc il faut que je reste, mais si je n'ai pas la satisfaction de m'asseoir à côté de toi comme à mon premier diner au pensionnat en 1835; à la rentrée, lorsque tu portais pantalon gris-perle, gilet de cachemire à couleurs voyantes et redingote olive à

collet de velours, j'y serai au moins en esprit et de cœur pour fêter notre sémillant rédacteur.»

En 1884, il s'excuse de nouveau en ces termes :

Bien cher ami.

« Prêchant deux carêmes l'un à Ménilmontant, en français ; l'autre à Grenelle en allemand, il ne m'est pas plus possible que les autres années de me trouver au rendez-vous ; mais mon cœur y sera aussi bien que mon souvenir, à l'autel, pour nos chers défunts, le lendemain, dix mars. Embrasse, je te prie, de ma part tous nos bons Fribourgeois, et reçois toi-même l'assurance de mon bien vieil et bien sincère attachement. » Eh bien ! malgré cette impossibilité d'assister aux rendez-vous fribourgeois, le Père Roulet sut entretenir des relations, on ne peut plus cordiales et fidèles avec ses anciens amis de collège. Ce qui le prouve c'est sa correspondance, c'est aussi sa collection d'images conservées par lui avec un soin religieux et destinées à lui rappeler le souvenir de ses amis. On en trouve qui remontent à ses premières années de Fribourg. Sur le verso de ces images on lit des choses comme celles-ci :

Jacques Licquet, à mon cher ami de congrégation  
Henri Roulet.

Henri Roulet souviens-toi de ton ami. A de Clappier.

Reçois mon cher Henri ce tout petit présent  
Bien petit il est vrai, mais au milieu des hommes,  
Ressouviens-toi toujours du précepte charmant :  
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne. NN.

Pense quelquefois à celui qui se dit toujours ton  
plus sincère ami. Dupré.

Prie bien pour moi, tu sais pour quelle raison !  
Ch. Philbert.

Memento mei in orationibus ! - Mons Réal.

Memento amici et archisodalis ! Mas Jules.

Memento mei apud Dominum ! de Maillet !

Sur d'autres images on lit :

Souvenir respectueux et reconnaissant. C.. Jégourel

Souviens-toi auprès de Marie d'un frère. J. Catoire

Souvenez-vous auprès de Dieu d'un pauvre exilé, qui erre  
sans l'espérance de revoir j'amaïs sa patrie.

NN.

Le Père Roulet, nous écrit une pieuse dame bien connue pour sa charité à Fribourg, contracta pendant ses années d'études au pensionnat des Pères Jésuites de notre ville, de sérieuses amitiés, parmi elles, celle de Pierre de Reynold, de Pérolles, qui ne subit jamais la moindre altération. Durant de longues années, le Père Roulet visitait chaque été son ami, faisait auprès de lui des séjours plus ou moins longs. La chapelle du chateau de Pérolles lui était précieuse. Après la mort de Monsieur de Reynold le bon Père continua ses séjours de chaque été. Il en profitait pour visiter les autres amis de Fribourg. Le dernier séjour qu'il y fit précéda sa mort de bien peu de temps et fut le plus long. Il quitta Madame de Reynold et ses enfants Monsieur et Madame de Zurich, en leur prommettant sa visite pour l'année prochaine. Dieu l'a appelé à lui, il a trouvé la récompense de sa belle vie. Tous ceux

qui le connaissaient admiraient sa bonté, sa simplicité et sa haute piété.

Des lettres, datées de 1883-1884 et 1886, nous font voir le Père Roulet en visite à Norges dans la famille de son ami, Monsieur Thiébaud (1) et au château de Querrien près d'Amiens chez Monsieur le comte Alvar d'Alcantara. A la Chaudeau, dans la Haute-Saône, il est accueilli à bras ouverts par la très respectable famille de Monsieur de Buyer. En Ardèche, c'est Monsieur Frédéric Combier qui se fait une joie de lui offrir l'hospitalité. En Alsace il compte aussi de nombreux amis. Hercule de Peyrimhoff à Colmar, Monsieur Micquey à Mulhouse, toutes les vieilles connaissances de Massevaux et de Cernai se font un honneur de le recevoir.

C'est qu'aussi le bon Père était dans l'intimité avec ses amis, la joie et la gaieté même. Fidèle à la devise : » Age quod agis : faites bien ce que vous avez à faire, il profitait consciencieusement du temps des vacances pour se récréer et remonter le moral des amis chez lesquels il allait prendre un repos bien mérité. Son arrivée déridait tous les visages. Il écrit lui-même en parlant de la joie que causait sa visite : « L'intérieur des X. était sombre et les personnes très portées à broyer du noir. Notre arrivée a dissipé tous ces nuages.

Il est vrai que j'avais apporté du pain au lait, du

---

(1) L'amitié d'Henri Roulet avec Ch. Thiébaud remonte à 1823. Il fit à l'âge de cinq ans aux bains de Luxeuil où il se trouvait avec sa mère la connaissance d'un jeune enfant de son âge. Vingt ans plus tard Charles et Henri se retrouvaient à Brugelette. Ils se rappelèrent leur séjour à Luxeuil et leurs souvenirs d'enfance, et depuis lors ils ne se perdirent plus de vue.



pain d'épice et des madeleines et qu'étant arrivé au moment où ces dames prenaient le thé, cela leur allait comme le nez au milieu du visage. Cela a mis de suite ces dames de bonne humeur, nouveau genre de prédication qu'il faudra noter pour l'avenir, pour agir sur les âmes mélancoliques !

Chez ses amis il se plaisait à faire des cures de raisin pendant les vendanges, des promenades en forêt, pour refaire ses poumons fatigués, ou bien encore, il se livrait à l'innocente distraction de la pêche. Il écrit à un de ses amis, depuis la cure de Chauffaud, en 1883: « Mon cher, à Norges, j'ai été heureux à la pêche. Malgré les dévastations de la loutre, j'ai pris 9 brochets à la ligne, dont l'un de deux livres. »

Plus tard, il écrira au même: « Chez le comte Alvar d'Alcantara, au château de Querrien, près d'Amiens, j'ai manqué le vendredi, 11 janvier 1884, par trop de précipitation à tirer ma ligne, un brochet de 4 livres. Le samedi matin, 12, j'en ai pris un de douze livres, un vrai monstre qui avait plus d'un mètre de long, et plus grand que ma caisse; le lundi matin, un de plus de trois livres, et un instant après un de 4 livres et 1/2. Enfin, du mardi, 15, au jeudi, 17, trois autres brochets, en tout environ 32 livres de poisson. J'ai aussi pris deux grives, mais j'en ai manqué bien davantage et de superbes encore. »

Les grives nous rappellent des souvenirs différents, et il est temps que nous parlions, pour être complet, des séjours que le Père aimait à faire à la cure du Chauffaud, où le très hospitalier curé Monsieur l'abbé Gigon, plus tard chapelain de Cournillens,

avait l'honneur de le recevoir en villégiature pendant les fortes chaleurs de l'été. Le Chauffaud est un petit village du Doubs, situé à près de douze cents mètres d'altitude, dans les montagnes du Jura. On y arrive par le cheuin de fer qui va de Morteau au Locle. Après être descendu à la station du Col-des-Roches, on atteint, en suivant une route carrossable, un plateau couvert de belles sapinières, au milieu desquelles se cache la petite église catholique de l'endroit. L'église, le presbytère et une modeste auberge sont à peu près tout ce que l'on aperçoit en fait de village, les maisons de nos montagnards étant fort dispersées, et fort éloignées les unes des autres. Le Père se trouvait à l'aise dans cette solitude. Il y faisait venir ses amis, et alors on organisait de magnifiques promenades à travers bois, ou au milieu des vastes pâturages. Quelquefois on descendait aux Brenets, au bord du lac de Villers, et on allait se régaler sur l'herbe, après avoir contemplé la cascade du Saut-du Doubs. Le Père était un intrépide marcheur. Il arriva un soir au Chauffaud, après une marche de soixante kilomètres. Il avait quitté Maïches le matin, et marché toute la journée, sans perdre son temps en route.

Mais la grande promenade du Chauffaud, était Tablette. Laissons-le raconter lui-même les agréments de cette excursion mémorable. « Nous jouissons, écrit-il, d'une fraîcheur délicieuse, et comme c'était hier la fête du Père Foulogne, nous avons tous décidé de faire une excursion en son honneur. Nous avons retenu une voiture au Locle, qui nous a conduits à Tablette, une des plus belles vues de la Suisse, embrassant le val de Travers, avec

les gorges de l'Areuse, le Creux-du-Vent, le Chassal, les lacs de Neufchâtel, de Bienne et de Morat, le Val de Ruz et toute la chaîne des Alpes, depuis le Tyrol jusqu'au Mont-Blanc inclusivement. Au moment de notre arrivée à la Tourne, où on laisse les voitures, nous avons trouvé un pasteur protestant, sa femme, son fils et sa fille, auxquels nous avons donné rendez-vous, et nous avons fait à Tablette un superbe dîner que le pasteur a largement arrosé de son bon vin blanc de Cortaillod. Avant de nous séparer, le pasteur nous a promis de venir passer deux ou trois jours avec nous. Que n'étiez-vous là, la fête eut été complète. » (1)

Vers la fin de sa vie, alors que ses forces ne lui permettaient plus ces courses en montagne, le Père aimait à passer ses quelques jours de vacances, dans une petite localité, nommée Bonn, située non loin de Fribourg, aux bords de la Sarinne. Un petit hôtel, de très modeste apparence, était aménagé de manière à ce qu'on pût y prendre des bains,

---

(1) Lettre du 5 août 1885 — Le Père Roulet aima la paroisse du Chauffaud jusqu'à la fin. Deux ans avant sa mort il envoya au Curé du Chauffaud un beau drapeau du Sacré-Cœur confectionné à la Visitation de Nancy. Il écrit à ce sujet. Je n'ai pas été long à me décider à envoyer le drapeau au Chauffaud, d'abord parce que tous mes amis y ont trouvé la santé et le repos, ensuite pour arborer l'image du Sacré-Cœur à 1110 mètres d'altitude, enfin pour montrer cette image aux protestants qui sont à quelques pas de là au delà de la frontière Neufchateloise (12 juin).

Le Père n'avait pas, comme on peut en juger, des sentiments de haine et de rancune envers les protestants. Je crois que sa seule vengeance a été de prier le Sacré-Cœur de Jésus pour leur conversion. Nous aurons des surprises, disait-il parfois, et en arrivant dans l'autre monde nous serons peut-être bien étonnés de trouver du côté droit ceux que nous avons cru du côté gauche.

et une petite source sulfureuse y attirait des baigneurs pendant la saison d'été. Il occupait là une chambre dont l'ameublement était, on ne peut plus primitif et rustique. Le prix de la pension était d'ailleurs excessivement modéré.

De là, le Père rayonnait dans les environs de Fribourg. Il allait saluer, à Cournillens, le fameux curé Gigon, descendu lui aussi, des hauteurs du Chauffaud, pour habiter un pays moins funeste aux vieillards criblés de rhumatismes et d'infirmités. Le Père lui apportait des intentions de messes, et le chapelain, touché des attentions du bon Père, s'en allait pieusement dans sa chapelle roucouler quelques *Salve Regina* en action de grâces, ou selon les intentions du donateur.

Tantôt il allait jusqu'à Morat et Villars les Moines, rendre visite à la famille des de Graffenried, ou bien, passant par le château de Mlle de Fégéli, il se rendait à Barberêche. Les dernières années, pouvant à peine marcher, il se contenta de saluer ses anciennes connaissances de Fribourg, lesquelles se montrèrent, jusqu'à la fin, pleines de bontés, de charité et d'égards envers lui.

Un des grands charmes du Père, étaient les bons mots et les histoires amusantes dont il savait émailler sa conversation. Il en avait un répertoire des plus complets. Parfois il se plaisait à raconter quelque anecdote se rapportant à ses missions. Il prêcha un carême à Paris, lorsqu'après son premier sermon, un Monsieur se présente à lui. Il croit que c'est un pécheur qui veut se confesser, et comme il a beaucoup à faire ce jour-là, il lui donne rendez-vous pour le lendemain à 5 heures du soir,

chez les Pères, rue La Fayette. C'était un individu qui fonde une société universelle pour contrecarrer la franc-maçonnerie et le communisme, par des placements financiers auxquels doivent concourir juifs et protestants. Il a écrit au Pape et aux Evêques, et il vient consulter le Père pour savoir s'il ne deviendrait pas hérétique en fondant une société de ce genre. Le Père est obligé de lui déclarer qu'il est trop bête pour traiter de si hautes questions, et l'adresse à l'archevêché.

Au cours d'une autre mission, il achève de confesser les hommes. Il est dix heures du soir, et il est harrassé de fatigue. Il croit avoir fini, et avoir bien recommandé aux femmes de venir le jour suivant, lorsqu'il aperçoit une dame en voilette, quelque chevalière d'industrie, s'approcher de son confessionnal. Mon Père! — Eh! bien, ce n'est pas votre tour aujourd'hui. — Mon Père, vous êtes jeune, mais vous m'inspirez de la confiance. Au printemps de la vie, lorsque tout semble vous sourire, lorsque les illusions vous bercent comme dans un rêve d'éternel bonheur! — Confessez-vous donc, dit le Père. — Mais depuis, j'ai connu les orages et les écueils de cette mer agitée, qu'on appelle le monde, mon âme ballottée par la tempête!!

Et le Père, en racontant l'histoire, pouvait garder un sérieux imperturbable pendant que tout le monde autour de lui riait à se tordre, en entendant tous les préludes insinuants de la mendicante en voilette au style fleuri.

Le Père en disait des crues quelquefois, et les dévotes, en l'entendant, prenaient selon l'expression du Père lui-même, de petits airs de mésanges

effarouchées. Mais il débitait toutes ses historiettes d'un air si comique, que personne ne pouvait porter rancune à l'impayable farceur. Ceux qui l'ont entendu se rappelleront tous, sans doute, l'histoire du fameux prêtre polonais, prêchant une prise d'habit devant de jeunes novices, et prenant pour texte de son sermon le verset : « Petite et accipietis. » Dans sa péroraison, l'orateur se résume en énumérant toutes les personnes pour lesquelles les jeunes novices devront offrir leurs prières au Seigneur. L'auditoire éclate de rire, car peu au courant de la langue française, le prêtre polonais s'obstinait à donner au mot : « petite, » une traduction par trop littérale. Un ami, très impartial du Père, nous dit : Il y a des gens tirés à quatre épingles qui sont très vicieux, et il y en a d'autres qui surveillent très peu leurs paroles, et qui ne le sont pas du tout. Pour moi, je puis dire que le Père Roulet ne m'a jamais scandalisé. Je l'ai trouvé cru, je l'ai trouvé choquant, mais jamais je n'ai trouvé chez lui l'ombre du vice. Sous ce rapport, je ne connais pas de vie mieux faite pour prouver, que même sous les cheveux blancs, quand le cœur est pur, il y a une liberté de langage qui exclut tout sentiment vil et bas. »

Le Père aimait aussi à raconter ses aventures. Rien de plus amusant que de l'entendre raconter sa rencontre avec les masques, un jour de mardi gras. L'un de ces voyous masqués apercevant le Père croit pouvoir se moquer de lui. Mais celui-ci, sans s'émouvoir le moins du monde, saisit notre individu par le bout du nez, et le couche dans le ruisseau. Une autre fois, en se rendant à Conflans.

il a à faire avec un individu qui, pour l'impatienter, se met à hurler la marseillaise. En arrivant à domicile, le Père était obligé de se faire panser le poignet, tant la gifle donnée au malencontreux sans culotte, avait été vigoureusement appliquée. Il y aurait beaucoup de traits de ce genre à raconter, mais Dieu seul les connaît. On peut dire qu'un des traits caractéristiques du Père fut la crânerie: il fut crâne dans ses actes et crâne dans ses paroles; et, sous ce rapport, son genre n'eut rien de commun, avec les manières de faire à la fois prudes et cyniques d'un certain monde anglo-saxon.

Terminons ce chapitre en citant quelques pièces de vers, composés par lui et retrouvés au milieu de ses papiers. Ces vers, en nous montrant la gaité du Père, la part qu'il prend à tous les événements joyeux de la vie de ses amis, achèveront de nous donner une idée exacte de ce que fut, avec ses intimes, celui dont nous avons essayé de reproduire ici la fidèle et sympathique image.

### Pour la fête de St. André. (1) —

*Isenheim, 30 novembre 1863.*

On vit un jour, au pied du mont Calvaire  
Douze pêcheurs, guidés par l'Esprit-Saint,  
Prendre la croix pour leur noble bannière  
Et s'élançer vers des pays lointains.  
Que font-ils donc ? Pour conquérir le monde,  
Ils n'ont ni or, ni faste qui séduit,  
Mais en tout lieu, sur la terre et sur l'onde  
Dieu seul, Dieu seul, Dieu sera leur appui !

---

(1) En l'honneur du R. P. Keller.

Tandis que l'un marchait vers l'Italie  
André son frère, et son noble rival  
Gagnait au Christ la Thrace et la Scythie,  
Faisant le bien et combattant le mal.  
On voit la Grèce, en sages si féconde  
Et l'Orient s'incliner devant lui  
Car en tout lieu, sur la terre et sur l'onde  
Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul fut son appui!

---

Puis vint le jour, terme de sa carrière,  
Où sur la croix, il monta pour prêcher,  
Au Rédempteur, à son heure dernière  
Montrant ainsi comme il savait l'aimer!  
Toujours vaincu, l'enfer frémit et gronde,  
Mais sur son front, la joie seule reluit  
Car sur la croix, sur la terre et sur l'onde  
Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul fut son appui!

---

On vit jadis, quittant le sol de France,  
Un autre André partir pour les combats  
Il nourrissait dans son cœur l'espérance  
De convertir les Célestes-Etats.  
Sur cette mer, en naufrages féconde  
En voyant fuir le port bien loin de lui  
Partout, toujours sur la mer et sur l'onde  
Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul fut son appui!

---

Il touche enfin la rive désirée  
Apôtre heureux ! Peut-être un jour martyr !  
Sa vie sera grande et noble journée  
De longs travaux que la mort doit finir.  
Pendant trois ans, car le travail abonde,  
Il doit peiner, et de jour et de nuit



Eh bien partout, sur la terre et sur l'onde  
Dieu seul, Dieu seul, Dieu seul est son appui !

---

Eh puis, un jour, le sol qui l'a vu naître,  
Revoit enfin ce soldat valeureux  
Il est donné aux novices pour maître  
De douze enfants, il est le Père heureux.  
Il leur apprend à mépriser le monde  
Il les invite à marcher après lui,  
En leur disant : sur la terre et sur l'onde,  
Enfants, Dieu seul, Dieu seul est notre appui !

---

L'histoire dit, qu'un jour après l'orage,  
Noë planta la vigne de sa main,  
Et toi, cher Père, après ton long voyage,  
Tu la plantas ici dans le jardin.  
Je fais des vœux pour que le jour arrive  
Où, tous assis au paternel banquet  
Ce vin, goûté de par chaque convive,  
Pour te fêter, nous prête son bouquet !

---

### A l'occasion d'un paté.

Un soir, autour d'une table,  
A ses amis réunis  
Fut mon oncle, l'air aimable,  
Donnait le présent avis :  
Lorsqu'une chose est très bonne  
Qu'y a-t-il donc de meilleur ?  
Que deux fois on me la donne  
Voilà qui est supérieur.

Eh bien ! moi, qui ne possède  
Pas un sou de son testament  
Comme héritier, je procède,  
En prenant son sentiment,  
Et dis, sans prendre le change,  
Si bon que fut le premier  
Qu'en fait de pâté qu'on mange,  
Le meilleur est le dernier.

---

### A un ami

*devenu père de famille, à l'occasion de la  
naissance de Jeannette.*

Il fut un temps où, pour la guerre,  
On vit partir le jeune Edouard.  
Tout est trompeur sur cette terre :  
Nul ennemi ne se fit voir.  
Alors, dégoûté de la gloire,  
Qui n'apporte pas le bonheur  
Il renonça à la victoire  
Et donna sa main et son cœur.

}bis:

---

Accepté, comme il devait l'être,  
Ce don fut payé de retour  
S'il fut vaincu, sans le paraître,  
Il fut vaincu avec amour,  
Rentré enfin dans sa patrie  
Il a renoncé aux lauriers,  
Pour cultiver, par sympathie,  
La douce fleur de l'oranger.

}bis.

---

Comme autrefois les Patriarches

Dieu le bénit dans ses enfants  
Et s'il fallait rentrer dans l'arche,  
Quatre déjà, diraient présents.  
Il suffit que dans ce refuge  
On apporte encore deux berceaux,  
Pour, qu'en cas d'un nouveau déluge  
Il devienne un Noé nouveau.

}bis.

---

En attendant, jeune Jeannette  
Toi que l'on célèbre en ce jour,  
Sois, en tant que bonne fillette,  
L'ornement de ce beau séjour.  
A tes parents, le Ciel t'envoie  
Pour leur donner, en ton printemps,  
Des jours tissés d'or et de soie  
Présage heureux de leurs vieux ans.

}bis.

---

Pour moi, qui de ce jour de fête  
Ai savouré tout le bonheur,  
Avec l'espoir qu'il se répète,  
De mes vœux, voici la teneur :  
Si l'affaire en question s'agence  
Souffrez, amis, que de grand cœur  
Je vous invite par avance  
Au baptême de ma petite sœur.

}bis.

---

## CHAPITRE VI

---

SES VERTUS RELIGIEUSES. — SA PIEUSE MORT, A  
NORGES-LE-BAS, LE 22. OCTOBRE 1904.

*Erit illi gloria aeterna, qui potuit transgredi  
et non est transgressus, facere mala et non fecit.  
Eccl. XXI 10. —*

« La couronne éternelle est réservée à ceux qui pouvaient transgresser la loi et ne l'ont pas transgressée, qui pouvaient faire le mal, et ne l'ont pas fait. »

Ces paroles de l'Écriture s'appliquent mieux qu'à personne à celui dont nous écrivons l'histoire. Chose étrange ! on accuse l'Église catholique et notamment la compagnie de Jésus de violenter les consciences, de les asservir, de leur imposer le joug intolérable de l'autorité religieuse et les liens étroits d'une discipline rigide à l'excès.

Ceux qui parlent de la sorte semblent ne connaître l'Église catholique que par ce qu'ils ont pu lire dans les chroniques du moyen-âge. Leurs idées vieillottes en sont sans doute encore au temps de Charlemagne, au temps où l'empereur très chrétien faisait entrer le christianisme à coups de sabre dans le cerveau des Barbares.

A une époque comme la nôtre, où le catholicisme est mis par l'État sur le même pied que la religion de Boudha, dans notre siècle de tolérance, où l'on voit la petite danseuse d'opéra et le moin-

dre aubergiste se faire un plus beau casuel que n'importe quel curé et où le crime d'être jésuite est puni d'exil et d'expropriation, il faut avoir un toupet peu ordinaire pour affirmer que le catholicisme et le jésuitisme doivent tout leur prestige à la tyrannie de leur politique et à la puissance de leurs moyens de domination.

Ce qui étonne c'est que le nombre des catholiques n'ait pas sensiblement diminué. Ce qui est admirable, c'est que des gens qui ont tout intérêt à fouler aux pieds leur vieille croyance s'abstiennent de violer la loi de Dieu et de faire le mal.

Le Père Roulet s'est fait jésuite parce qu'il l'a voulu. Rien ne l'obligeait à le faire. Il l'a voulu parce que sa conscience le lui conseillait. Aucune autorité ne lui en fit un devoir. Pour suivre la voix de sa conscience, il a renoncé aux joies de la famille, à tous les avantages matériels que lui promettait sa qualité de fils unique. Il est combattu par sa famille protestante et déshérité en partie par son père qui cède aux conseils d'une mère folle de douleur.

Le Père Roulet reste Jésuite parce qu'il le veut bien, quoique au sortir du noviciat toute liberté lui ait été offerte de rentrer dans sa famille.

Malgré tout il persiste dans sa vocation. Pendant 40 ans, il est employé aux labeurs les plus rudes de l'apostolat, et il n'exprime pas une seule fois le regret d'être entré dans la compagnie de Jésus. Quatre fois il est expulsé de sa résidence. Après une vie consacrée à faire vivre la communauté de Belfort dont on peut presque dire qu'il fut le Père nourricier, il ne trouve même pas dans ses vieux jours la consolation d'y mourir, entouré de la cha-

rité de ses frères. Waldek-Rousseau et Combes forcent ce vieillard de quatre-vingts ans quatre fois exilé, à reprendre le chemin de l'exil comme si le gouvernement de la république ne savait que faire de cet Alsacien, qui, en 1870, a prêché l'évangile de paix aux communards de Paris et porté à Paray-le-Monial et à Ronchamp l'emblème de l'amour des Alsaciens pour la France.

Le Père Roulet ne profère aucune plainte. Il est habitué à être persécuté et à suivre Celui qui ne sut pas où reposer sa tête. Il remercie Dieu d'être resté, pendant plus de 50 ans fidèle à ses engagements et d'avoir persévéré dans sa vocation d'enfant soumis et dévoué de St. Ignace. Pareille fidélité n'est pas ordinaire et à une époque où tout favorise l'apostasie il faut une force d'âme peu ordinaire pour rester, en vue de récompenses purement surnaturelles, je ne dis pas un Jésuite fidèle à son devoir, mais simplement un catholique pratiquant.

Le Père Roulet fut un vrai enfant de St. Ignace. Il aimait l'esprit de la compagnie de Jésus qui est un esprit d'obéissance et de respect, diamétralement opposé à l'esprit révolutionnaire qui aujourd'hui souffle partout, même dans les congrégations religieuses. Il y a eu, disait-il quelquefois, des fondateurs d'ordres qui ont dit : Retirez-vous du monde, enfoncez-vous dans des cloîtres ou bien allez habiter le désert ; nourrissez-vous de racines d'arbres et buvez l'eau du torrent. St. Ignace est venu après eux et il a dit : Mangez et buvez comme tout le monde mais pour l'amour de Dieu obéissez et aimez-vous les uns les autres.

Le Père professait un véritable culte pour St. Igna-

ce et le Père du Lac son ancien élève, lui fit un très sensible plaisir en lui donnant, pour la résidence de Belfort, un portrait du saint fondateur de la société de Jésus en costume de chevalier.

Le Père, comme nous l'avons déjà fait remarquer en passant, avait une dévotion très tendre envers la Ste Vierge. Ce qui le prouve, c'est son ardeur à propager en Alsace le culte de Notre-Dame de Thierenbach, ce sont aussi les nombreux mois de Marie qu'il a prêchés, soit en Ardèche, soit à Belfort.

A Belfort, le bon Père eut la grande consolation de voir la reproduction de Notre-Dame della Strada, honorée au Gesu de Rome prendre une place d'honneur dans la nouvelle chapelle.

En entrant par la porte qui donne accès aux fidèles, on se trouve devant l'image miraculeuse, don du T. R. Père Général à la résidence de Belfort. Le R. Père Supérieur consacra à Notre Dame du Chemin la maison du faubourg des ancêtres et le Père Roulet fixa au cadre de l'image deux médailles, derniers souvenirs de sa famille dont les membres étaient jadis au service des couronnes d'Espagne et de France. Volontiers il exhortait dans ses inimitables dominicales, les assistants à invoquer avec foi la Vierge sainte. Ne faites pas comme les Parisiens, disait-il. Les Parisiens connaissent leur Paris moins que personne et il faut que les Provinciaux arrivent pour leur révéler qu'à Paris il y a des monuments remarquables à voir ; eh bien ! ici à Belfort au faubourg des ancêtres, vous avez une image de Notre-Dame du chemin : n'attendez pas que les campagnards des environs viennent vous en faire connaître l'existence. Il est en effet grande-

ment temps de prendre le bon chemin, celui que Notre-Dame vous aidera à suivre jusqu'à la bienheureuse éternité.

Sous des dehors fort originaux, écrit un Père de la résidence de Belfort, le Père Roulet cachait une âme profondément religieuse. Il m'a souvent édifié, quand, revenu de ses prédications, il passait de longs moments, des heures entières le matin en présence du St. Sacrement. Il sentait le besoin, disait-il, de se dédommager de n'avoir pu le visiter assez pendant ses voyages. Ceux qui ont connu le Père pendant ses vacances, pourront donner le même témoignage. Il édifiait par sa piété. Levé de très bonne heure, il se préparait à dire la sainte messe par une longue oraison. Quant à la messe, il mettait un soin infini à la bien dire.

Pour bien connaître le Père, nous dit une religieuse de Conflans, il fallait le voir à l'autel, on peut dire qu'il y était transfiguré. Il n'était plus l'homme qu'on avait appris à connaître en conversation. C'est la réflexion que me faisait un jour à Conflans un Père de la rue de Sèvres, qui ne le connaissait guère que par ses bons mots ; Oh ! ce Père Roulet, fit-il avec admiration, je l'ai vu ce matin dire sa messe, ce n'était plus le même homme !

Le Père Roulet, en vacances, était sobre et mortifié. Nous l'avons connu pour avoir passé tout un mois avec lui en Suisse. — Jamais nous ne l'avons vu boire entre ses repas. Il résistait à tous les offres de ma part, même les jours de promenade, et au milieu des plus fortes chaleurs. En promenade il m'invitait parfois à prier et à méditer avec lui, m'indiquant lui-même les points que je devais méditer. Il



affectionnait les lits durs, et il passait volontiers ses nuits sur un matelas étendu à terre. Pendant les vacances passées au Chauffaud, il était obligé, pour ne pas contrarier le curé, de prêcher à sa place tous les dimanches. Il le faisait, malgré sa fatigue et son besoin bien grand de repos.

Mais ses vertus maîtresses étaient bien l'humilité et l'esprit de pauvreté. S'il aimait tant les humbles et les pauvres, c'est qu'il fut lui-même véritablement humble et pauvre. Il ne manquait pas de distinction et de savoir-vivre, et il se trouvait aussi bien à l'aise dans les salons de la haute société, que dans les mansardes des pauvres de Paris. Avec cela, il portait une soutane usée et rapiécée, et des souliers d'une dimension et d'un poids ridicules. On plaisantait volontiers sur les souliers carrés et les semelles épaisses du bon Père. Peu soucieux de sa personne, il voulait que ses frères et ses amis fussent bien mis, et aient l'air distingué. Quant à lui, il était heureux de passer, aux yeux des petites gens qui ne regardent que l'habit, pour un homme peu fier et peu élégant.

Nous ne pouvons pas raconter toutes les peines intérieures du Père, et cependant il eut bien souvent de grandes peines et de grandes croix à supporter. Cet homme, qu'on voyait d'ordinaire gai et plein d'entrain a versé en secret plus d'une larme. Ses intimes seuls en savent quelque chose.

Le Père Roulet, nous dit encore un de ses amis, était un excellent guide pour les gens craintifs et irrésolus ; il savait remonter, reconforter. Il était fort dévot, et avait une piété toute particulière pour les âmes du purgatoire. Le Père Roulet m'a édifié par

sa piété, par sa manière de dire les prières liturgiques, de supporter sa pauvreté, les injures, les injustices de sa famille, les injustices et les trahisons d'amis ingrats, de supporter les défauts de ses confrères, par sa fidélité à garder les secrets, par sa reconnaissance envers ceux qui lui faisaient du bien et enfin par ses vertus sacerdotales. Tout cela était pourtant mélangé de tant d'originalité qu'il a pu paraître un prêtre peu sérieux et peu conscient de sa dignité.

En 1903 le Père fut contraint par le Kulturkampf français de quitter la résidence de Belfort. Après un court séjour dans la famille Alfred Zürcher il se retira le 18 décembre 1903 à l'hospice de Cernai. Son oncle, Monsieur de Sandoz, fondateur de l'hospice, ne pensait certes pas que l'hôpital, fondé par lui servirait un jour de refuge à un Jésuite, à celui-là même qu'il avait déshérité. (1) Un digne prêtre retiré, qui a eu le bonheur de vivre en compagnie du Père, depuis la mi-décembre 1903 jusqu'en mai 1904, nous fait de son genre de vie, à Cernai, le tableau suivant : Pendant ces cinq mois, nous dit-il, le bon Père Roulet, quoiqu'agé de quatre-vingts ans, a tou-

---

(1) Dans une lettre écrite le 2 janvier 1904 et adressée à la Visitation de Nancy le Père Roulet s'exprime ainsi : « Vous vous demandez comment je suis venu ici à Cernai. Voilà. Lorsqu'en 1841 j'annonçai à mon oncle mon intention de me faire Jésuite il m'a dit : Très bien, alors tu n'auras besoin de rien et avec la part que je te destinai je vais faire bâtir un hôpital, ce qui fut fait. Les administrateurs ayant appris que je menais la vie de Juif-errant m'ont fait proposer de venir m'installer à l'hôpital et de l'avis de mes supérieurs j'ai accepté, à cause de la difficulté de me traîner pour dire la messe.

jours montré une grande vigueur d'esprit, une mémoire prodigieuse, et le caractère gai et enjoué qui l'a distingué à toutes les époques de sa vie. Outre qu'il a été un aimable compagnon jusqu'au dernier jour, il nous a édifié par sa vie régulière et surtout par sa profonde piété. Réglé comme une horloge, il se levait tous les jours entre cinq et six heures du matin, et vaquait à ses différents excercices de piété. A huit heures, il se rendait à la chapelle pour dire la sainte messe. Rentré dans sa chambre à 9h<sup>1/2</sup> il disait son bréviaire, écrivait sa correspondance et lisait. A onze heures et demie il se mettait à sa fenêtre, et se plaisait à jeter la picorée aux petits oiseaux du jardin. Après dîner, il achevait son bréviaire et la correspondance commencée, et faisait une longue visite au St. Sacrement. Entre temps, il allait dire le bonjour à son voisin, Monsieur le curé Fabian, et, quand ses jambes le lui permettaient, il venait clopincloquant jusqu'au second étage me rendre visite, demander des nouvelles de ma santé, et nous distrayait par ses nombreuses anecdotes, et ses vieux souvenirs de Cernai et de Massevaux. Tous ces excercices étaient entrecoupés de quelques pipes. Le Père restait fidèle à sa pipe comme à ses vieux amis.

Pendant son séjour à Cernai, il s'est amusé à reconstituer l'arbre généalogique de la famille Roulet et de la famille de Sandoz, et il a constaté avec fierté, que de toute la lignée de ses ancêtres, qui, à un moment de défaillance, ont tourné à l'hérésie, lui était le dernier rejeton. Il était heureux et fier de voir que sa famille s'éteignait avec lui dans la religion catholique, apostolique et romaine.

L'homme, nous disent les maîtres de la vie spiri-

tuelle, meurt comme il a vécu. La mort du Père Roulet fut en tout conforme à sa vie. Le Père avait trop souvent, pendant sa vie, voyagé d'un endroit à l'autre, pour se résigner à mourir tranquillement comme un vieux militaire en retraite, dans une chambre d'hôpital. Il ne peut assez louer dans ses lettres le régime de l'hôpital et le soin empressé des bonnes Sœurs et pourtant la vie de pensionnaire à l'hospice de Cernai lui pesait. Vers la fin du mois de Mai 1904, il quitta Cernai pour se rendre à St. Laurent chez Monsieur de Buyer et de là à Norges où il arriva vers le 9 juin. (1) Il revint en Alsace, fit un court séjour à Massevaux et partit pour Fribourg et les bains de Bonn. Il redoutait l'époque des fortes chaleurs et il lui tardait de se rendre en Suisse, où il espérait trouver un air plus pur et une température plus supportable. Il était alors déjà si épuisé, si peu sûr de ses mouvements qu'on ne le vit pas entreprendre ce nouveau voyage sans inquiétude. Il arriva à Fribourg au mois de juillet et s'établit au château de Pérolles chez Madame de Reynold. Il était depuis de longues années l'hôte de passage de cette demeure hospitalière. Il venait là chaque été prier sur la tombe de son ami Pierre de Reynold et raviver le doux souvenir des anciennes amitiés et des heureuses années de collège.

---

(1) Il passa 6 jours à Dijon et ne put y revoir que les bonnes carmélites et un de ses anciens condisciples de Fribourg le général de Chamereau de St. André. Il furent si heureux comme condisciples de se retrouver et de parler de leurs souvenirs de jeunesse que le bon Père affirmait qu'ils se les redisaient en parlant tous deux à la fois.

Le séjour qu'il fit à Pérolles cette année-là fut comme nous l'avons dit, plus long que d'ordinaire. On le trouva très impotent et très faible. Il éprouvait une grande peine à se tenir sur ses jambes. Dire la messe devenait pour lui la cause d'une grande fatigue. Il craignait de tomber à l'autel. Le bon Dieu permit heureusement qu'il n'arrivât jamais d'accident, mais l'effort que faisait le Père pour se tenir debout jusqu'à la fin l'épuisait tellement qu'il était obligé de rester étendu sur son lit le reste de la matinée. Malgré cela, personne ne se serait douté de sa fin prochaine tant il y avait de vigueur et de lucidité dans son esprit. Il essaya comme toutes les années de faire une petite cure aux bains de Bonn, mais il n'éprouva aucun soulagement. Les bonnes Sœurs qui tenaient la maison furent même très inquiètes de son état. En attendant que Madame Thiébaud pût le recevoir à Norges, il se rendit à Porrentruy chez les Dames de Ste. Ursule dont il connaissait bien la Supérieure Sœur Anna. (1) Enfin, à la fin de septembre il se mit en route

---

(1) Voici ce que nous écrit Sœur Anna au sujet de son dernier séjour à Porrentruy.

Le Père nous a fait sa visite en septembre 1904 en revenant de Fribourg. Il est resté ici du 12 au 26 septembre, gai comme toujours, plus édifiant que jamais, n'ayant aucun pressentiment de sa fin prochaine, car il formait des projets pour l'année suivante. La conversation cependant revenait sans cesse sur le passé, sur ses amis disparus et je me souviens d'avoir été péniblement impressionnée le jour où me parlant de la mort de M. Combier son frère, comme il l'appelait, il me dit d'un ton si mélancolique que cela me serre encore le cœur : « C'était le dernier de mes amis, Combier, maintenant ils sont tous partis : Thiébaud, Reynoli, de Buyer et je reste seul ! Je lui fis remarquer que tous ces chers dis-

pour Norges le Bas, où il aimait à passer la saison des vendanges. Il y arriva le premier octobre. On le trouva plus affaibli que lors de sa première visite du commencement de l'été. Malgré toute son énergie et sa force de volonté, il s'affaiblissait à vue d'œil. Il devenait de plus en plus impotent et inhabile à se servir de ses jambes. Cet état devait lui faire faire des réflexions pénibles sur le temps où, marcheur infatigable il parcourait sans éprouver de lassitude, les routes ensoleillées de Fribourg ou les sapinières du Chauffaud. Il souffrait en outre d'un catarrhe de poitrine qui, vers l'entrée de l'hiver l'oppressait et l'étouffait davantage.

Rien de plus admirable que son obstination à dire la sainte messe malgré l'effort vraiment héroïque qu'il était chaque fois obligé de faire. Pour lui permettre de monter la marche de l'autel, on fut obligé de porter son calice d'avance, et de mettre une chaise à laquelle il pût se tenir. Il acceptait tout cela simplement humblement, mais, combien cela devait lui coûter ! Le lundi, 17 octobre, il dit en-

---

parus avaient légué de leur tendresse pour lui à leur famille et à leurs enfants. C'est vrai, dit-il, mais ce n'est plus eux, je suis seul. En quittant Porrentruy le 26 septembre il devait se rendre à Norges en s'arrêtant un jour ou deux à Morvillars. Un mois après, il mourait. Je l'avais filialement aimé et vénéré ce bon Père, aussi vous suis-je reconnaissante de la bonne idée que vous avez eue d'écrire sa vie. La tâche doit être un peu difficile car il m'a dit un jour qu'on ne trouverait rien après lui qui aiderait à écrire sa vie, si toutefois cette idée venait à quelqu'un : « On écrit la vie de tout chacun maintenant, on ne trouvera point de notes intimes pour écrire la mienne ». Si les notes et les documents manquent, la fidèle amitié, la vénération filiale y suppléeront, n'est-ce pas ?

core la messe comme d'habitude; mais le soir il se plaignit de ses malheureuses jambes qui ne le portaient plus. Madame Thiébaut insista, comme elle l'avait déjà fait bien des fois, pour le décider à accepter une chambre au premier étage, mais il aimait son petit appartement du second. Il avait là toute son indépendance et sa liberté, plus deux balcons qui lui permettaient de fumer sa pipe, en observant tout ce qui se passait dans la commanderie et dans le village. Rien ne put le décider à descendre de ce qu'il appelait son observatoire. Non, Madame, répondit-il, je vous remercie, mais quand je ne pourrai plus grimper, je vous le dirai bien simplement.

Le mardi matin, à l'heure habituelle de la messe, le Père n'était pas là. Comme il était, d'habitude, on ne peut plus exact, on s'inquiéta assez vite.

Le domestique monta aussitôt. Il trouva le Père étendu à terre avec toute sa connaissance, mais les jambes étaient très chaudes et presque incapables de se mouvoir. Il l'aida à s'habiller, l'assit dans son fauteuil et vint nous prévenir que le Père nous demandait d'attendre encore un peu jusqu'à ce qu'il puisse descendre dire la messe.

Quand il fut remonté dans la chambre du Père il le retrouva étendu à terre. Il le releva de nouveau et le décida à renoncer à célébrer le saint sacrifice. Il l'installa devant une table dans un fauteuil, car il était faible comme un enfant, mais pendant qu'il allait chercher son déjeuner, le Père fit un nouvel effort pour se lever et retomba lourdement une troisième fois en se heurtant contre une caisse. On commença à s'inquiéter sérieusement de son état

et Madame Thiébaud lui proposa de faire venir un médecin. Le Père opposa à cette proposition un refus catégorique déclarant que son malaise n'était rien. Ce n'est rien, Madame, disait-il, ce sont mes jambes qui m'ont joué ce tour, j'ai dû tomber cette nuit vers deux heures, j'ai navigué sur le plancher et j'allais arriver à mon fauteuil quand Denis le domestique est arrivé. Il fallait être le Père pour trouver qu'une chute comme il en avait fait une et une nuit passée sur le plancher de la chambre étaient une affaire insignifiante. Ceux-là seuls comprendront la chose qui savent combien le Père était dur pour lui-même et habitué à supporter les plus rudes fatigues sans rien dire. Petit-à-petit les forces lui revinrent un peu. Il put avec un aide, se hisser sur le balcon de sa chambre et fumer avec amour sa chère et inséparable bouffarde qui lui rendit fidèlement ses services jusqu'au dernier jour.

Ce qui le préoccupait, c'était la messe du lendemain. La nièce de Madame Thiébaud avait le soin de la chapelle, et son dévouement était précieux à notre cher malade. Se sentant un peu mieux, il l'appelle et lui expose son désir de dire la messe avec Denis derrière lui pour le soutenir en cas de besoin. Il entre dans tous les détails, parle même du saint du jour dont il vient de réciter l'office dans son bréviaire. Puis comme s'il avait voulu lui dire un dernier adieu il la retient plus longtemps que d'habitude, lui parle de sa famille et de sa vie comme il ne l'avait jamais fait. (1)

---

(1) Un trait nous montre quelle était la foi du Père et son respect pour les saintes Ecritures. Le même jour où il tomba malade quelqu'un vint à parler devant lui des doctrines nouvelles mettant en doute l'authenticité de certains livres



Madame se rendant beaucoup mieux compte que le Père de la gravité du mal, avait fait prévenir un Père de l'ancienne résidence de Dijon, le R. Père Chesnay ainsi qu'une sœur garde-malade dont la présence devenait indispensable.

Avec le Père Roulet il fallait aborder crânement les choses : rien ne répugnait davantage à sa nature franche et décidée que les airs embarrassés et les allures indécises accompagnées de paroles vagues et banales. Le R. Père Chesnay chargé de faire part au Père des inquiétudes qu'inspirait son état eut le talent de lui plaire par la rondeur avec laquelle il s'acquitta de sa mission.

Mon Père, lui dit celui-ci en arrivant, vous ne me connaissez pas, mais je pense que ma présence ne vous sera pas désagréable. Ma tête vous plaît-elle? Oui, oui beaucoup. Eh bien ! dites donc, il faut faire venir le médecin. — Mais pour me parler comme cela, qui êtes-vous donc ? repartit le malade toujours inconscient de la gravité de son état.

Je suis le Père Chesnay et vous parle au nom de la Compagnie de Jésus. Ah ! si vous me parlez au nom de l'obéissance, je n'ai rien à dire, mais arrangez-vous avec Madame Thiébaud à qui j'ai refusé le médecin et que je ne voudrais pas blesser. Le docteur ne trouva rien de grave et le lendemain le Père put encore se lever, dire son bréviaire et fumer au balcon. Mais le jeudi matin il fut trouvé plus mal et le médecin déclara aux personnes de la mai-

---

de la Bible. Il répondit vivement : « Dites à ceux qui doutent, que depuis 2000 ans beaucoup de gens plus saints et plus sages qu'eux sont restés fidèles aux vieilles croyances. Tout est vérité dans la Bible, tout, jusqu'à la queue du chien de Tobie !! »

son que le malade avait dû prendre froid pendant la nuit passée à terre et qu'il avait un commencement de pneumonie. Le Père Chesnay prévenu à la hâte arriva le jour même et le Père Roulet assez étonné de le revoir lui demanda comment il était venu : Mais, dit celui-ci, j'ai rencontré une connaissance et comme sa voiture me fournissait une excellente occasion de venir vous voir j'en ai profité. Eh bien ! répondit le malade qui commençait à se douter un peu de son état, je veux profiter de vous et je vous demanderai de me confesser demain matin. Et pourquoi demain ? Parce que je suis plus lucide le matin. Bah ! Père Roulet, vous êtes bien souffrant, je vous aiderai, vous savez bien que nous, nous disons la vérité : il ne faut pas attendre à demain, le médecin vous a trouvé plus fatigué, vous avez un commencement de pneumonie, il faut vous mettre en règle avec le bon Dieu.

Dans ce cas, je vous remercie. Je vous suis profondément reconnaissant de ce que vous me dites, vous avez bien fait de parler ainsi, je suis tout prêt à me confesser. Il le fit aussitôt, avec de grands sentiments de foi et de résignation à la volonté de de Dieu. Et la Ste Vierge, reclama-t-il pendant l'allocution du Père ? Depuis qu'il se sentait vieillir, sa dévotion envers la Ste Vierge, sa Mère du ciel, devenait plus vive et plus tendre.

La nièce de Madame Thiébaud arriva un instant après, portant tout ce qui était nécessaire pour administrer les saints sacrements. Elle le trouva tout à fait de bonne humeur, plaisantant comme aux beaux jours de sa vie. Mademoiselle Adrienne, c'est vous ? — Oui, mon Père, j'apporte le coton. — Ma-

demoiselle, je vous reconnais bien là. Vous savez qu'il y a de l'imprévu, je vais vite en affaire, je croyais n'avoir qu'un point pleurétique, mais il paraît que le médecin me trouve une pneumonie et on va me donner l'extrême-onction. — Mais oui, mon Père, c'est pour que le bon Dieu vous guérisse plus vite. — Non, non, le confesseur a des grâces d'état, je suis content qu'il m'ait parlé ainsi. Vous voyez, je me prépare pour tout-à-l'heure, en fumant une petite pipe.

On fit monter l'aide jardinier que le Père aimait bien. Le Père lui fit ses adieux sur un ton de bonne humeur qui fit rire tout le monde. Et vos rhumatismes, comment vont-ils ? tenez, je vous lègue, comme part d'héritage mon essence de thérébenthine ; cela m'a toujours fait beaucoup de bien ; et puis, voyez-vous, vous n'êtes plus jeune, faites comme moi, confessez-vous, cela fait beaucoup de bien aussi.

Les fermiers, les jardiniers et toutes les personnes de la maison montèrent ensuite. Le Père Chesnay donna le saint viatique au mourant. Je vous remercie, mon Père, de ce que vous avez fait pour moi, et, en vous, je remercie la compagnie de Jésus qui s'est montrée une vraie mère pour moi, par les soins dont elle a comblé mon âme et mon corps. J'aurais voulu vivre jusqu'au 2 Février, pour fêter mes soixante ans de Jésuite, comme j'ai fêté mes cinquante ans de prêtrise, et ici sa voix se troubla, mais comme le bon Dieu voudra.

Vous la fêterez au ciel, lui dit le Père Chesnay !

— Oui, avec les vieux !.. Monsieur le Curé de Chesnay va vous donner l'extrême-onction. — Ah ! tant mieux, je suis content que ce soit vous, Mon

sieur le Curé. Il répondit à toutes les prières, puis, après l'Indulgence plénière, il s'adresse au Curé : Aimable Curé, lui dit-il, je vous remercie, je veux vous faire mes adieux et vous embrasser. Madame Thiébaud, vous êtes bien là ? je vous remercie de toutes les bontés, de toutes les délicatesses que vous avez eues pour moi. Je suis content de mourir là où mon ami Charles est mort. (1) Mon Père, quand vous serez là haut, vous nous recommanderez à ses prières ? — Mais oui, mais nous causerons bien aussi un peu ensemble. Ah ! quelle bonne causerie je ferai avec lui. Je lui dirai tous les embellissements que vous avez faits à Norges.

Sur ce, il voulut bien donner sa dernière bénédiction à tout le personnel de la maison, et dire à chacun une parole.

Au fils du jardinier il dit : Vous voilà donc revenu du service, vous êtes un homme, vous avez été un soldat pour la patrie, soyez un soldat de Dieu. A l'enfant du fermier qui avait douze ans : Mon garçon, lui dit-il, tu vois, quand on est sur son lit de mort, on est content de ne pas avoir fait de bêtises.

Mademoiselle Adrienne, vous n'étiez donc pas là, tout-à-l'heure, je ne vous ai pas vue. — Si, mon Père, j'étais derrière la porte. — Eh bien ! je tiens à vous remercier de toutes les attentions que vous avez eues pour moi. Au domestique, qui le soignait,

---

(1) Monsieur Charles Thiébaud avait fait comme soldat la campagne de 1870 et avait été emmené comme otage à Brême. Il mourut en 1894. Ce fut le R. Père Roulet qui lui administra les derniers sacrements, lui appliqua l'indulgence plénière, lui fit faire le sacrifice de sa vie et lui ferma les yeux.

comme un fils soigne son Père, il légua son tabac.

Pendant la nuit de jeudi au vendredi, il donna lui-même au R. Père Chesnay, les noms des personnes qu'il désirait qu'on prévint de sa mort, et sa présence d'esprit était telle, qu'il en dicta l'orthographe.

Pendant la journée du vendredi, le malade reçut une lettre du Père Piffard, lui ordonnant de rentrer à Belfort, dès qu'il serait remis. Se sentant mieux, il calcula le temps qu'il lui faudrait pour se remettre, et fit étudier son itinéraire. L'après midi, il commença à baisser. Pendant la nuit qui fut mauvaise, il avait encore sa connaissance et reconnut parfaitement le Père et le jardinier. Le jardinier était endimanché, et le Père, auquel rien n'échappait, ne put s'empêcher de lui dire : « Vous êtes un homme superbe !

Vers le matin commença l'agonie et samedi, jour consacré à Marie, à 7 heures du matin il rendit le dernier soupir entre les bras du Père Richard, un Père alsacien qu'il connaissait et aimait. C'était le 22 octobre 1904, (1) le troisième samedi du mois du rosaire. Il avait dit à la sœur qui le soignait : « Ma sœur, je mourrai comme j'ai vécu. »

---

(1) La mort n'a pas dû être une surprise pour le Père, car il y pensait souvent. Il y pensait chaque fois qu'il se mettait en chemin de fer. Chaque fois que je me mets en voyage, racontait-il, je me dis : Allons, cette fois-ci, c'est la dernière fois que j'échappe, préparons-nous à la mort.

Et voilà pourquoi je n'ai jamais eu d'accident en route, car la mort vient comme un *voleur*. Quand on l'attend, elle ne vient pas. — Au vieux domestique de la résidence de Belfort, il disait quelque temps avant sa mort : Antoine, que pensez-vous de la première nuit que nous passerons à Brasse (cimetière de Belfort)? Pour moi, j'ai bien peur de prendre un fort rhume de cerveau dans ma tombe. Mais je crois que je n'en dormirai pas moins bien jusqu'au grand réveil.

Il mourut, en effet, tout confiant en Dieu, tout plein d'amour envers la Ste Vierge, avec la foi naïve d'un enfant. Il était resté ce qu'il avait été au collège royal de Strasbourg, comme étudiant de philosophie, plus convaincu que jamais, que la vraie philosophie est celle qui vous apprend à supporter la souffrance, et à bien mourir. Il mourut sans proférer une seule plainte, quoiqu'il eût à endurer des étouffements affreusement pénibles. Il mourut, sans porter rancune aux ennemis de la compagnie de Jésus.

Averti par dépêche de l'état désespéré du malade, le Père Piffard ne put arriver à Norges que le samedi soir.

L'enterrement se fit le lundi, 24 octobre, dans le cimetière de Bretigny. Monsieur Gendre, venu d'Alsace, Messieurs de Buyer et Girard, venus de Dijon, y prirent part. Les Pères entouraient le cercueil, et tout le pays assistait au convoi funèbre. L'absoute fut donnée par le Père Chesnay.

Le bon Père repose maintenant dans une tombe achetée par ses amis. Une grande croix domine le petit monument.

Sur la pierre sont gravées ces simples paroles :

« Beatus ille servus quem Dominus invenerit  
« vigilantem. »

« Bienheureux le serviteur, que le maître, à  
« son arrivée aura trouvé veillant. »

---

Avant d'achever cette courte notice biographique, je demande pardon au lecteur de n'avoir qu'imparfaitement rempli ma tâche. J'aurai du moins le mérite de n'avoir rien embelli par l'éclat du style, et d'avoir payé à ce Jésuite alsacien, la dette de reconnaissance que je lui devais, en qualité de compatriote et d'ami.

On se demandera peut-être de quelle utilité est la biographie que je livre à la publicité ? La réponse ne me paraît pas difficile à donner. A une époque comme la nôtre, où le nom de Jésuite évoque dans les esprits, l'image de je ne sais quel fantôme redoutable et malfaisant, j'ai cru bien faire en étudiant de plus près les mœurs de ces implacables ennemis du genre humain. J'ai trouvé, en étudiant la vie du Père Roulet, que ces infortunés champions de l'obéissance aveugle, étaient des hommes jouissant de toutes leurs facultés, n'ayant absolument rien de l'aspect du cadavre aux vertus passives, ou de l'aspect du fantôme et du revenant. Le Père fut un homme auquel la Règle de St Ignace n'a rien enlevé de son originalité et de ses qualités personnelles. Comme homme, le Père resta malgré tout, fidèle à sa pipe et à ses bons amis. Comme citoyen, il resta malgré tout, fidèle au roi de France et à son drapeau blanc. Comme chrétien, il resta malgré tout, fidèle au Pape et à la compagnie de Jésus. Il fut, quoiqu'on en dise, un beau caractère, sachant se faire aimer du pauvre comme du riche, usant ses forces et sa santé à prêcher la charité, et non la haine des classes, et la discorde. Il pouvait trouver sa récompense en ce monde, il préfère tout sacrifier, tout donner à Dieu, mener une

vie de rude labeur et attendre, comme prix de son travail, les joies d'un royaume moins trompeur que les royaumes de ce monde.

En vérité je ne trouve rien de mystérieux, de bien méchant dans la vie de ce Jésuite. Je ne trouve même rien de grandiose et de bien extraordinaire. Je mourrai simplement, comme j'ai vécu, disait-il sur son lit de mort. De fait il ne nous laisse aucune action d'éclat, pas même un de ces in-folios scientifiques qui encombrent nos bibliothèques et perpétuent la mémoire de nos grands hommes. Mais ses œuvres ont été simples et bonnes, et les amis qu'il a tant aimés ici-bas sont sûrs de trouver son nom écrit en lettres d'or dans le grand Livre de Dieu.





# Table des Matières.

---

## CHAPITRE I<sup>er</sup>

Origines d'Henri Roulet. — Massevaux, sa ville natale. —  
Naissance d'Henri. — Ses premières années d'enfance. . . . . 1

## CHAPITRE II.

Henri Roulet à Fribourg, au collège Saint Michel. . . . . 11

## CHAPITRE III.

La vocation à l'état religieux. — Epreuves et entrée dans  
la compagnie de Jésus. . . . . 21

## CHAPITRE IV.

Isenheim — 1856—1868. Le Pèlerinage de Thierenbach. —  
Les missions du Père en Alsace. — Ses visites et ses ins-  
tructions au Sacré-Cœur de Kienzheim . . . . . 40

## CHAPITRE V.

Le Père Roulet pendant la guerre. — Fondation de la  
maison de Belfort. — Missions et retraites depuis la fon-  
dation de Belfort jusqu'aux lois d'expulsion, 1903. . . . . 58

## CHAPITRE VI.

Physionomie du Père Roulet, son caractère, son genre  
de prédication. . . . . 95

CHAPITRE VII

Le Père comme Directeur d'âmes. — Sa fidélité envers  
ses amis. — Le Père en vacances et en conversation. 125

CHAPITRE VIII

Ses vertus religieuses. — Sa pieuse mort, à Norges-le-bas,  
le 22. Octobre 1904. . . . . 149



## ACTE HÉROÏQUE

en faveur des Ames du Purgatoire.

### I. — Ce qu'il est.

Cet acte héroïque de charité, si agréable à Dieu, si utile aux défunts et si profitable à nous-mêmes, consiste dans l'offrande spontanée que l'on fait à la divine Majesté, en faveur des âmes du Purgatoire, de toutes ses œuvres satisfaites pendant sa vie et de tous les suffrages qui peuvent nous être appliqués après la mort.

Beaucoup de fidèles, dévots serviteurs de la T. Ste Vierge Marie, ont adopté la louable pratique de déposer ces œuvres et ces suffrages entre les mains immaculées de la divine Mère de Jésus, afin qu'elle les distribue à celles de ces saintes âmes qu'elle veut délivrer plus tôt des peines du Purgatoire.

Bien que cet acte de charité soit communément appelé *vœu héroïque* il faut remarquer que ce n'est pas un vœu proprement dit, qu'il n'oblige pas sous peine de péché et qu'il est révocable à volonté.

### II. — Ses privilèges.

L'Eglise, comme une mère compatissante envers ses enfants souffrants, en encourage la pratique. Par un décret du 23 août 1728 le Souverain Pontife Benoît XIII accorde de singuliers privilèges à ceux qui l'émettent ; ces privilèges ont été confirmés par le Pape Pie VI,

le 12 décembre 1788, et Sa Sainteté Pie IX, par le décret de la Sacrée Congrégation des Indulgences du 30 septembre 1852, les a déterminés ainsi qu'il suit :

I. — Les Prêtres qui auront fait cette offrande peuvent jouir de l'autel privilégié personnel *tous les jours* de l'année ; et cela ne les empêche pas d'offrir la Sainte Messe à l'intention des personnes qui leur ont versé l'honoraire, comme il est expressément déclaré dans la concession pontificale.

II. — Tous les fidèles qui l'auront faite, peuvent gagner :

1<sup>o</sup> Une indulgence plénière applicable seulement aux défunts, *tous les jours* où ils font la sainte Communion, pourvu qu'ils visitent une église ou un oratoire public, et y prient quelque temps aux intentions du Souverain Pontife.

2<sup>o</sup> Une Indulgence plénière tous les lundis de l'année, en entendant la messe pour le repos des âmes du Purgatoire, et en remplissant les autres conditions ci-dessus mentionnées.

III. — Pour quiconque aura été fait cet acte héroïque, *toutes les Indulgences* déjà concédées ou à concéder dans l'avenir deviennent *applicables aux défunts*, lors même que cette faculté ne serait pas exprimée dans la formule ou décret de concession des dites indulgences.

IV. — Les infirmes, vieillards, gens de la campagne, voyageurs, prisonniers, etc., qui ne peuvent pas entendre la Messe le *lundi* peuvent offrir à cette fin celle du *dimanche*, et non

la Messe d'un autre jour de la semaine. Pour les enfants qui n'ont point fait la première communion, et les autres fidèles qui ne pourraient point communier, les évêques peuvent autoriser les confesseurs à leur commuer la communion en quelque autre œuvre de piété. (Pie IX. — Décret du 20 novembre 1854).

### III. — Remarques.

I. — Ce vœu ou acte héroïque n'empêche pas de prier pour soi même, pour ses parents, pour les pêcheurs et d'accomplir toutes les pratiques ordinaires de piété.

Seulement la partie *satisfactoire* ou *expiatoire* des œuvres que l'on accomplit, est cédée ou appliquée aux âmes du Purgatoire, tandis que le fruit de *mérite* et *d'impétration* (plus simplement de prière nous reste toujours ; car le mérite étant quelque chose de personnel ou inaliénable, ne peut être communiqué à autrui, de même que les fruits d'impétration (prière), pour nous ou pour les autres, sont distincts et indépendants du mérite de satisfaction.

II. — D'autre part, d'excellents théologiens démontrent qu'il est plus louable de céder les Indulgences et les œuvres satisfactives aux âmes du Purgatoire parce que c'est un acte de charité très parfait de se dépouiller du nécessaire pour secourir le prochain, surtout quand celui-ci se trouve dans un cas de nécessité grave et pressante. C'est bien celui des chères âmes désormais incapables de mérites et impuissantes à se soulager elles-mêmes.

Cet acte est donc en tout conforme au véritable amour de Dieu et au prochain, et il augmente par conséquent nos mérites pour toute l'éternité ; ce qui est plus précieux que la rémission des peines temporelles qu'on pourrait obtenir en cette vie.

IV. — Formule de l'Acte héroïque.

Quoiqu'aucune formule spéciale ne soit prescrite et que l'*intention seule* suffise pour émettre cet acte de charité, nous en donnons ici une très belle, extraite des œuvres de S. Alphonse de Liguori.

O mon Dieu, en union avec les mérites de Jésus et de Marie, je vous offre pour les âmes du Purgatoire toutes mes œuvres satisfaites, ainsi que celles qui me seront appliquées par d'autres pendant ma vie et après ma mort. Et afin d'être plus agréable au divin Cœur de Jésus et plus secourable aux défunts, je les remets entre les mains de la miséricordieuse Vierge Marie qui les appliquera selon son bon plaisir. Ainsi soit-il.

*Permis d'imprimer :*

Fréjus, 26 février 1897 AGARRAT V g.

---

N.-D. de Lérins. — Impr. M. Bernard